



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 108
XXVIII^e ANNÉE — VOL. XXIII
OCTOBRE 1995

*Bulletin
des Amis
d'André Gide*

N° 108

OCTOBRE 1995

le
Bulletin des Amis d'André Gide

revue trimestrielle fondée en 1968 par Claude Martin,
dirigée par Claude Martin (1968-1985),
puis par Daniel Moutote (1985-1988),
Daniel Durosay (1989-1991)

et

Pierre Masson (1992 →),

publiée avec l'aide du

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
de l'Université de Nantes

et le concours du

CENTRE NATIONAL DES LETTRES,

paraissant en janvier, avril, juillet et octobre,
est principalement diffusé par abonnement annuel
ou compris dans les publications servies aux membres de
l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
au titre de leur cotisation pour l'année en cours.

*

Comité de lecture :

Elaine D. CANCALON, Jean CLAUDE, Daniel DUROSAY,
Alain GOULET, Henri HEINEMANN, Robert MALLET,
Claude MARTIN, Pierre MASSON, Daniel MOUTOTE

*

Toute correspondance doit être adressée

relative au BAAG, à

PIERRE MASSON, directeur responsable de la Revue,
92, rue du Grand Douzillé, 49000 Angers (tél. 41.66.72.51)

relative à l'AAAG, à

HENRI HEINEMANN, secrétaire général de l'Association,
59, avenue Carnot, 80410 Cayeux-sur-Mer (tél. 22.26.66.58)

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

VINGT-HUITIÈME ANNÉE - VOL. XXIII, N° 108 - OCTOBRE 1995

Louis THEUBET : L'Éducation d'André Gide, d'après <i>Si le grain ne meurt</i>	519
*	
Pierre de LANUX : Mes années auprès d'André Gide et les débuts de la N. R. F. (1907-1911).	553
*	
Robert LEVESQUE : Journal inédit. Carnet XXVI (18 janvier — 12 juin 1942), fin.	581
*	
Katalin KLUGE : André Gide dans la critique et la littérature hongroises.	607
*	
Le Dossier de presse des <i>Nouvelles Nourritures</i> (I) : René Lalou — André Thérive — Gaston Rageot.	627
Table et index des Dossiers de presse recueillis dans le <i>BAAG</i> (1973-1995).	637
*	
Lectures gidiennes : Antje Roggenkamp-Kaufmann, <i>Der Protestant André Gide und die Bibel</i> [Jean LEFEBVRE].	651
Cl. M. : Chronique bibliographique.	655
« Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au symbolisme et à la décadence », par Jean-Michel WITTMANN.	659
Deux lettres inédites de Jacques COPEAU à André GIDE, <i>présentées par Jean CLAUDE</i>	667
VARIA.....	671
Cotisations et abonnements 1995.	674

**ASSOCIATION DES
Amis d'André Gide**

COMITÉ D'HONNEUR

Maurice RHEIMS, de l'Académie française,
Robert ANDRÉ, Jacques BRENNER, Michel BUTOR,
Dominique FERNANDEZ, Pierre KLOSSOWSKI, Robert MALLET,
Jean MEYER, Roger VRIGNY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président d'honneur : ÉTIEMBLE
Président : Claude MARTIN
Vice-Président : Daniel MOUTOTE
Secrétaire général : Henri HEINEMANN
Trésorier : Jean CLAUDE
Conseillers : Madeleine AMIOT-PÉAN, Daniel DUROSAY, Alain GOULET,
Pierre LENFANT, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard MÉTAYER,
Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Représentant du Comité américain : Elaine D. CANCELON

COMITÉ AMÉRICAIN

Catharine S. BROSMAN, Elaine D. CANCELON,
N. David KEYPOUR, Walter C. PUTNAM
Responsable : Elaine D. CANCELON
(Department of Modern Languages, The Florida State University, Tallahassee,
Fla. 32306, États-Unis)

SERVICE DES PUBLICATIONS
(Université Lumière, Lyon)

Directeur : Claude MARTIN
(3, rue Alexis-Carrel, 69110 Ste-Foy-lès-Lyon,
Tél. 78.59.16.05, Fax : même n°)

L'éducation d'André Gide *d'après Si le grain ne meurt*

par

LOUIS THEUBET

Les récits autobiographiques devraient être nos bréviaires pédagogiques. À lire ceux de Rousseau et Chateaubriand, de Stendhal et Vallès..., si pleins de richesses, on rencontre en effet, dénoncées par de grands esprits, abondance d'attitudes nuisibles à l'enfant et qui cependant perdurent de génération en génération.

De semblables découvertes nous attendent dans les mémoires de Gide, *Si le grain ne meurt*, où s'énonce fugitivement le projet d'« écrire un traité sur l'éducation » (p. 191¹). Cette lecture est évidemment décisive pour entrer dans la personnalité de l'écrivain jusqu'aux racines de l'enfance, mais elle s'inscrit de plus dans cette perspective d'édification de l'homme dont Gide s'est voulu un protagoniste, comme il apparaît notamment dans *Thésée*. On s'avise en effet en le lisant qu'il faut beaucoup de vigilance, de don de soi, pour ne pas compromettre dans l'enfant l'accomplissement de l'homme futur.

La question est très actuelle, comme l'attestent tant d'écrits de ce temps. Si Françoise Dolto a pu intituler un de ses livres *La Cause des Enfants*, c'est que celle-ci a besoin d'être défendue. Déjà bien avant la guerre, le Polonais Janus Korczak essayait d'apprendre aux adultes *Comment aimer un enfant*, donnant à penser que ce n'est ni simple ni facile. (Il se faisait même plus incisif en proclamant *Le Droit de l'Enfant au res-*

1. Nous renvoyons à l'édition Gallimard, « Collection blanche », de 1947.

pect.) À sa question, maints psychologues, Winnicot, Alice Miller et d'autres se sont efforcés de répondre.

En fait, on a longtemps confondu « éduquer » et « rendre soumis ». « Éduquer » exige entre autres qu'on satisfasse les besoins réels de l'être, « rendre soumis » met l'accent sur une volonté normative de caractère conventionnel. C'est la formule du dressage. D'un côté l'amour, de l'autre la loi.

Aimer un enfant n'est rien d'autre que répondre à ses besoins vitaux : ceux dont la satisfaction est nécessaire pour éviter des troubles du développement. Ils sont simples. Beaucoup vont de soi. Ce n'est pas aimer un enfant, on l'accordera volontiers, que de le rendre malheureux, même sous le prétexte de faire son bien. Inversement, ce sera l'aimer que de lui procurer un contentement qui lui épargne des souffrances dommageables. Cela exige des adultes les gestes les plus modestes et l'attention la plus délicate. Il importe au plus haut point — qu'on excuse ces évidences théoriques : elles s'éclipsent aisément au passage dans la pratique — que l'enfant soit pris dans ses bras, caressé, écouté, qu'on s'occupe beaucoup de lui sans presser le rythme de son développement, qu'on lui donne le sentiment de sa valeur, réponde à sa curiosité et respecte ses goûts, etc. Les ouvrages d'Arthur Janov, *Le Cri primal*, *Prisonniers de la souffrance...* sont un rappel constant de ces besoins.

Pour en venir à l'enfant Gide, la question de l'amour et de la loi a été posée à propos de son éducation, explicitement. L'auteur rapporte qu'il y avait désaccord entre ses parents. « De[s] discussions étaient soulevées, parfois, au sujet de l'obéissance, ma mère restant d'avis que l'enfant doit se soumettre sans chercher à comprendre, mon père gardant toujours une tendance à tout m'expliquer. Je me souviens fort bien que ma mère comparait l'enfant que j'étais au peuple hébreu et protestait qu'avant de vivre dans la grâce il était bon d'avoir vécu sous la loi. » (p. 16). Soulignons que les principes éducatifs de cette mère, qui est protestante, prennent directement appui sur des considérations d'histoire religieuse. (Elle semble d'ailleurs oublier que des deux premiers commandements — aimer Dieu et aimer son prochain — « dépendent toute la loi et les Prophètes » [Matthieu, XXII, 40].)

Il y avait désaccord, en particulier, sur le choix des lectures faites à l'enfant. « Je crois, dira l'auteur, que [mon père] cédait au besoin de son cœur plutôt qu'il ne suivait une méthode ». Ce qui ramène l'antithèse des sentiments et des principes, dans un ordre inverse du précédent.

Voilà donc la lutte instaurée entre la grâce (ou l'amour) et la loi. Ce n'est pas le père, notons-le, lui pourtant professeur de droit, qui est pour l'autorité. Et c'est la détentrice naturelle des valeurs du cœur qui est pour

la rigueur. D'autre part, l'expression biblique aux termes de laquelle l'amour est censé succéder à la loi invite à se demander quelle part d'amour sera retenue, et quel délai il lui faudra pour être pleinement accordé. L'amour remis à plus tard n'est-il pas un leurre ?

L'unique question, finalement, est de savoir dans quelle mesure l'enfant Gide a été aimé, c'est-à-dire accepté pour ce qu'il était. Notre examen portera essentiellement sur les premières années, jusqu'au seuil de l'adolescence : elles sont décisives. Nous tenterons donc de percevoir et de sentir sa situation affective, en l'observant dans ses relations avec ses parents d'abord, puis avec les êtres proches de la famille. Nous verrons ensuite comment l'auteur dit avoir vécu l'attitude des adultes envers lui, comment il juge son comportement, pour mesurer enfin, autant que possible, les effets de cette éducation.

Tout d'abord, l'attitude des parents correspond-elle aux principes énoncés plus haut ? Quand l'auteur évoque ses parents, seuls ou en compagnie de leur amie, Anna Shackleton, le contraste des attitudes est en effet sensible dans le couple ou le trio. Juliette Gide figure le sérieux, le souci des usages, tandis que Paul Gide et Anna représentent l'insouciance et la gaité (pp. 31, 39-40).

L'auteur apporte des précisions sur le caractère retenu de sa mère qui l'empêche de s'associer aux « accès d'enfantine gaité » (p. 31). Ainsi quand elle était jeune fille « elle se retirait sans cesse et s'effaçait chaque fois qu'il aurait fallu briller » (p. 30). Était-ce déjà la marque de cette « modestie » qui lui interdira plus tard « de jou[er] jamais seule » du piano, mais toujours à quatre mains (p. 20) ? Que révèle cette inhibition ? La hantise d'un modèle, d'une perfection peut-être inaccessible ? La crainte du blâme d'autrui ? Est-ce un guide ou un soutien que cette jeune fille cherche dans cet accompagnement ? Elle évite d'ailleurs, au piano, les morceaux les plus expressifs, où il faudrait un peu s'abandonner. Et quand elle joue, « elle compt[e] à haute voix d'un bout à l'autre du morceau ». N'est-ce pas marquer jusqu'à l'excès le souci de la mesure, le goût de la régularité ?

D'entrée de jeu, l'auteur nous donne quelque appréhension. En toute apparence, Madame Gide avait peur d'être elle-même, de voler de ses propres ailes. Sa spontanéité était bridée. Le moi imposé par l'éducation avait considérablement empiété sur son être réel. Comment cette femme à la spontanéité très réduite pourra-t-elle accueillir celle de son enfant ? C'est sa propre liberté, refoulée comme dangereuse sous l'effet des regards froids ou critiques, des refus et des menaces, que l'adulte ainsi conditionné voit apparaître non sans effroi, ceci est bien connu, chez son

propre enfant. Comment réagir autrement que par la censure intériorisée, en contrariant pour reconduire l'éducation reçue : pour que « la loi » soit respectée ?

La rigueur, que la mère s'impose (peut-elle faire autrement ?) quand elle joue du piano, on la retrouve dans le respect de l'horaire. Ainsi, lors de l'excursion aux environs d'Uzès, patrie de la lignée paternelle, où, écrit l'auteur, « ma mère, consciente de l'heure, talonn[e] » ses compagnons de promenade, qui n'en ont cure, sauf l'enfant, qui se « laiss[e] gagner par l'inquiétude de [sa] mère » (pp. 40-1). Dans la vie quotidienne, dira-t-il encore (à l'occasion d'une exception), « maman, d'ordinaire intraitable sur les questions d'heure [...] m'envoyait coucher tambour battant » (p. 77). Ce qui ajoute au souci rigoureux de la régularité la nuance d'une discipline militaire. Même les soirs, très rares, où le père emmenait son petit garçon en promenade, elle faisait des recommandations : « Vous serez raisonnables, n'est-ce pas ? [...] Ne rentrez pas trop tard. » (p. 17).

Pour une maîtresse de maison, il y avait d'autres domaines où légiférer : celui, par exemple, de l'économie domestique. Comment va-t-elle compter l'argent de poche de son enfant, choisir ses vêtements ; en mesurer la dépense ? Ici encore, en mère « modeste ».

Mais dans ce domaine, elle trouve une référence et comme une invite à l'extérieur. Paul Gide a un collègue marié, M. Jardinier, et les deux couples se fréquentent. « Leur situation était plus modeste que la nôtre », précise l'auteur. C'est la modestie des Jardinier qui va fixer le niveau des dépenses. « Maman n'aurait pas consenti à me donner plus que Mme Jardinier ne donnait à Julien », son fils : chacun reçoit « deux sous », les « jours de sortie ». « L'année suivante », les « libéralités hebdomadaires » seront « port[ées] à cinquante centimes » (pp. 84-5).

C'est dans l'habillement de son enfant que la vertu de la mère, stimulée par la situation matérielle des Jardinier, produira tout son éclat. Il sera condamné à être une réplique de Julien, « toujours hideusement fagoté » (p. 86). La description qui suit (p. 87) confirme ce jugement.

En réalité, ce que satisfait cette mère, en dédaignant le désir de son enfant, c'est un penchant qui lui est particulier. Jeune fille, apprend-on, « Juliette ne supportait pas d'être la mieux mise ; tout la choquait, de ce qui marquait sa situation, sa fortune » (p. 30). Qu'il s'agisse là d'une attitude spontanée ou, comme il nous semble, résultant de l'éducation, c'est à ce penchant maternel que l'enfant doit se plier. Il en sera de même, quand elle sera veuve, pour l'habitat (p. 106).

Ainsi, déjà portée à l'austérité, Madame Gide accuse ce trait en réglant sa conduite sur celle d'une autre femme dont les raisons ne sont pas les siennes. C'est marquer de la délicatesse, mais elle ignore ainsi le goût de

son enfant. Cette attitude produira son effet le plus pénible un jour de bal masqué où André, qui avait souhaité ardemment un costume « baroque », sera déguisé en pâtissier comme Julien et comme vingt autres. Il ne pourra de ce fait retenir l'attention d'un « garçonnet » dont il est tombé « positivement amoureux ». « De retour à la maison, il me prit une telle crise de désespoir », ajoute-t-il, « que ma mère me promet, pour l'an prochain, un costume de "lazzarone" » (pp. 88-90). Acquiescement aux vœux de son petit garçon, soit, mais tardif : il n'annule pas l'effet déshirant.

Cette mère est pourtant guidée par le souci du bien de son enfant et — nous le verrons — du bien d'autrui en général. Le cas précédent est spécial : la situation modeste des Jardinier conforte Madame Gide dans ses goûts. Sinon, les autres n'ont guère voix au chapitre. Elle est guidée par l'idée qu'elle se fait de leur bien, ou plutôt dominée par le souci d'observer un principe de conduite, d'accomplir un devoir. Le contentement des intéressés, leur plaisir, ne sont guère pris en compte. Au contraire, on reconnaît la vertu à ce qu'il en coûte.

Il arrive que les vues de la mère et les goûts de l'enfant, après une divergence, trouvent un accord. C'est le cas lorsque cette « mère si scrupuleuse, si attentive », d'une « inquiète sollicitude » (63), « se désol[ant] » du « goût » de son enfant pour la pêche où il trouvait « trop peu d'exercice » (74), aura, l'hiver suivant, « le bon esprit de lui faire apprendre à patiner » (81). Mais il en allait bien autrement « pour cette lettre solennelle à ma grand-mère, qu'elle me contraignait », dit l'auteur, « d'écrire au nouvel an et qui m'empoisonnait cette fête ». Il en pleurait. Mais, explique-t-il, « il s'agissait moins, pour ma mère, de faire plaisir à quelqu'un, que d'accomplir un devoir, un rite » (48-9). Au prix, soulignons-le, du plaisir de son enfant pour qui elle est l'incarnation du devoir contraignant : « tu n'as pas tant d'obligations dans la vie ; tu dois t'y soumettre. » (47-8).

André n'est d'ailleurs que l'objet privilégié d'un moralisme vigilant qui s'exerce dans un domaine bien plus étendu. « Ma mère, écrit l'auteur, se croyait volontiers une responsabilité morale sur ceux auxquels elle s'intéressait » (58-9). Une responsabilité morale ou autre. Ainsi à Uzès, où elle manifeste pourtant envers sa belle-mère « une affectueuse et respectueuse indulgence » et même « une patience infinie », elle « guerroi[e] aussi au nom des principes de l'hygiène contre les goûts » de la vieille dame. « Permettez que je vous serve moi-même », lui propose-t-elle à table, pour lui éviter de prendre les morceaux, trop gras, qu'elle préfère (51).

Elle « n'aurait souffert » entre les domestiques — nous en revenons à

son sens de la responsabilité morale — « aucune intrigue qu'un hymen ne vînt consacrer » (58-9). Sa sévérité fut peut-être pour quelque chose dans une relation qui se noua entre Marie, la bonne, et Delphine, la cuisinière, et qui lui échappa totalement : elle « n'eût jamais osé [la] soupçonner » (59).

Elle n'a jamais conçu l'idée non plus, sans doute, que son fils pût « contracter de mauvaises habitudes ». Comment réagit-elle donc quand on le renvoie de l'école, à huit ans, après avoir surpris en classe son onanisme ? En mère inquiète et soucieuse de bonne conduite : elle multiplie « les objurgations », « exige [...] des promesses ». Elle recourt au médecin de la famille, qui, en tête à tête avec l'enfant, agite la menace d'un châtiment radical : la castration. Elle semble deviner cependant que son enfant s'ennuie (68). « Anna et elle, écrit l'auteur, s'ingénièrent à me distraire. » (69). Y a-t-il dans cet épisode la marque d'une véritable tendresse ?

L'enfant se le demande obscurément. Il attend sans doute de sa mère une attitude plus chaleureuse. Mais l'année suivante, elle met ce fils unique en pension. Il a neuf ans. Voici la phrase des Mémoires : « Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère, quand je commençai ma huitième, me mit pensionnaire » (90). Il l'a cherchée longtemps. Mais il y a des réalités que l'enfant s'obstine à ne pas reconnaître, parce qu'il n'est pas de taille à les supporter. Cette phrase est des plus tristes : l'auteur nous donne à penser que sa mère ne l'aimait pas.

Juliette Gide n'aura-t-elle donc eu pour son jeune fils qu'une affection modérée, cédant le pas au souci de la discipline ? Quand elle cesse d'être stricte avec lui, c'est qu'elle est livrée, pour des questions graves, à une improvisation anarchique. Ainsi, devenue veuve, elle se retire dans sa famille à Rouen. Il n'y a rien à redire à cela. Mais que devient le souci du bien de son enfant ? Elle l'emmène là-bas avec elle, soit, puis à Montpellier. « Et c'est ainsi, constate l'auteur, que commença pour moi cette vie irrégulière et désencadrée, cette éducation rompue à laquelle je ne devais que trop prendre goût. » (97). Assurément, elle s'écarte ici beaucoup de la norme, sans pour autant manifester plus d'amour.

N'aura-t-elle donc, hormis ces moments de laisser-aller, jamais été que la loi ? Il est question d'amour entre eux à deux reprises. Une première fois, le jour où le père lit à l'enfant « le début du Livre de Job. C'était », dit l'auteur, « une expérience à laquelle ma mère voulut assister ». Elle écouta les yeux fermés, « elle ne les rouvrait que pour porter sur moi un regard d'amour, d'interrogation et d'espoir » (17). (Rêve-t-elle de faire de lui un pasteur ?) L'autre circonstance est plus solennelle encore et, de plus, tragique. C'est le jour de la mort du père, où l'enfant « sanglote dans

les bras de sa mère ». Et, dit-il, « je me sentis soudain tout enveloppé par cet amour qui désormais se refermait sur moi » (94).

Il faut donc des circonstances bien exceptionnelles pour que le mot « amour » apparaisse. La deuxième fois, l'enfant a onze ans. Cet enveloppement est senti comme quelque chose de nouveau. Mais cet amour qui « se referme » n'est pas rassurant. On peut craindre qu'il n'entrave la liberté. Que cette mère aime son enfant pour son besoin à elle plus que pour le sien. Signalons encore l'apparition du mot « tendresse » à l'occasion d'une stupéfiante crise d'« angoisse » (134) dont nous parlerons plus tard. Très mesuré, finalement, nous paraît être l'amour de cette mère aux bons principes, pour ce fils qui visiblement n'y trouve pas son compte.

A-t-il été mieux aimé par son père que nous avons déjà rencontré plus haut et qu'il devait perdre à l'âge tendre ? Il était né, nous apprend l'auteur, dans une famille cévenole et « on eût dit qu'[il] avait accaparé toute l'aménité dont pouvait disposer la famille », laissant aux autres membres « l'air coriace et renfrogné » (41). D'aménité, il était donc seul à être pourvu, mais dans quelle mesure ? L'auteur nous éclaire quelque peu sur ses grands-parents paternels : sa grand-mère qu'il a connue « tricot[ant] des bas tout le long du jour à la manière d'un Insecte », sans jamais en achever un (49) ; son grand-père dont sa mère lui a parlé : « un huguenot austère », « scrupuleux à l'excès, inflexible », qui « avait été président du tribunal d'Uzès » (41), et qu'il classe parmi les « mégathériums » du protestantisme. Un dinosaure dont l'humanité, pensons-nous, était sujette à caution : « il avait eu plusieurs enfants qu'il avait [tous] perdus en bas âge, l'un d'une chute sur la tête, l'autre d'une insolation, un autre encore d'un rhume mal soigné ; mal soigné pour les mêmes raisons, apparemment, qui faisaient qu'il ne se soignait pas lui-même » : « il prétendait ne recourir qu'à la prière » (41-2).

Il ne resta à Tancrède, cet aïeul, que deux fils : Charles, l'oncle d'André, dont les mémoires soulignent « ce déni de l'individuel et de toute psychologie qui fit bientôt de lui l'être le plus ignorant de soi-même et d'autrui que je connaisse », affirme l'auteur (41). Autre détail qui le rapproche du père : « il ne prenait au sérieux les maladies de personne » (116). L'autre fils de Tancrède, Paul, est le père de l'écrivain, qui lui reconnaît « une extrême douceur ». Témoignage véridique, assurément, mais quels étaient les repères de l'enfant en matière de douceur ? Ne faut-il pas entendre absence de rudesse, placidité, plutôt qu'effusion du cœur ? Ce père, en effet, avait passé son enfance dans un milieu terrible. Nous doutons fort que cette douceur n'ait eu quelque chose de contraint, de laborieux, fruit d'une louable bonne volonté, plutôt que d'une âme tendre, d'un élan.

De ce père, une excursion dans les environs d'Uzès nous a révélé l'aptitude, en la circonstance, « à s'amuse[r] de tout » et nous connaissons ses « accès d'enfantine gaité » avec Anna Shackleton. Mais avec son enfant ? Il n'en est point question, ni d'ailleurs avec sa femme. (Faut-il alléguer une austérité dissuasive ?)

Il était d'ordinaire « enfermé dans son cabinet de travail un peu sombre » ; le petit André rarement invité, y « entrai[t] comme dans un temple », « ressentant pour [s]on père une vénération un peu craintive ». Le père s'amusait quelquefois avec son enfant, lui faisait observer, par exemple, dans un gros in-folio, « le travail d'un insecte rongeur » (15). Plus tard, il lui fit des lectures : « des scènes de Molière, des passages de l'Odyssée, la farce de Pathelin, les aventures de Sindbad ou celles d'Ali-Baba et quelques bouffonneries de la Comédie Italienne » (16), lectures où l'on reconnaît à la fois le souci d'instruire, de distraire et d'égayer. Mais on n'a pas l'impression que l'« extrême douceur » qui lui est reconnue rende ce père intérieurement très accessible, qu'elle autorise l'élan primesautier, l'abandon du sentiment.

« Il ne m'appelait jamais autrement que "son petit ami" », précise l'auteur. Marque de tendresse, assurément. Mais l'exclusion du prénom a quelque chose d'étrange. Il demande à l'enfant, « certains beaux soirs d'été » : « Mon petit ami vient-il se promener avec moi ? » Voilà donc l'enfant relégué à la troisième personne. Or il n'y a que la première et la seconde, on le sait, dont les pronoms soient réellement « personnels », établissant une relation entre deux êtres. Ce père si doux semble bien distant. D'ailleurs, nous confie l'auteur : « Accaparé par la préparation de son cours à la faculté de Droit, mon père ne s'occupait guère de moi. » Il insiste, deux pages plus loin : il « s'occupait de moi rarement ». De là le caractère « insolite » de ces promenades dans le quartier, faites en l'absence de la mère, que Gide relate avec grand soin. Mais son père semble n'avoir jamais été pour lui un être familier, proche (15-7).

Il ne sait pas, quand l'enfant est renvoyé de l'école, les mots qu'il faudrait dire : il réagit par « le chagrin silencieux » (69). Quel peut en être l'effet sinon un sentiment de culpabilité et la peur de perdre l'amour paternel ?

La mort précoce du père ne semble pas avoir provoqué un gros chagrin chez le fils, alors âgé de onze ans, comme nous l'avons vu. Il est improbable qu'elle l'ait sévré de trésors d'amour.

Ce cœur d'enfant est-il donc resté constamment sur sa faim ? Il serait injuste de l'affirmer. Il y a des moments où il se dilate. Mais ces moments bénis, loin de démontrer que ses parents l'aient comblé, marquent plutôt les limites de leur capacité d'affection.

Deux adultes ont su toucher le cœur de l'enfant Gide et ont pris par là-même une part infiniment précieuse, quoique réduite, à son éducation. Ce sont l'amie de sa mère, Anna Shackleton, et son cousin Albert Démarest, de vingt ans son aîné (79). Nous avons sur leur attachement pour lui deux témoignages. Ils portent sur l'année 1887, année cruelle où l'enfant, un peu avant huit ans, entre à l'École Alsacienne, puis se fait exclure pour trois mois.

Anna Shackleton, une Écossaise, avait été la gouvernante de la jeune Juliette Rondeaux, peu de temps avant que celle-ci devînt Madame Gide. Elle faisait partie de la famille mais habitait « un petit appartement » dans une rue voisine (35). L'auteur lui consacre de longues pages qui partent du cœur. Il s'adresse en effet directement à elle : à la deuxième personne. « Je revois », écrit-il notamment, « vos souriants regards qui versèrent tant de bonté sur mon enfance » (29). Et cela malgré une « bouche un peu sévère » (31). C'est à elle qu'il dut, au moins en partie, sa passion pour la botanique (33-4).

Mais voici qui intéresse davantage notre propos. Une fois, se rappelle l'auteur, « à ma grande joie, ma mère me confia pour quelques jours à son amie » (36). S'éloigner de la mère ne faisait donc pas un drame... Ceci annonce partiellement, nous le verrons, ce que Gide éprouvera à son agonie, au moment de « la quitter » pour toujours (367). Mais revenons aux moments heureux passés avec l'amie. « L'année que j'entrai à l'École Alsacienne, [...] il fut convenu que je déjeûnerais chez Anna une fois par semaine. [...] Qu'avaient ces déjeûners de si charmant ? Je crois surtout l'attention inlassable d'Anna pour mes plus niais bavardages, mon importance auprès d'elle, et de me sentir attendu, considéré, choyé. L'appartement s'emplissait pour moi de prévenances et de sourires, le déjeûner se faisait meilleur. » (36). En un mot, Anna reconnaît à l'enfant sa valeur ; elle sait l'écouter ; et la chaleur de son accueil illumine son visage. Elle satisfait donc chez André trois besoins essentiels qui restent sur leur faim à la maison, sans quoi les déjeûners chez Anna n'auraient pas eu cette importance. L'accent de gratitude de l'enfant envers des êtres (nous le reconnâtrons à propos d'Albert) qui ne sont pas de la famille au sens étroit, donne à entendre combien est rare et précieux ce qu'il reçoit d'eux.

Soulignons d'ailleurs la réceptivité au sourire chez cet enfant qui ne parle jamais de sourire à propos de sa mère. Il s'avise un jour, en cueillant des fleurs avec Marie, la bonne, que « son visage [...] ne semblait tout entier qu'un sourire ; je m'écriai : — Pourquoi ris-tu ? Elle répondit : — Pour rien. Il fait beau. Et la vallée aussitôt s'emplit visiblement d'amour et de bonheur. » (58). Ce sourire exprime la pure joie de vivre.

Il est le beau temps du cœur accordé à celui du monde, qu'il transfigure affectivement. Devant le miracle du sourire de Marie, on se demande de quoi est fait le monde pour un enfant dont la mère est invariablement sérieuse.

Ce qui réunit Anna et Albert, dans la mémoire, dans la gratitude de l'auteur, c'est une qualité chaleureuse d'attention. Mais l'attitude d'Albert, si positive, et d'analyse plus fouillée, révèle mieux encore, par contraste, la pauvreté affective des parents.

Albert, un adulte, marque un beau soir son « attention » à son petit cousin de huit ans. Il le prend à part — apprécions sa délicatesse — pour lui dire... qu'il a tout l'air de ne s'intéresser qu'à lui-même (81). (Lui a-t-on vraiment permis de marquer son intérêt pour quelqu'un d'autre ?) La remarque d'Albert n'est pas réjouissante, mais André perçoit immédiatement la « sympathie ». C'est le mot de l'écrivain, mais le cœur de l'enfant a bien perçu le sentiment. Et il est pris du désir de le mériter. Cette sympathie devait être marquée par un sourire aimant, car l'auteur se livre aux réflexions suivantes :

La sympathie peut faire éclore bien des qualités somnolentes ; je me suis souvent persuadé que les pires gredins sont ceux auxquels d'abord les sourires affectueux ont manqué. Sans doute est-il étrange que ceux de mes parents ne m'eussent pas suffi ; mais il est de fait que je devins aussitôt beaucoup plus sensible à l'approbation ou à la désapprobation d'Albert qu'à la leur. (80).

Dès le milieu du paragraphe, surgit dans l'esprit du lecteur cette question : et tes parents, ne t'ont-ils pas souri ? Si, répond l'auteur, mais leurs sourires ont manqué d'efficacité. On se demande alors s'il s'agissait de sourires vrais, comme ceux d'Albert.

Or, si l'on considère les rapports entre parents et enfants du point de vue de l'adulte, on dira que l'enfant se blesse vraiment de peu, de trop peu de chose. Seulement, mesuré à l'énorme capacité de ressentir de l'enfant, à la délicatesse de ses nerfs, ce peu est beaucoup et souvent excessif. Rimbaud le dit naïvement dans un de ses premiers poèmes : « Les tout petits enfants ont le cœur si sensible ». Les parents d'André ne le sentent pas suffisamment. Albert, lui, en a l'intuition.

Voici les lignes qui caractérisent son attitude envers son petit cousin. Elle est exaltée comme unique, ce qui jette une ombre sur celle des parents :

Albert n'avait rien d'un censeur. C'était un être d'apparence très libre, fantasque, plein d'humour et de gaîté : sa réprobation n'avait rien d'hostile ; au contraire, je sentais qu'elle n'était vive qu'en raison de sa sympathie ; c'est ce qui me la rendait pressante. Jamais encore on ne m'avait parlé ainsi ; les paroles d'Albert pénétraient en moi à une profondeur dont il ne se doutait certes pas, et que moi-même je ne pus sonder que plus tard. Ce que j'aime le moins, dans l'ami, d'ordi-

naire, c'est l'indulgence. On pouvait au besoin, près de lui, trouver des armes contre soi-même. Et, sans trop le savoir, j'en cherchais. (81).

La première phrase — « Albert n'avait rien d'un censeur » — a la force d'une litote, que développe la suite : sa « réprobation » n'est dictée que par la « sympathie », sans aucune ombre d'hostilité. C'est dire que ses paroles partent du cœur, comme les sourires, qui leur sont intimement liés. Elles expriment purement l'amour ou, si l'on préfère un mot plus discret, la bienveillance, sans la moindre arrière-pensée de faire expier l'imperfection qu'elles dénoncent. Elles ne jugent pas. L'humeur, l'intention sourde, le désir inconscient de faire mal à l'autre en sont absents. Elles sont non-violentes, au sens gandhien du terme. On sait que *a-himsha*, la non-violence, n'est que le nom négatif de l'amour.

La « réprobation » que de telles dispositions permettent touche le cœur « à une profondeur telle » que l'enfant ne pourra « la sonder que plus tard ». Profondeur jusque-là inerte, en attente de vibration ; ou profondeur rendue défiante, douloureuse par le ton critique ou l'air de réprobation sèche, par suite barricadée, et qui s'ouvre à l'approche d'un cœur aimant. Prenons acte de cette mise en vibration, par un homme, de la sensibilité d'un petit garçon que sa mère ni son père n'ont, semble-t-il, su toucher dans un sens positif.

Nous avons jusqu'ici examiné d'abord l'attitude des parents, leurs rapports avec l'enfant. Nous les avons ensuite précisés par mise en contraste avec le comportement tout positif d'Anna et d'Albert. La réponse qui s'impose, en conclusion, à la question initiale, c'est que l'enfant Gide vit beaucoup plus sous la loi que dans l'amour.

L'enfant a nettement senti que son père et sa mère n'avaient pas les mêmes dispositions envers lui. Mais la douceur du père, toute relative, n'a guère été qu'entrevue. Du moins, elle lui a été peu dispensée. Il est possible, cependant, que l'« aménité » paternelle ait polarisé l'espoir d'une ouverture plus active, de tendresse. Mais ce père, retranché dans sa bibliothèque, n'était guère accessible.

Dès lors, la question est de savoir comment l'enfant a ressenti les conditions où il vivait, quel fut son développement dans ce climat de relative pauvreté affective, d'ennui aussi, peu propice au jaillissement d'une jeune spontanéité. Laissons l'adulte nous dire comment l'enfant qu'il a été se sentait dans sa peau, ou plutôt dans son âme.

Dans *Si le grain ne meurt*, écrit peu avant cinquante ans, Gide porte sur lui un regard sévère. D'abord au plan moral : « À cet âge innocent » (la petite enfance) « où l'on voudrait que tout ne soit que transparence, tendresse, pureté, je ne revois en moi qu'ombre, laideur, sournoiserie. »

(10). Les deux groupes ternaires de cette phrase ne contrastent pas terme à terme. « Ombre » et « sournoiserie » s'opposent à « transparence », peut-être à « transparence » et « pureté », à moins qu'il ne soit réservé à « laideur » de faire pendant à « pureté ». Mais rien ne répond précisément à « tendresse ». « Laideur » peut désigner à la fois « sournoiserie » et « impureté », mais non le manque de tendresse, la froideur ou l'hostilité.

On l'entrevoit pourtant, l'hostilité, quand l'auteur commente une photographie de ce temps (l'enfant a quatre ou cinq ans) où il se voit « l'air maladif et méchant, le regard biais » (11). Le « regard biais » confirme la « sournoiserie ». Sous « l'air [...] méchant » couve sans doute de la colère, celle que l'auteur avoue à la fin du livre, quand il nous parle du jeune homme de vingt-six ans qu'il était, mais dont les causes — nous y viendrons — n'ont guère changé depuis sa prime enfance. Quant à « l'air maladif », il semble présager les troubles de santé qui affecteront l'enfant, mais rien n'autorise à lui donner un sens strictement physique. Cet « air » triplement qualifié est, croyons-nous, la manifestation d'un sentiment général de la vie : celui qu'éprouve inconsciemment l'enfant à vivre la vie qui est précisément la sienne. Qu'est-ce donc qui peut le rendre coléreux, hypocrite, impur (pour en revenir à la citation précédente) et lui donner de surcroît cet air maladif ? *Si le grain ne meurt* permet-il de répondre à ces questions ? Nous le verrons.

Mais d'abord, cette sévérité morale est-elle compensée par une appréciation positive sur les facultés intellectuelles de l'enfant ? Nullement. À en croire l'adulte, les propos qu'il tenait à Anna, lors des visites qu'il lui rendait, à l'âge de huit ans, étaient les « plus niais bavardages » (36). D'où lui vient un sentiment si piètre ? Qui donc lui a inspiré un tel mépris pour ce qu'il dit ? Nous savons déjà qu'il n'est guère écouté, que ses désirs ne sont pas respectés : c'est contester sa valeur.

Selon l'écrivain, il n'était pas alors à la hauteur des bontés d'Anna. Il se rappelle en rougissant (quelle est l'origine de cette honte prête à sourdre ? de ce malaise qui attend sa liquidation depuis quarante ans ?) « une phrase absurde » — « Mais Nana, je vais te ruiner » — « qu'un cœur un peu délicat [n'aurait pu] inventer ». Et il commente : « Phrase [...] bien digne de l'enfant obtus que j'étais », « dans l'épaisse nuit où ma puérilité s'attardait » (36-7). C'est lui-même qu'il accuse. Trente pages plus loin (63), il revient sur sa « maladresse à reconnaître la sollicitude d'Anna ».

L'adulte ravive ici le peu d'estime qu'il portait, vers l'âge de huit ans, à son intelligence et à son cœur. Une telle sévérité (sans doute inconsciente) sur soi-même n'est pas naturelle chez un enfant. Elle ne peut être que l'effet du regard, de l'attitude des adultes qui l'entourent.

D'un même jugement impitoyable, l'écrivain flétrit l'intérêt qu'il portait jadis aux chansons de Constance, la « petite couturière » qui venait à la maison. Elles « n'avaient rien d'immoral. Non, ce qui me souillait le cerveau, c'est leur bêtise » (63). « Je vois, dit l'auteur, dans l'amusement que j'y pris, déjà s'éveiller un goût honteux pour l'indécence, la bêtise et la pire vulgarité. » N'est-ce pas plutôt la révolte que manifeste ce goût pour ce que la mère réproouve, prête à le réprimer ?

Ainsi, la condamnation est générale : elle frappe l'intelligence, la conscience morale, le sens de l'adaptation sociale. Visiblement, le petit André ne s'aime pas, sentiment ordinaire de qui n'est pas aimé. Il faudrait qu'il soit un autre et il s'en veut de n'être pas cet autre. Au reste, il a fait sien la critique et la pression qu'on exerce sur lui. Adulte, il donne raison à sa mère qui plaidait pour la loi (16). Et dès l'enfance, il « cherchai[t] des armes contre [lui]-même », convaincu d'être responsable de ses carences. C'est de chaude assistance parentale qu'il avait besoin, et qu'Albert, celui qui justement est tout le contraire d'un censeur (81) lui apportera.

L'adulte conclut tristement : « Autour de moi, en moi, rien que ténèbres. » Et il déplore « l'état larvaire où [il se] trouvai[t] » (65).

L'école, où il vient d'entrer, dévoile mieux encore sa « stupidité ». Il est incapable de répéter que « coudrier » est synonyme de « noisetier ». « Je ne savais pas répondre », écrit-il, « simplement j'étais stupide ». Et il ajoute : « en vérité, je crois que je ne comprenais pas ce que l'on me voulait, ce que l'on attendait de moi. » (65). Il obtient un « zéro de conduite ». « Mais cela, précise-t-il, ne m'affectait guère. Toutes les semaines j'obtenais mon zéro de "tenue, conduite", ou d'"ordre, propreté" ; parfois les deux. C'était couru. Inutile d'ajouter que j'étais un des derniers de la classe. Je le répète : je dormais encore ; j'étais pareil à ce qui n'est pas encore né. » (65-6). (De quelle déréliction ces propos sont-ils le reflet !)

Pour savoir répondre à l'école, il est bon d'avoir inauguré le dialogue à la maison. Le « on » de « je ne comprenais pas ce que l'on attendait de moi » dépasse certainement la personne du maître, M. Vedel qui l'interroge. Il englobe ici tout ce qui entoure l'enfant (ou presque). André est en proie à des besoins fondamentaux qui restent insatisfaits ; il est voué à une tension qui cherchera sa dérivation dans l'onanisme.

Entre ces besoins, celui de présence (est-ce à distinguer de l'amour ?) est essentiel. Or l'enfance d'André est passablement solitaire. C'est un fils unique et ses parents, économes d'échanges avec lui, le laissent souvent sans compagnie. Il en souffre.

De l'appartement « 2, rue de Tournon », où il habite depuis l'âge de six ans, « je me souviens surtout », dit l'auteur, « du vestibule, parce que

je m'y tenais le plus souvent quand je n'étais pas à l'école ou dans ma chambre, et que maman, lasse de me voir tourner auprès d'elle, me conseillait d'aller jouer "avec mon ami Pierre", c'est-à-dire tout seul ». (11-2). On imagine l'agitation de cet enfant incapable d'éveiller l'intérêt, de retenir une attention que la mère n'a cure de lui consacrer, ce qui le rend d'autant plus « lassant ». Le père est implicitement excusé par son travail. Mais le cœur d'un enfant n'entend pas, dans sa frustration, les excuses de la raison.

Il précise : « Les [...] jeux de ma première enfance, patiences, décalcomanies, constructions étaient tous des jeux solitaires. » Même, au début, le jeu de billes en attendant (13-4) de « trouver des [...] camarades », et celui de « kaléidoscope », dont il partagera plus tard le plaisir avec ses cousines (12-3).

Il n'a aucun camarade, sauf, un moment, celui qu'il appelle « Mouton, à cause de sa petite pelisse en toison blanche », un enfant presque aveugle, qui ne joue pas, avec lequel il se « promène » au jardin du Luxembourg, « la main dans la main, sans rien dire ». Mais cet ami bientôt cessa de venir, et André ressentit vivement cette absence : « Ah ! que le Luxembourg alors me parut vide !... » (14).

Dans ce même jardin, pourtant, d'autres enfants jouaient aux pâtés de sable. Mais lui « restai[t] à l'écart, maussadement, près de [sa] bonne ». Il choisissait le moment propice pour « [s]'élance[r] et piétin[er] tous les pâtés ». Faut-il crier à la sournoiserie, à la méchanceté dénoncées plus haut ? Peut-être. Mais l'auteur pense qu'il avait, plein d'espoir, invité les autres enfants à jouer avec lui. « C'est, dit-il, après leur refus que le dépit m'emporta jusqu'à vouloir abîmer leurs jeux. » Il en éprouve cependant de la honte (10).

En l'occurrence, cet enfant n'est pas seulement solitaire, il se sent rejeté. De là son chagrin et sa colère. Mais ce sentiment douloureux existe déjà. Sa mère ne partage, que l'on sache, aucun de ses jeux. L'enfant ne peut que sentir l'intérêt limité, le peu de plaisir qu'elle trouve en sa compagnie. « Je m'en allai pleurer dans ma chambre », rapporte l'auteur, quand il apprit que Mouton devenait aveugle. Voilà donc un enfant, encore en bas âge, condamné à assumer seul ses chagrins.

Il trouvera certes de la compagnie aux « cours enfantins » qu'il suivra dès sa « cinquième année chez Mademoiselle Fleur et chez Madame Lackerbauer ». Mais ce n'est pas du même ordre. On le fait « [pâlir] sur les alphabets et sur les pages d'écriture » (19). C'est là qu'il fait ses débuts en musique, ce que l'auteur signale de curieuse façon : « J'avais sept ans quand ma mère crut devoir ajouter aux cours de Mademoiselle Fleur et de Madame Lackerbauer les leçons de piano de Mademoiselle de Gœc-

klin. » (20). La formule ne déborde pas d'approbation. L'écrivain soupçonne chez sa mère, plus que le désir d'instruire l'enfant qu'il était, celui de le tenir un peu plus à distance. Interprétation abusive ? À dix ans, l'enfant sera mis en pension, et nous avons vu comment l'adulte nous en informe : « Je ne cherche plus à comprendre pour quelles raisons ma mère »... (90). Assurément, après les tribulations de la neuvième — on l'en avait d'abord exclu, puis il l'a redoublée, — c'est d'une chaude affection parentale que l'enfant avait surtout besoin.

« Je ne cherche plus à comprendre »... La mère ne s'est pas expliquée (ou elle n'a pas convaincu). En saine pédagogie, c'est pourtant une compensation nécessaire au sacrifice que l'on exige de son enfant. (Voir Paul Diel, *Psychologie de la Motivation*.) L'adulte a fort bien compris.

Cet enfant, dans une certaine mesure relégué, il apparaît qu'en la présence même de ses parents, en leur compagnie physique, il n'est pas reçu dans leur univers moral selon ses besoins, mais écarté plus qu'il n'est utile. André, curieux, pose en effet des questions auxquelles on ne répond guère. L'écrivain s'en plaindra : « Ma mère me répétait trop souvent, et à propos de trop de choses : "tu comprendras plus tard". » (29). Il y a donc des connaissances que sa mère détient et refuse de partager. Frustration encore d'un besoin naturel chez l'enfant. Quel sentiment de la réalité peut-il avoir si on s'obstine à la garder secrète ?

N'est-ce pas à cette attitude que Gide devra ce qu'il appelle « un maladroït besoin d'épaissir la vie — besoin que la religion, plus tard, serait habile à contenter ; et une certaine propension, aussi, à supposer le clandestin » (27) ? On exagère autour de lui la part du mystère. Faire trop de secrets donne des soupçons. Ainsi, dit-il, « la croyance indistincte, indéfinissable, à je ne sais quoi d'autre, à côté du réel, du quotidien, de l'avoué, m'habita durant nombre d'années ». À côté de « l'avoué », y aurait-il de l'inavouable ? Certes tout n'est pas avouable pour une mère puritaine. Mais quelle ombre négative autour d'elle ! La « croyance indistincte [...] à je ne sais quoi d'autre », comme dit le texte, est l'expression d'un manque fondamental et profondément ressenti. On songe à telles paroles de Rimbaud : « La vraie vie est absente », et aussi : « L'amour est à réinventer », à retrouver. Faire à un enfant trop de secrets, n'est-ce pas redouter en lui de mauvaises inclinations, lui marquer une défiance injuste qu'il ressent péniblement ? Qui sait d'ailleurs si cette attitude n'est pas une cause, au moins partielle, des difficultés scolaires d'André ? Faire des secrets développe le sentiment que le savoir est dangereux, ce qui peut inhiber la curiosité de l'écolier.

L'obscur croyance enfantine dont parle l'écrivain trouve peut-être une part de son origine dans cette « sorte de lamentation à deux voix », celles

de Marie et Delphine, la cuisinière et la femme de chambre, qu'il avait perçue une nuit. Et, dit-il, « je sentais que quelque chose s'exprimait là, de plus puissant que la décence, que le sommeil et que la nuit ; mais il y a tant de choses qu'à cet âge on ne s'explique pas » (60)... L'enfant avait alors « dix ans ». « Toutefois, précise-t-il, je ne sais quel obscur instinct me retint d'en parler à ma mère. » (59). « J'étais pourtant parfaitement ignorant, incurieux même, des œuvres de la chair. » C'était là, sans doute, pour cette mère, le clandestin par excellence.

Le manque d'affection de la part de sa mère semble vécu par André comme un détournement d'amour où quelqu'un d'autre lui prendrait sa part. Après la mort de son père, André (qui a onze ans) croit que celui-ci vient la nuit retrouver secrètement sa mère : « certains soirs, en m'abandonnant au sommeil, il me semblait que je cédaï la place. » (28).

On allèguera automatiquement le « complexe d'Œdipe », qui, refoulé, est pour Freud, comme on sait, le fondement de l'éthique. Les idées divergentes de Jung, manifestes dès 1912, n'ont, dans certains esprits, pas encore trouvé d'écho. Parlons de jalousie : l'enfant est soucieux de sauvegarder l'amour, possessif mais moins étroitement mesuré de cette mère si réservée. Il y a un mythe d'Œdipe dénaturé par l'interprétation arbitraire de Freud et un complexe de Freud : amour incestueux pour sa mère, auquel il est aventuré de donner un caractère universel. (On peut lire à ce sujet P. Diel, *Le Symbolisme dans la Mythologie grecque*, et, ouvrage plus récent, *La Connaissance interdite* d'Alice Miller.) En réalité, l'enfant ne demande à chacun de ses parents que l'amour qui lui revient naturellement, et c'est le déni qui provoque les déviances.

La contre-épreuve de la carence maternelle nous est donnée par l'attitude d'Anna : le jeune André, nous l'avons vu, sent qu'elle l'écoute. L'« attention inlassable » qu'il apprécie tant révèle la hantise d'être lassant. Ce sentiment-là dissuade de « s'exprimer », besoin si souvent allégué qui a pour nom véritable : « être écouté ».

Plus largement, le bonheur qu'André trouve dans ces visites chez Anna, c'est, dira l'auteur, « de [s]e sentir attendu, considéré, choyé ». Énumération significative. Voilà certes des sentiments qu'il n'éprouve pas souvent, du moins avec cette intensité. Chacun des participes employés révèle un besoin très fort, comblé en la circonstance, mais qui n'en laisse pas moins l'impression d'un manque dans la vie quotidienne.

Être bienvenu, valorisé, tendrement aimé : ces mots, qui expriment des besoins essentiels, nous renvoient, dans le cas d'André, à autant de frustrations.

En matière de tendresse, grande est sa misère. Il en est réduit à porter seul ses chagrins, qu'on ne sait pas deviner. Ils sont très forts. Tout petit,

quand il « compr[is] que Mouton devenait aveugle », ce fut pour lui « un vrai désespoir » (14). Vers l'âge de dix ans, il s'éprit « d'une véritable passion » pour un camarade russe au regard très touchant qui devait mettre à vif son besoin d'être aimé. Mais « un beau jour, il cessa de venir ». Pourquoi ? Voici une phrase qui montre sur quel fond de malaise général surgissent des souffrances extrêmes : « Une sorte de pudeur ou de timidité me retint de questionner les maîtres qui auraient pu me renseigner, et je gardai secrète une des premières et des plus vives tristesses de ma vie. » (86). Avivée, certainement, et entretenue de ne pouvoir être épanchée. Mais où pouvait-il trouver même la hardiesse de s'informer, avec sa curiosité rebutée, et sans doute culpabilisée ?

Il y a des peines qu'un enfant ne peut porter seul sans dommage. Être consolé est encore un besoin fondamental. Qu'une telle peine, muette, soit passée inaperçue ne nous surprend pas de la part d'une mère sourde à des demandes certes moins dramatiques, mais clairement formulées.

Ainsi, André était « très sensible à l'habit ». Il y avait là moyen de traiter un peu sa timidité. Bien au contraire, on l'aggravait, puisqu'il était toujours « hideusement fagoté ». « J'en souffrais beaucoup », précise l'auteur (86). Au lieu de soigner son sentiment d'insécurité, sa mère, à l'occasion, y ajoute le sien. Ainsi, nous l'avons vu, lors de l'excursion « au Pont St-Nicolas » près d'Uzès, où son père et Anna musardent, insouciant, tandis que l'enfant se sent « gagner par l'inquiétude de [s]a mère », soucieuse de l'heure (39-40).

« Les motifs » pour lesquels l'enfant « fu[t] renvoyé de l'École », provisoirement, peu après y être entré, et que l'auteur, pudique, « v[a] tâcher d'oser dire », ont trait, comme on sait, à la sexualité. Nous abordons ici plus nettement les conséquences du mal-être dans lequel cet enfant est condamné à vivre. Il a alors huit ans. Nous avons examiné ses rapports avec ses parents : ils manquent singulièrement, à tout le moins, de simplicité et d'abandon. Nous avons décelé des besoins souvent insatisfaits, écouté les doléances de l'enfant, mais aussi, auparavant, pris connaissance d'appréciations sur lui-même dépourvues de toute indulgence.

Cet enfant-là, dirions-nous, a intériorisé le regard sévère, du moins critique, dont il subit le poids. N'étant ni valorisé ni accepté, il sent obscurément qu'il lui est impossible d'être aimé pour ce qu'il est naturellement. Qu'il lui faudrait dans une large mesure, pour atteindre ce but, devenir un autre. L'écrivain hasardera sur sa mère, appréciant son attitude envers lui qui avait alors vingt-cinq ans, les propos suivants : « Les qualités qu'elle aimait n'étaient point celles que possédaient en fait les personnes sur qui pesait sa tyrannie, mais bien celles qu'elle leur souhai-

tait de leur voir acquérir. Du moins je tâche de m'expliquer ainsi ce continu travail auquel elle se livrait sur autrui ; sur moi particulièrement » (363). C'est formuler clairement le secret d'une attitude aliénante dont l'enfant était depuis toujours la victime par excellence. L'état de disgrâce permanente auquel il se sent condamné l'empêche de s'aimer, de s'accepter.

Il veut inconsciemment de toutes ses forces être celui qu'on aime : pour lequel on éprouve compassion et tendresse. C'est ainsi que nous comprenons les premières manifestations de mimétisme et de « comédie » dont l'auteur nous fait part. Lorsque l'enfant, touché déjà par l'infirmité de son camarade, apprend que celui-ci devenait aveugle, « [il s']en all[a] pleurer dans [s]a chambre et s'exerc[a] à demeurer longtemps les yeux fermés, à circuler sans les ouvrir, à [s]'efforcer de ressentir ce que Mouton devait éprouver » (14-5).

On a vu là le premier signe d'une sympathie qui amène l'enfant à se fondre dans la personne d'autrui, attitude promise à un bel avenir. A-t-on suffisamment précisé les circonstances de ce trait nouveau du comportement ? Il apparaît dans une situation de détresse. Marie, la bonne, parlant « à voix basse » pour ne pas être entendue de l'enfant, annonce à Madame Gide le malheur de Mouton. On peut deviner la compassion que marquent le visage de la mère et son intonation. Mais André, « consterné », ne suscite rien de tel. Est-il donc réservé aux seules victimes de provoquer un mouvement du cœur ? Là peut être l'origine secrète du mimétisme.

C'est encore dans une situation de détresse qu'André, alors âgé de douze ans, se découvre un talent de « comédien » que l'on verra fructifier abondamment par la suite. Élève nouveau du lycée de Montpellier, il est « moqué, rossé, traqué » par ses camarades (112). Le voilà « sauvé » de son « enfer » par « la petite vérole ». Mais la guérison ouvre la perspective d'un retour au supplice. Terrorisé, il en vient, à partir d'un léger vertige, à imaginer (c'est un peu plus difficile que de fermer les yeux) des crises nerveuses et à les jouer avec une telle virtuosité que trois médecins en sont abusés. C'est donc par la comédie, cette fois, qu'il obtient de fléchir à la fois sa mère et le sort. N'oublions pas sur quel fond de carence affective se détachent ces épisodes dramatiques. Combien de fois, de combien de façons lui aura-t-il fallu tenter de plaire à sa mère pour devenir « Protée », ou « caméléon », comme dira plus prosaïquement Madeleine. Qui n'aurait-il accepté d'être pour se faire aimer chaleureusement ? Avec toutefois des limites que nous rappellerons plus tard.

Tirailé d'une part entre ce qu'il est : curieux, assoiffé de tendresse, enclin à s'épancher... et d'autre part ce qu'on souhaite qu'il soit : éveillé,

délicat, discret, léger à sa mère, cet enfant est mal dans sa peau. Il est tendu, si l'on appelle « tension » la pression qu'exerce, pour être satisfait, le besoin vital refoulé. (Celui, nous l'avons vu, dont dépend le bon fonctionnement de l'organisme, l'équilibre physique et psychique.) C'est la tension qui explique, nous semble-t-il, bon nombre de traits de sa conduite enfantine, et non des moindres.

Nous pensons évidemment à ce que l'auteur appelle « mauvaises habitudes », mais aussi à certaines crises : le fait précoce, qu'au lieu d'embrasser sa cousine de Flaux, à Uzès, il lui morde l'épaule jusqu'au sang, et surtout ces violentes crises de larmes, vers l'âge de onze ou douze ans, que l'auteur appellera ses *Schaudern*, d'un nom emprunté à Schopenhauer.

L'onanisme, pour y venir, apparaît dès la première page, comme une provocation au seuil du livre. L'enfant, qui a moins de six ans, et peut-être nettement moins, fait semblant de jouer sous « la grande table » au « tapis bas-tombant » avec le fils de la concierge. « En vérité [...] l'un près de l'autre, mais non l'un avec l'autre cependant », précise l'auteur, « nous avons ce que j'ai su plus tard qu'on appelle "de mauvaises habitudes". » Et il constate : « aussi loin que ma mémoire remonte en arrière [le plaisir] est là »(10).

Il s'agit là de cette exploration du corps à laquelle se livrent les petits enfants, comme la psychologie nous l'a appris. La répression des parents entraîne la ruse, la clandestinité, et fait de cette pratique exploratoire un problème psychique. C'est une première complication, qui peut s'aggraver beaucoup.

On sait en effet que la tension, lot de l'enfant qui sent obscurément que dépend de conditions impossibles l'amour qu'on lui doit, une partie du moins de cette tension, se convertit en excitation sexuelle. Il éprouve un besoin d'attouchements qui peut devenir compulsif. N'est-ce pas le cas pour l'enfant Gide ?

Il vient d'entrer à l'École Alsacienne quand il est à nouveau question de « mauvaises habitudes ». L'auteur souligne, et cela permet d'en deviner le climat, que « la tenue morale, les bonnes mœurs, étaient la spécialité de [cette école], la renommée de la maison » (68). Peut-on ne pas voir dans ce choix un trait du rigorisme maternel ? Il est dans cette institution de bonne tenue protestante depuis quelque temps, quand il arrive ceci, qu'il raconte avec un certain humour.

« Mes parents avaient donné la veille au soir un dîner ; j'avais bourré mes poches des friandises au dessert ; et, ce matin-là, sur mon banc, tandis que s'évertuait M. Vedel, je faisais alterner le plaisir avec les pralines. » (67). Ces quelques lignes appellent plusieurs remarques. On sait que l'enfant s'ennuie à l'école, comme d'ailleurs à la maison. Quand ses

parents donnent un dîner, il est hautement probable qu'il se sent encore plus seul que d'ordinaire. On devine son besoin de se sentir mieux. Il est frappant qu'il cumule ici deux formes de plaisirs sensuels : deux dérivatifs à son mal-être.

Mais M. Vedel le surprend dans ses « mauvaises habitudes ». « Je ne prenais pas grand soin de m'en cacher, explique l'auteur, n'ayant pas bien compris qu'elles fussent à ce point repréhensibles. » Il apparaît donc qu'elles ne suscitent pas chez l'enfant un sentiment de culpabilité. L'auteur met cette inconscience au compte de son « imbécillité » d'alors. Voyons comment le traitent les adultes, comment ils l'éclairent. Son instituteur l'appelle, l'interroge, lui promet le secret. « Je regagnai mon banc plus mort que vif. » (68). De quoi est donc fait cet état violent ? De honte ? De peur ? Des deux à la fois, sans doute. En tout cas, on le renvoie pour trois mois, ce qui marque la perfidie du maître : elle ajoute à une rigueur « médiévale » qui devait sévir jusqu'au XX^e siècle.

On connaît la suite : chagrin muet du père, « objurgations » de la mère et promesses exigées, menaces grotesques du Docteur Brouardel (futur grand médecin-légiste) qui agite le spectre de l'émasculatation. Mais où est l'amour, dans tout cela ? On ne voit que blâme, menace, contrainte accrue. Que peut éprouver cet enfant si ce n'est défiance pour son maître et peur : peur d'enfreindre la volonté maternelle, de perdre l'amour du père, d'être mutilé par le médecin ? Son corps, objet d'une telle menace, doit lui paraître décidément mauvais.

Bilan de la mésaventure : solitude affective, voire abandon dans l'épreuve, malaise envers son corps, culpabilité. Au total, une tension accrue. Il est vrai, cependant, qu'on prend soin de le distraire, autant dire de lui changer les idées. Est-ce de ce changement-là qu'il a besoin ?

Cependant, l'incident « secoue » et « pénètr[e] [...] [s]a torpeur ». « Trois mois plus tard, écrit l'auteur, je reparus sur les bancs de l'école : j'étais guéri, du moins autant qu'on peut l'être. » (69). Cette restriction n'a rien d'étonnant. On ne voit rien dans l'événement qui puisse réduire l'inconfort intime de l'enfant. En fait, il est entré dans la dualité : dans la voie résolue du refoulement. On sait que longtemps, longtemps après, en plein âge adulte, Gide sera encore « la proie du démon de son enfance », comme le dit un de ses biographes. C'est le cas à l'époque où il écrit *Si le grain ne meurt*. Pour lors, peu de temps après son retour à l'école, il « attrap[a] la rougeole ». Il est permis de se demander si son état psychique n'y était pour rien.

Cet épisode grave de l'enfance de Gide est à notre avis révélateur d'un grand malaise intime où se devine un sentiment intense de solitude affective, de rapports négatifs avec l'un au moins des deux parents. Mais nous

inclinons à penser que ce malaise remonte beaucoup plus haut et que l'épisode de la présentation à la « très belle » cousine de Flaux, à Uzès, en est déjà un signe. L'auteur nous présente le fait comme « bizarre ». Il l'est.

Revenons trois ou quatre ans en arrière. Ce jour-là, la cousine, qui a la « peau éblouissante », « porte une robe ouverte ».

— Va vite embrasser ta cousine, me dit ma mère, lorsque j'entrai dans le salon. (Je ne devais avoir guère plus de quatre ans ; cinq peut-être.) Je m'avançai. La cousine de Flaux m'attira contre elle. Mais, devant l'éclat de son épaule nue, je ne sais quel vertige me prit : au lieu de poser mes lèvres sur la joue qu'elle me tendait, fasciné par l'épaule éblouissante, j'y allai d'un grand coup de dents. La cousine fit un cri de douleur ; j'en fis un d'horreur. Elle saignait. Je crachai, plein de dégoût. On m'emmena bien vite, je crois qu'on était si stupéfait qu'on oublia de me punir. (11).

Cet épisode ne peut guère se comprendre qu'en fonction des rapports de l'enfant avec sa mère, archétype de la femme, auquel se substitue ici la cousine, sans adopter de la mère la tenue ni le comportement. On n'imaginerait pas Mme Gide, si prude, se présentant à son enfant avec les épaules découvertes et l'attirant ainsi contre elle. Mais on peut deviner combien l'enfant a dû rêver du contact, de la douceur, de la chaleur de cette peau nue, au moins entrevue et peut-être jamais accordée, et quelle obscure souffrance aussi, dans cet intense besoin affectif, représentait la frustration. Loin de disparaître, cette souffrance refoulée demeurait secrètement active, prête à éclater en force.

Mais, dira-t-on, c'est l'occasion pour l'enfant de prendre sa revanche sur tous les refus, comme, dans Balzac, Félix de Vandenesse roulant sa tête sur les épaules éblouissantes de Mme de Mortsauf. Rappelons-nous que Félix était un adolescent, chez qui visiblement la froideur de sa mère avait créé moins de dégâts. Il peut en aller autrement. Cette chair féminine, si proche, enfin accessible, fait surgir d'un coup toute la souffrance accumulée des frustrations antérieures. L'enfant répond à cette cruauté soudain ressentie par la morsure vengeresse. Et bien sûr, c'est l'« horreur » devant le sang qui coule, c'est le « dégoût » du sang aux lèvres. L'interdit se double d'une répugnance. L'épisode rapporté est unique, mais ce qu'il révèle est profond, et, si précoce soit-il, il n'est pas annonciateur de rapports simples avec le monde féminin.

Dans les lignes qui suivent cette anecdote, Gide se décrit « d'après une photographie », « l'air maladif et méchant, le regard biais », comme nous l'avons vu. Et il précise qu'il est « blotti dans les jupes de sa mère, affublé d'une ridicule petite robe à carreaux ». (La robe n'est sans doute imputable qu'à l'usage de l'époque.)

La photo existe encore. On peut l'examiner notamment dans le livre de Claude Martin, *au Seuil* (nouv. éd., 1995, p. 5). La mère est assise sur un fauteuil à dossier courbe et capitonné. Elle est enfermée dans une robe sombre, à la mode du temps : montante, avec la jupe élargie en socle démesuré. L'enfant, apparemment sur une petite estrade invisible, est, plutôt que blotti, appuyé contre le côté droit de sa mère, la tête à la hauteur du col épais et large. La photo ne dégage aucune impression d'intimité. L'enfant est triste, la mère sans douceur, raide.

Nous n'avions pas besoin de cette photographie pour nous représenter Madame Gide comme un corps refusé aux besoins de contact, de chaleur et de tendresse que sentait son enfant sans qu'il y ait lieu d'alléguer des tendances incestueuses.

Et si l'enfant, au Musée du Luxembourg où on le conduit, est « attiré » « par l'image des nudités », « et plus encore par les statues », « au grand scandale de Marie », « qui s'en ouvr[e] à [s]a mère (61), on peut y voir une satisfaction symbolique, au sens janovien du terme ; satisfaction illusoire substituée à celle d'un besoin réel ainsi « déjoué ». Et c'est déjà névrotique. Bientôt, au bal costumé du Gymnase Pascaud, André rencontrera « un garçonnet un peu plus âgé que [lui] » dont le « maillot noir pailleté d'acier moulait exactement son corps gracile » (89). Beauté sculpturale d'une forme pure, nue en quelque sorte. Mais tandis que les « belles images » du musée n'évoquaient aucune idée de plaisir, cette fois, André tombe « positivement amoureux » du « diabolin ».

On voit s'esquisser ici le linéament d'une déviance sexuelle. On sait quelles tensions psychiques provoquent de tels phénomènes. Il faut avoir subi un clivage, qui d'ailleurs n'a pas toujours ces conséquences-là mais qui, toujours, résulte d'un enfouissement de besoins profonds dans l'inconscient. Ces besoins demeurant actifs, l'effort pour les contenir crée précisément la tension ; ils tendent à trouver des ersatz de satisfaction qui sont toujours décevants. C'est en effet l'objet authentique du besoin qui reste en permanence désiré, anachroniquement, sous la couverture de satisfactions symboliques.

Toutefois, l'enfant Gide est encore loin de l'inversion. L'adulte nous confie en deux pages précieuses quels étaient alors ce qu'il appelle ses « thèmes d'excitation sexuelle », que n'accompagnait, précise-t-il, « nul désir réel, nulle recherche de contact ». Pourtant, ce sont aussi des « thèmes de jouissance » (61). Dans l'ignorance complète « des œuvres de la chair » (60), la « volupté », avoue-t-il, « commande au rêve des dépenses de vie excessives ». Est-ce déjà l'autoérotisme que vise ces termes, ou des extravagances purement imaginaires ? Quoi qu'il en soit, sa raison, si encline à la censure, trouve cela « niais » et « saugrenu » (61).

De ces thèmes, il faut mettre à part, nous semble-t-il, la rêverie sur Gribouille qui, dans le conte de George Sand, « se jette à l'eau [...] pour se garer de ses frères qui se moquaient ». (Autre situation de persécution...) Bientôt « il s'abandonne », et « il flotte » ; « il se sent devenir tout petit ; [...] il lui pousse des feuilles par tout le corps ; et bientôt l'eau de la rivière peut couler sur la rive le délicat rameau de chêne que notre ami Gribouille est devenu. — Absurde ! » (61-2). On reconnaît ici un rêve de total abandon, de bercement et d'enveloppement, qui régresse peut-être jusqu'à la vie prénatale. Il correspond au besoin réel de l'enfant sous une couverture qui en bloque l'effet de frustration. On songe au bercement qui caractérise la poésie lamartinienne, à l'extase de Rousseau dans sa barque à l'île Saint-Pierre.

Les thèmes suivants résultent de l'activation d'un autre niveau cérébral. Marqués par la violence, ils sont complices d'une colère rentrée, celle de l'enfant contraint à sacrifier ses besoins aux désirs des parents, à s'aliéner pour être agréé. Irritation d'ailleurs mal contenue : « en ce temps-là, rapporte l'auteur, je restais vis-à-vis [de ma mère] dans un état d'insubordination fréquente et de perpétuelle discussion. » (16). En ce temps de la petite enfance et au-delà, les causes restent les mêmes. L'auteur dira clairement, avec quelque gêne, qu'au temps de ses vingt-cinq ans, les « contestations et [les] luttes [...] formaient le plus clair de [leurs] rapports » (362).

Voici donc ces thèmes. « Le plus souvent une profusion de couleurs et de sons extraordinairement aigus et suaves » (61-2), où il faut reconnaître une intense sollicitation des nerfs. La tension est plus manifeste dans ces autres fantasmes : « l'idée de l'urgence de quelque acte important, [...] que je ne fais pas ». On peut y voir, accumulées, les incessantes sommations maternelles auxquelles il ne peut faire face. « Et c'était aussi, poursuit-il, toute voisine, l'idée de saccage, sous forme d'un jouet aimé que je détériorais. » On reconnaît ici la colère contre soi, qui vient de ne pouvoir être soi-même. À moins que le jouet, objet en quelque sorte d'un transfert, ne devienne le réceptacle de l'amour-haine. Il y a en tout cas progression dans la décharge de tension. Plus clairement encore dans la scène d'« une stupide piécette de Madame de Ségur, *Les Dîners de Mademoiselle Justine* », où les domestiques profitent de l'absence des maîtres pour faire bombance ; ils fouillent dans tous les placards ; ils se gobergent ; puis voici, tandis que Justine se penche et qu'elle enlève une pile d'assiettes du placard, en catimini le cocher vient lui pincer la taille ; Justine, chatouilleuse, lâche la pile ; patatras ! toute la vaisselle se brise ; le dégât me faisait pâmer. (62).

Notons d'abord l'attitude frondeuse des domestiques profitant d'une absence de l'autorité. On voit sur qui l'enfant prend symboliquement une revanche. Les privautés que se permet le cocher avec Justine bravent aussi indirectement la mère, secouant sa pression morale. Le bris des assiettes, qui appartiennent au maître, rejoint le saccage du jouet, et libère sous le couvert du fantasme une énergie fâcheusement comprimée. Ici, il y a de plus une composante érotique qui contribue à faire dériver la tension vers la détente sexuelle : « patatras ! [...] Le dégât me faisait pâmer » ; il y trouve un vrai plaisir.

Comment peut-il y avoir tant de violence prête à exploser d'une manière ou d'une autre chez un petit garçon si bien élevé par une mère très soucieuse de perfection ? Précisément, parce qu'élevé par cette mère-là.

En tout cas, la violence est en lui sous forme de souffrance refoulée et accumulée jusqu'au point de rupture. Venons-en à ce que Gide appelle ses *Schaudern*.

L'auteur les introduit de façon surprenante. Il est arrivé dans son récit à l'année 1883. Il relit les Mémoires qu'il est en train de rédiger et il constate : « J'ai obscurci à l'excès les ténèbres où patientait mon enfance. » (Le verbe « patienter » est en lui-même significatif.) On peut donc attendre, en correctif, des moments radieux. Ce qu'il annonce alors, ce sont « deux éclairs, deux sursauts étranges qui », dit-il, « secouèrent un instant ma torpeur » (133).

Résumons le premier épisode. L'enfant peut avoir sept ou huit ans. Il se trouve à table, au déjeuner, avec ses parents et Anna. Les parents sont tristes. Ils annoncent à Anna « la mort d'un enfant de quatre ans, fils de leurs cousins Widmer », à peine connu d'André. Pourtant, dit l'auteur, « un océan de chagrin déferla dans mon cœur ». Sa mère le « prit sur ses genoux » mais sa « tendresse » ne put le consoler. Car, explique-t-il, « ce n'était pas précisément la mort de mon petit cousin qui me faisait pleurer, mais je ne savais quoi, mais une angoisse indéfinissable : encore aujourd'hui, je ne la puis expliquer mieux » (134).

Nous assistons ici au débordement d'une souffrance globale faite de l'accumulation de toutes les souffrances de l'enfance non ressenties, non pleurées complètement mais refoulées : les humiliations subies du fait de sa « stupidité », les élans de tendresse découragés, les volontés arbitrairement entravées ou forcées, les chagrins qu'il a fallu garder pour soi, les heures d'ennui... et l'énumération n'est pas close. La liste et les modalités peuvent être longues quand on vit sous la loi. Cela constitue peu à peu ce que l'auteur appelle judicieusement « un océan de chagrin » (« Où vont toutes ces larmes qui ne sont pas pleurées ? » demande Christiane Sin-

ger), un réservoir de souffrances résiduelles qui attendent d'être résolues et qui débordent un beau jour, qui « déferl[ent] soudain », irrésistiblement, sans que la cause apparente, disproportionnée, justifie pareil effet. Cette disproportion est le signe même que l'enfant réagit à un ensemble de situations passées, c'est encore un symptôme clair de névrose. Nous reconnaissons ici ce que Janov appelle une « crise primale ».

Le « second tressaillement » se produit « peu après la mort [du] père ». L'enfant, après une matinée en classe, prend son repas avec sa mère.

Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors, pourquoi tout à coup me décomposai-je et, tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable, la même exactement que lors de la mort de mon petit cousin ? On eût dit que brusquement s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots, que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir :

— Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! (135).

Ici, aucune cause décelable, si ce n'est peut-être l'absence du père dont on a dit l'« extrême douceur », ou la présence immédiate et exclusive de cette mère si retenue dans la tendresse dont l'enfant a un si grand besoin. Oui, on peut alléguer le climat particulier du repas, où la proximité physique des êtres rend plus sensible l'éloignement des esprits dans leurs pré-occupations, leur froideur ou leur hostilité. Dans l'expression de la crise, même recours à la mer : même image, plus développée, de l'Océan rompant ses « écluses ». Même « angoisse inexprimable » aussi. Et c'est l'épouvante. On le comprend : l'inconscient rompt les défenses que le moi oppose à la pression du refoulé : « commune mer intérieure ». Aussi, l'enfant répète-t-il « avec désespoir : — Je ne suis pas pareil aux autres ! Je ne suis pas pareil aux autres ! »

Il a subi trop de critiques, de tenues à distance pour ne pas se sentir étranger au modèle acceptable. Et personne (autre interprétation qui n'exclut pas la précédente), personne ne lui a jamais donné le spectacle d'une souffrance morale à la fois indicible et impossible à dominer. Et parce qu'il consacre d'ordinaire inconsciemment une grande part de son énergie à la contenir, qu'il est à demi absent, retranché en lui-même, la simplicité et la spontanéité doivent lui paraître le partage des autres. Revenant sur cet épisode, il dira qu'il s'était « senti séparé, forclos » (193).

En fait, n'est-ce pas de son moi réel, celui des besoins refoulés faute de trouver satisfaction, que l'enfant est séparé, et ainsi réduit au moi irréel de l'éducation, qu'il s'est efforcé d'être pour conquérir l'amour, n'ayant aucune chance de l'obtenir en étant lui-même ? On rencontrerait alors le

clivage qui caractérise la névrose.

Voici une troisième « manifestation » de « cette sorte de suffocation profonde accompagnée de larmes, de sanglots, à quoi [l'enfant] étai[t] sujet » (194). André a maintenant quinze ans. Des maux de tête l'empêchent de fréquenter l'École Alsacienne. Il a un précepteur, M. Richard, qui tient une pension (188) où il fréquente de bons camarades, dont Bernard Tissaudier qui, lui, va au lycée Condorcet (188-91).

« J'espère au moins que ton ami Tissaudier, en sortant du lycée, ne passe pas par le passage du Hâvre », dit un jour Madame Gide à son fils, d'une voix « grave », les sourcils froncés comme ceux d'un capitaine de navire « certain jour de traversée orageuse ». « Je lis dans le journal que le passage du Hâvre est extrêmement mal fréquenté. »

André est « troublé » par ces propos. Il avait alors une « instinctive réprobation » contre la débauche (189, 192). « N'en connaissant à peu près rien, [il] brodai[t] et chargeai[t] [...] dans l'horrible. » « Je voyais [...] mon pauvre Tissaudier orgiaстiquement écharpé par les hétaires. » (192).

L'humour de l'adulte n'enlève rien au trouble profond qu'ont provoqué chez l'enfant les paroles de la mère. Cette commotion produit son effet quand il se retrouve chez Richard à faire ses devoirs avec deux camarades, Adrien Giffard, orphelin bizarre à qui la mère d'André « faisait peur », et Bernard Tissaudier.

Il pose à celui-ci, sur son itinéraire, la question prévisible, provoque l'étonnement de son camarade.

Soudain — poursuit l'auteur — quelque chose d'énorme, de religieux, de panique, envahit mon cœur, comme à la mort du petit Raoul, ou comme le jour où je m'étais senti séparé, forclos ; tout secoué de sanglots, me précipitant aux genoux de mon camarade :

— Bernard ! Oh ! Je t'en supplie : n'y va pas.

L'accent de mes paroles, ma véhémence, mes larmes étaient d'un fou. (193).

« Je crains », ajoute l'auteur, que cette sorte de crise, « qui me surprit moi-même si fort », « ne demeure parfaitement incompréhensible à qui n'a connu rien d'approchant » (194).

Sans doute a-t-il raison pour l'époque où il écrit. Mais il s'agit là d'un phénomène que les psychothérapeutes d'aujourd'hui connaissent bien, du moins ceux qui délaissent le savoir dogmatique et les spéculations intellectuelles pour accompagner le patient dans son dédale émotionnel, jusqu'à la nappe profonde de la souffrance primale, comme l'appelle Janov.

Il rencontre alors ces émotions d'une énergie intense, contenues avec grande difficulté et malaise et qui éclatent très violemment. Ici encore, aucune proportion entre la cause apparente : le souci d'épargner à un ca-

marade un risque de souillure (et de mauvais traitement présumé) et ce comportement démentiel. La réprobation instinctive (l'est-elle vraiment ?) et la vision d'horreur que lui inspire la débauche ne sont guère dissociables des mises en garde anxieuses de la mère, qui commencent très tôt et dont nous n'avons ici qu'un exemple tardif. Cela représente, croyons-nous, une accumulation de peurs refoulées, entretenues, qui arrive au point de rupture. Plus profond que ces peurs, un besoin du moi réel, dénié par le moi de l'éducation puritaine, surgit, étranger et autonome, irrépressible, de là les mots : « quelque chose d'énorme, de religieux, de panique ». Retour en force de ce qu'on veut ignorer en soi.

Ce « quelque chose » explose à l'idée d'une rencontre avec une prostituée. C'est de désir qu'il est question, de l'attrait de la femme, extrême danger pour une bonne conduite, que la mère s'est employée à écarter. Mais l'auteur nous avait prévenu au seuil du livre : « aussi loin que ma mémoire remonte en arrière, [le plaisir] est là » (10). C'est sans doute, pense-t-il, un des fils de sa « naturelle étoffe ». Mais sa vraie nature n'est-elle pas altérée comme l'étoffe, par l'excès d'« empois » (191) ? Cette crise est le symptôme d'une terrible complication intérieure.

« Depuis », poursuit le texte, « les accès de cette étrange aura » « s'acclimatèrent », « apprivoisés pour ainsi dire ». L'adolescent s'y accoutuma, comme Socrate à son « démon familial ». Gide crut reconnaître dans cette « ivresse sans vin » « l'état lyrique » : « l'instant où me secouait ce délire était celui que Dionysos me visitait » (194).

Certes, *Si le grain ne meurt* représente, de la part de Gide, une tentative remarquable pour se comprendre, se connaître lui-même. Mais le rapprochement de Socrate et de Dionysos est des plus hasardeux. Et que peuvent avoir de commun une expérience mystique, un moment d'inspiration poétique et l'explosion d'une énergie comprimée que provoque un affect ? C'est peut-être la notion d'« enthousiasme », dans Platon (voir *Ion*), qui suggère à Gide le lien ténu entre le dieu de Socrate, expression du « surconscient » comme dirait P. Diel, et Dionysos, le dieu du délire. Mais l'interprétation flatteuse, finalement, que l'auteur donne de ses *Schaudern* est en même temps une conclusion. Elle met un terme regrettable, sur cette question, à la démarche du « Connais-toi toi-même ». Les lignes qui succèdent à son interprétation désignent en fait au long de sa vie, une alternance d'exaltations et de dépressions que connaît bien la psychanalyse.

Les crises évoquées, la dernière en particulier, sont, disions-nous, le symptôme d'une terrible complication intérieure. C'est le moment de nous rappeler la question subsidiaire du commencement : y a-t-il jamais eu, dans l'éducation d'André Gide, passage de la loi à l'amour ? La

lecture de *Si le grain ne meurt* ne permet pas de l'affirmer. Non, l'amour dû à un enfant, celui dont il a un besoin vital, au sens défini plus haut, l'enfant Gide ne l'a pas reçu. Lui, a aimé beaucoup sa mère : un enfant ne peut pas renoncer. Mais il n'a pas obtenu une vraie tendresse, abondante et gratuite, souffrant au contraire du « continuel travail auquel elle se livrait sur » lui. Et, avoue-t-il,

j'en étais à ce point excédé que je ne sais plus trop si mon exaspération n'avait pas à la fin délabré tout l'amour que j'avais pour elle. Elle avait une façon de m'aimer qui parfois m'eût fait la haïr et me mettait les nerfs à vif. (363).

Une telle « façon d'aimer » est-elle de l'amour ? Peut-on dissocier l'arbre de ses fruits ? La brève illustration qu'il donne d'« une sollicitude dans cesse aux aguets », d'« un conseil ininterrompu, harassant », concerne assurément sa jeunesse, mais elle indique l'esprit d'une attitude invariable depuis l'enfance, dont la racine semble bien être la peur du mal, la peur de ce qui est mal : de l'idée que la mère s'en faisait.

Combien décevante pour l'intense besoin d'amour de l'enfant, cette mère dévouée, sans doute (les jeux solitaires marquent bien une limite) mais froide, moralisante, défiante, sans propension au contact avec l'enfant. Et de plus, tâtilonne, harassante d'injonctions et d'interdits, au point de décourager l'élan naturel de son fils à mesure qu'il s'éloigne de l'enfance. Gide a surtout connu avec elle — ses Mémoires l'attestent — la servitude fondée sur des principes conventionnels étriqués. Aussi est-on surpris de l'éloge funèbre où il dit son « admiration pour ce cœur [...] qui ne battait que pour autrui, qui s'offrait incessamment au devoir par une inclination naturelle, et avec une parfaite humilité » (367). Il n'a pas su démonter le piège. Jeune homme, il considérait encore que sa mère « était dans son rôle [...] alors même », dit-il, « qu'elle me tourmentait le plus ; à vrai dire je ne concevais pas que toute mère, consciente de son devoir, ne cherchât point à soumettre son fils ; mais [...] aussi je trouvais tout naturel que le fils n'acceptât point de se laisser réduire [...]. Il me semblait qu'il devait en être ainsi » (362)... Cette éducation aboutit à un violent conflit intérieur.

Nous sommes là, en effet, dans l'inconciliable. Pour ce fils, *errare humanum est* n'est pas applicable à sa mère. L'idée d'une attitude juste par laquelle elle serait concernée ne s'impose pas à son esprit. La mère est sacrée. Amour maternel restera donc synonyme de tyrannie morale ; et « morale », d'attitude conventionnelle, timorée et persécutrice. Si tels sont amour et morale, comment ne pas les rejeter l'un et l'autre ?

Or le sens éthique a des racines profondes ; il dépasse les consignes dictées par le souci d'une conduite acceptable pour la bonne société, cautionnées même par une confession religieuse. Mais si la personne à qui

revient d'incarner le sens éthique le rend insupportable, ses carences provoqueront un rejet. La notion de « Nature », tels que l'entendent les Stoïciens et Montaigne, celle d'un ordre auquel tout est soumis : le « Tao » des Chinois, que les Hindous appellent « Dharma », cette notion fondamentale peut subir dans l'esprit une érosion ou une éclipse.

La fin du livre relate l'agonie maternelle. L'auteur dira : « je m'attristais de voir souffrir ma mère, mais pas beaucoup de la quitter. » (367). Et « lorsqu'enfin son cœur cessa de battre, je sentis s'abîmer tout mon être dans un gouffre d'amour, de détresse et de liberté » (367-8). Bien avant d'écrire ces lignes, il avait poussé le cri : « Familles, je vous hais ».

Pourtant, le père avait inspiré à l'enfant un espoir de tendresse. Un leurre. Paul Gide était en quelque sorte absent, et il est mort jeune. Mais c'est en lui qu'André, croyons-nous, a mis sa plus vive attente. L'enfant, puis l'adolescent, livré à une mère hypercritique, a subi une pression éducative qui l'a conduit très loin de son naturel. Mais l'idée qu'une âme puisse se dénaturer est-elle acceptable pour Gide : il n'admet « qu'une chose au monde pour ne pas être naturelle : c'est l'œuvre d'art » (*Corydon*). L'amour dont son père lui a donné la nostalgie, et dont il a trouvé la manifestation chez son cousin Albert Démarest, c'est vers celui-là que l'entraînera sa pente.

Un personnage des *Faux-Monnayeurs*, Sophroniska, fait observer que le personnage de roman est construit sur pilotis. Il manque en effet généralement, dans la dimension psychologique de sa création, les soubassements : les conditionnements obscurs de l'enfance. De là une part plus grande d'arbitraire. Les autobiographies au contraire, si elles se veulent attentives et pénétrantes, comme celles de Rousseau, de Stendhal et quelques autres, accroissent chez le lecteur la satisfaction de comprendre.

Gide, il est vrai, nous confie que dans les personnages de l'œuvre se développent les tendances restées à l'état de « bourgeons » chez l'auteur. Mais généralement, la sève profonde qui les nourrit n'en garde pas moins son mystère. Il n'en est pas ainsi quand les auteurs s'exercent à la fois dans les mémoires et dans le roman, laissant au lecteur le soin de jeter des passerelles d'un genre à l'autre.

Ceci est bien connu. Sur la mise en pension à l'âge de huit ans, par exemple, qui n'a fait le rapprochement entre la question de Gide dans les Mémoires : « Je n'ai jamais compris pourquoi [...] » et, dans *Les Faux-Monnayeurs*, le passage de la lettre à Monsieur Profitendieu où Bernard parle de sa mère : « Je doute que son affection pour moi soit bien vive ; comme j'étais le plus souvent en pension, elle n'a guère eu le temps de me connaître »... Le peu d'affection résultant de l'éloignement dans une

pension est aussi bien la cause de cet éloignement. De même, la diatribe d'Armand Vedel contre l'éducation dévote et puritaine, qui rend aveugle aux réalités, est pour une large part une attaque à peine voilée de l'auteur contre sa mère. Et qui n'a pas songé, face au dévouement du pasteur Vedel qui l'éloigne constamment des siens, à Paul Gide « accaparé par ses cours de droit », au prix d'une part majeure de l'attention due à son fils ?

Mais une étude plus affinée des mécanismes psychologiques autorise des rapprochements plus étroits et permet de distinguer, dans le comportement des personnages, entre les motivations que donne consciemment l'écrivain et celles qui, venant pourtant de son propre fond, lui échappent.

Ainsi, parler de l'éducation d'André Gide, c'est nécessairement évoquer, comme lui-même l'a fait, la morale puritaine incarnée par sa mère. Mais l'accent doit être mis sur le détail des attitudes et comportements qu'entraîne cette idéologie, raidie par le conditionnement de l'éducatrice. Dans quelle mesure, d'ailleurs, doit-elle au climat de sa propre éducation, la froideur, nous dirions presque la secrète répulsion qu'elle a envers son fils ? Quoi qu'il en soit, le plus clair de son comportement — et peu importe son origine — consiste à rebuter la spontanéité de l'enfant, en étant sourde à ses besoins et en décourageant ses élans.

On raconte qu'un prince italien, engageant un précepteur pour son fils, lui dit simplement ceci : « Ne soyez pas un rabâcheur, un reprocheur, un rabat-joie. » C'était dénoncer les attitudes qui créent, chez l'enfant, la tension névrotique : origine du clivage entre sa « naturelle étoffe » et celle, « empesée », qu'il doit devenir dans le but illusoire de plaire. De cette tension, les *Schaudern* du jeune André nous donnent le signe le plus éclatant. Cette tension, d'autre part, nous l'avons vu en chercher l'apaisement dans la décharge sexuelle, qui peut devenir compulsive. On sait ce qu'il en sera pour Gide. Pourtant, celle-ci est immédiatement en butte à une répression qui vient des principes moraux.

Mais la cause essentielle des complications futures est ailleurs. Toute répression de la spontanéité, dit Janov, en est une de la sexualité. Il est des femmes pour qui la sexualité masculine est plus que suspecte. Madame Gide était visiblement embarrassée de son enfant ; le fait que ce fût un garçon l'en éloignait probablement davantage. De toute façon, les effets d'une spontanéité blessée, gauchie, ne se cantonnent pas dans un domaine particulier. C'est par une division conventionnelle qu'on parle de problème sexuel.

Soulignons de plus que la tyrannie du corps est condamnée par un idéal de pureté présenté non pas comme un degré de maîtrise vers lequel s'efforcer, mais comme ce qui doit être, sous peine que l'on se sente méprisable. Le jeune André, aussi attaché à cet idéal (l'inaccessible perfec-

tion) que soumis à sa compulsion, vit cette expérience comme un « écartèlement ».

C'est là une des causes les plus immédiates de son déchirement intérieur. Mais il y en a d'autres qui sont très voisines. Celle-ci nous paraît essentielle : Gide n'a jamais cédé complètement, dans les divers domaines où elle sévissait, aux « objurgations » de sa mère. Il a fait un effort constant pour sauvegarder sa liberté. Il revendiquait ainsi le droit d'être lui-même sans pourtant désavouer l'éducatrice, incarnation de l'idéal (bien au-delà de la chasteté) par laquelle son droit était nié.

Cette contradiction douloureuse n'a, existentiellement, pas été résolue. Il y a là deux revendications antinomiques, tenues l'une et l'autre pour légitimes. André Gide n'a donc pas pu faire l'apprentissage de la liberté, qui exclut la perpétuelle soumission aux choix de l'autre et qui suppose l'engagement, très tôt, dans des choix personnels. Quand sa mère a-t-elle respecté ses goûts d'enfant ?

Il vénérât un être en contradiction, en conflit avec la grande référence intuitive, la Vie, dont les principes mettaient constamment en question la réalité vécue et dont l'attitude, faisant obstacle à la simplicité, au bon sens, entraînait tant de souffrances. Comment aurait-il accédé au sentiment de la vérité objective, à celui d'une attitude adéquate à la réalité ?

Ces déchirements multiples, nés d'un écart par rapport à la norme secrète qu'impose la Vie, ne demandent pas à être expliqués par une constitution particulière : on y classerait comme éléments congénitaux des traits qui, pour une large part, résultent de la relation très défectueuse avec les parents : quasi-absence du père et persécution maternelle.

De cet état de choses, l'homme souffrira beaucoup. Certes, il n'a pas été « éduqué à mort », comme l'auteur de *Mars*. Mais les éducations qui estropient ou mutilent ne sont pas rares.

L'écrivain, lui, assumera comme être réel ce que l'éducation a fait de celui-ci. Il se choisira dans son éparpillement, faisant d'une dénaturation une richesse. Il ne s'efforcera pas vers l'unité antérieure à sa dualité, mais de celle-ci, il épuîsera les variations possibles. Il « protège[ra] le meilleur et le pire », comme s'il s'agissait de deux avoirs distincts, non pas des pôles d'une dynamique, des données d'une transformation.

Souignons encore que les valeurs, incarnées par sa mère, sont indissociables d'un abus, relatives à l'usage qu'elle en a fait, et comme d'avance destinées à subir d'autres abus. Dans l'ordre moral, il ne semble pas y avoir pour lui de réel vérifiable. La vérité ne peut être dite par un interlocuteur, ni par un livre, tel l'Évangile. Elle est éminemment tributaire de l'argumentation ; la persuasion par autrui sera généralement sentie comme secrète manipulation. L'interlocuteur exerce une tyrannie subtile, non

plus contraignante, comme celle de sa mère, mais tyrannie tout de même, à laquelle il faut mettre bon ordre. L'interlocuteur est un adversaire auquel on cède du terrain ; la solitude revenue, c'est le moment de reconquérir tout ce qu'on aura concédé. Nous voyons là une limite dans le jeu de « Protée ».

Gide est victime de la duperie, doublement : d'abord par le traitement qu'il a subi, par l'incapacité ensuite de retrouver confiance. La vision d'un autre ne peut être juste. Lui-même se dupera comme à plaisir. Ainsi il proteste contre les gauchissements d'une vérité, mesurant l'écart, par exemple, entre le message évangélique et « ce qu'en [ont] fait les Églises » (361), mais qu'en fera-t-il ensuite dans sa soif de justification ?

Il poussera l'horreur de la tyrannie jusqu'à éliminer toute motivation. Cette horreur a compromis la notion d'autorité, d'ordre des choses. Il y aura deux amours : un pour le corps, un pour l'âme, sans communication. Cela conduit à une conception de l'homme inverse de celle de Montaigne.

Mais cette horreur est sans doute aussi, nous nous plaisons à le souligner, ce qui, — avec une fermeté admirable, — lui fera prendre position, devant la bonne conscience des propagandes, « contre l'abominable régime des Compagnies Concessionnaires du Congo » et pour l'ouvrier soviétique, « attaché à son usine [...] comme Ixion à sa roue ». Ici se conjuguent l'attachement à la liberté et une compassion qui a pris de nécessaires distances par rapport à lui-même et s'est portée très vivement sur autrui (366).

L'impression que laisse la lecture de l'œuvre est celle de virtuosité. La relative dépossession de son être réel par l'éducation n'est pas nécessairement un désastre pour l'intelligence et le génie. Gide en a tiré un parti impressionnant. D'aucuns s'en félicitent pour la littérature. Mais aurait-il été un moindre écrivain, un être moins fraternel, s'il s'était plus réellement cherché au lieu de se représenter, en excellent acteur, sous les multiples masques que sa souffrance enfantine lui avait infligés ? Y a-t-il moins à découvrir sur la voie de Socrate dont il évoque le « démon » ?

À lire les Mémoires de Gide, on comprend que son œuvre de fiction nous engage dans une psychologie compliquée et réfractée. À son image, il crée des personnages dont le vrai moi est « forclos » par rapport au moi imposé, qui tentent d'être libres alors qu'ils sont conditionnés pour la soumission ou la révolte, voués au modèle reçu ou au contre-modèle riche de variations. Peu capables en tout cas de choisir leur conduite en fonction de ce qu'ils sont réellement, en fonction d'une appréciation lucide des données aussi complètes et aussi peu déformées que possible, ils vont jusqu'à l'« acte gratuit » avec Lafcadio.

Une éducation sans amour judicieux, qui ne construit pas sur le fond

natif de l'enfant mais, l'engageant dans la réalisation d'un modèle, veut faire de lui autre chose que ce qu'il est, l'amener, comme dirait un anti-Pindare, à devenir ce qu'il n'est pas, crée des êtres aliénés, en grande difficulté de reconnaître et de choisir leur moi authentique. De qui, déjà, cette phrase : « Il y a des êtres qui sont sortis d'eux-mêmes et qui ne peuvent plus y rentrer » ?

*Mes années auprès d'André Gide
et les débuts de la N.R.F.
(1907-1911)*

SOUVENIRS DE
PIERRE DE LANUX

Apprentissage

En 1907, j'ai vingt ans et viens de renoncer à préparer Polytechnique, où je m'étais une fois présenté ; je me tourne tout entier vers « les lettres ». J'aimais bien les math. (ayant même quelque peu brillé en géométrie descriptive), moins la physique, et pas du tout la chimie où j'ai ramassé, je crois 3 1/2 sur 20.

Toute ma vocation, depuis toujours, me porte ailleurs. Vais-je donc m'acharner pour, en cas de succès, passer encore sept ans d'école et de service militaire avant de devenir petit ingénieur ? Et que de sacrifices pour les miens d'ici là... D'ailleurs les lettres m'apparaissent surtout comme un nouveau sujet d'études, avant qu'il ne soit question de « produire » ; du moins serai-je occupé à des matières vers lesquelles je me sens appelé, qu'il s'agisse de tentatives critiques, d'exercices de fiction ou d'essais d'inspiration personnelle.

Voici donc ma décision prise. Je tenterai l'aventure et si c'est exigeant, difficile, je dirai tant mieux, car les enseignements et les exemples de la famille m'ont habitué à faire peu de cas des voies sans effort, des œuvres bâclées et des succès faciles. Je suis ainsi préparé aux exemples nouveaux que je vais recevoir.

Or je ne connais presque personne dans les « lettres » ; sauf André Gide, à qui mon grand-père avait enseigné la musique, et qui revenait chaque dimanche, au temps de ma petite enfance, jouer aux échecs et deviser avec lui. Mon grand-père lui demande conseil de ma part ; il

vient aussitôt ; et nous avons un long entretien qui va décider d'une grande part de ma vie.

Gide désire de tout son cœur rendre service à son vieux maître ; et puis, lui parlant de mes admirations, j'ai la chance d'insister sur Edgar Poe, non tant le conteur que le poète. Il est fort sensible à ce choix. D'autre part, il tient à marquer que la route honorable, dans ce métier, ne passe point par les petits succès du journalisme ou des salons. Et ici il me trouve tout d'accord.

Enfin, il m'offre d'entrer chez lui comme secrétaire, aux appointements de 60 francs par mois, avec une assez grande liberté du choix des heures de présence.

Je suis parfaitement heureux, sans d'ailleurs me bien rendre compte de ce que j'aborde, mais plus se développera mon nouveau métier, plus il se confirmera que j'eus une chance incomparable de débiter sous de tels auspices.

Il me faut d'ailleurs rappeler une précédente visite à Gide, visite qui peut-être, en partie, fut cause de ma décision rapide.

En 1904, après mon baccalauréat, mon grand-père m'avait offert un petit voyage à Cherbourg, où un médecin militaire de nos amis s'offrait à me piloter de façon privilégiée à travers le port militaire, les forts et les bâtiments de guerre.

Visite réussie, et au retour l'idée me vint d'aller dire bonjour à Gide, que je savais être à Cuverville. Bateau de Trouville au Havre, par un temps de chien (ma pire traversée, bien que depuis lors j'aie franchi trente fois l'Atlantique). Je pris ensuite le tortillard pour Criquetot-l'Esneval et, de là, me rendis à Cuverville à pied, par pluie battante.

On ne m'attendait pas, par un temps pareil. Je frappe, des portes s'ouvrent et paraît un Gide effaré par mon aspect de chien mouillé. Il est touché par mes efforts pour arriver jusqu'à lui, inquiet pour moi du risque de bronchite... Il court me chercher des pantoufles chaudes, tandis que Madeleine Gide et Jeanne Drouin me font accueil, et je me sèche peu à peu.

Je ne restai que fort peu de temps à Cuverville, mais j'y eus d'agréables et longs entretiens avec la famille, et j'y gagnai une partie d'échecs sur Jeanne Drouin, réputée d'une certaine force, ce qui produisit sur Gide une impression considérable, hors de proportion avec ce petit événement.

À cause de cette unique partie d'échecs, à laquelle il fit allusion depuis, je suis sûr qu'un préjugé favorable ne fut pas sans influencer l'opinion qu'il se fit alors de moi.

Je dois ajouter que nous n'avons jamais trouvé le temps de jouer aux échecs depuis — ainsi a-t-il pu conserver ses illusions.

Chez André Gide, Villa Montmorency.

Ce qu'on voit en arrivant, de l'avenue des Sycomores, et que les visiteurs ont souvent pris pour la façade de sa maison récemment achevée, c'en est le dos, le mur du hall formant grande cage d'escalier. Le long de ces escaliers s'étagent des rangs obliques de lucarnes, qui donnent à l'habitation, du dehors, son étrange aspect.

Déjeuner, le premier jour, avec Gide et sa femme. Je ne décris pas la salle à manger aux meubles astiqués, à l'accueil sobre et confortable. Aux murs, un Gauguin, un Sisley, je crois, et un Vuillard. L'*Almaïde* de Francis Jammes sous un grand chapeau de paille ensoleillé. Chaque détail va m'impressionner et m'intimider pendant longtemps ; pourtant l'ambiance ne manque ni de gentillesse ni de simplicité. Mais je mettrai longtemps à quitter, vis-à-vis de Gide, cet état de « self-consciousness » dû surtout à sa propre timidité et à son intense acuité d'observation (plus tard, Giraudoux m'intimidera pour la même raison) qui le fait non seulement remarquer beaucoup, mais juger à tout moment d'après de successifs détails de comportement. Or on sait, on sent que son attention, si bienveillante qu'elle soit en principe, mais si fugace et intermittente, est surtout chargée d'imagination créatrice. Il découpe sans cesse de petits tableaux qu'il se compose — exercice d'écrivain, — et peu importe s'il déforme, suppose ou interprète, mêlant les traits réels et inventés. Il faut rester indifférent comme si l'on s'aperçoit qu'un portraitiste vous esquisse à la dérobée, — mais voilà qu'on a (surtout à vingt ans) affreusement peur des conclusions que va tirer Gide. Car on attache grand prix à ce qu'il vous connaisse tel que vous êtes, on souffre non tant pour soi *mais pour lui* des erreurs qu'on le sent commettre, lorsqu'il déduit trop d'un détail de hasard. Et j'entends bien que tout cela ne devrait être qu'amusement, espèce de loterie où l'on risque de gagner ou de perdre et qui n'a rien à voir avec un jugement véritable. Mais pendant plus d'un an il m'énervera ainsi ; je ne suis pas le seul, et c'est seulement quand je saurai qu'on lui produit le même effet et qu'il se tourmente des conclusions qu'on risque de tirer de sa dernière parole ou de son dernier geste que je rirai de tout ceci et serai guéri. Il ne restera que l'interlocuteur délicieusement imprévisible.

C'est un rayonnement tout différent qui émane de Madeleine Gide : souriante, posée, calme, veillant à tout sans qu'on s'en aperçoive, elle est aussi rassurante que Gide est erratique et protéiforme. Ainsi se complètent-ils à merveille. Ils s'en rendent fort bien compte, et dès ces premiers contacts avec leur intimité j'assiste à ce contraste : amusée, elle sourit des sautes d'esprit et des vibrations de Gide, et il sourit avec une espèce de tendresse attentive des remarques de bon sens qu'elle lui suggère sou-

vent. Je pourrais insister davantage sur ce que leur dialogue a de frappant par l'harmonie intelligente et affectueuse qui s'en dégage, et qu'ont bien connue les familiers de la villa à cette époque¹.

Le tournant décisif d'André Gide.

Copie lente et attentive de *La Porte étroite*, à mesure que le manuscrit vient au monde dans la pièce voisine.

Cette fois, je ne suis pas en pays ignoré comme le seront tant des premiers lecteurs (« On n'entend rien à ces sentiments tarabiscotés... Ces jeunes gens ne pourraient-ils donc pas se comporter comme tout le monde », etc.). Je retrouve l'inspiration et les personnages du cahier des *Poésies d'André Walter*, que j'ai fréquentés depuis longtemps.

Si incomplète que soit ma compréhension de l'œuvre de Gide, à cette époque, j'ai lu chez mon grand-père *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*, *Philoctète* et *Candaule* que j'ai particulièrement aimés, ainsi qu'*Amyntas* et *Prométhée* (« unshergo », s'excusait Gide) et les *Prétex-tes*, où j'ai trouvé, dans un langage plus direct, des opinions qui n'avaient pas à insister pour me convaincre.

Je vis que le nouveau roman ne cherchait plus seulement le public des « happy few » (à 38 ans, Gide n'avait pas encore deux mille lecteurs en France), mais marquait une orientation résolue de sa carrière, vers la simplicité d'une forme lisse et limpide, et une audience plus large. Les précédents littéraires, sinon les modèles, étaient évidemment par la forme *Adolphe* et *Dominique*, et par le niveau des sentiments *La Princesse de Clèves*.

Quant au « protestantisme » qui baigna la jeunesse de Gide, dont il est bien éloigné mais où il replonge pour créer Alissa et Jérôme, il ne m'étonna nullement. Ma famille touchait à un protestantisme fort libéral à la vérité, absent du temple et se bornant à des contacts espacés avec des pasteurs tels que Charles Wagner ou M. Roberty. Dans le cas de mon grand-père, il s'agissait plutôt d'une attitude janséniste, sans dogme mais inspirée d'une foi diffuse, qui le rendait réfractaire à toute plaisanterie, même la plus innocente, touchant la religion. (Contrairement à ma grand'mère, dont l'humour nîmois se permettait beaucoup, surtout aux dépens de l'univers catholique...)

Il me semblait parfaitement légitime et conforme aux idées très hautes

1. Dans *Le Figaro littéraire* du 13 décembre 1952, j'ai donné quelque développement au sujet du ménage de Gide. J'ai été heureux de recevoir l'approbation explicite des meilleurs témoins restés de ce temps-là. [Voir plus loin ce texte, sous le titre « Le ménage d'André Gide ».]

que je me faisais d'un grand sentiment, que deux jeunes amants portés par une passion mutuelle et entière se tinsent « sur les cimes » où demeureraient les héros de Gide.

Avec lui je me retenais de toute expression d'admiration ou de critique, n'y étant nullement préparé. Toutefois le nom de *Gertrude*, qu'il avait donné d'abord à l'héroïne, me déplaisait d'instinct. Il n'en était pas content. Un jour, Drouin dit en riant : « Pourquoi pas Gudule ? » Il changea bientôt pour Alissa. C'était l'autre extrême. Je n'étais pas satisfait, et pour une fois je le lui dis. Alissa me paraissait trop sensuel et « méditerranéen », et trop éloigné du modèle vivant.

Entre temps, je découvre les autres œuvres, et l'une d'elles me frappe, non seulement par l'incomparable beauté de sa forme, mais par sa signification au moment actuel de la carrière de Gide. C'est *Le Retour de l'Enfant prodigue*, où je vois la description émue de celui qui reprend sa place dans la maison — la grande maison des lettres françaises — après les errements passionnés qui seront désormais le lot du frère plus jeune...

Je découvre *Paludes* qui m'enchantent. *Saül* que je comprends mal et à qui Gide accorde cependant trop d'importance (ce mot qui revient si souvent avec lui : importance veut dire densité d'une idée en promesse de corollaires, de conséquences morales ou esthétiques, de résonances prolongées, — bref, fécondité d'un sujet, non limitée à l'œuvre actuelle).

Mes autres lectures se multiplient et d'immenses lacunes commencent à se combler : Laforgue, Rimbaud, Verhaeren, Jammes, le Claudel de *L'Arbre*.

Je subissais donc pleinement les influences et rencontrais les initiations que j'avais souhaitées : puissantes, heureuses, confirmées et enrichies à tous moments, non seulement par le rayonnement de l'œuvre de Gide, que par tout ce qu'il m'amenait, souvent délibérément, à découvrir d'important. Pas seulement chez les contemporains. C'est à lui que je dois de lire alors Baudelaire sous un jour nouveau, le Stendhal des voyages et des critiques, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* — et mainte œuvre étrangère.

Enfin la copie est terminée. Quand le livre paraîtra au Mercure dans l'édition bleue, Gide inscrira sur mon exemplaire : « à Pierre de Lanux, ce petit livre dont il a vu pousser les feuilles — Affectueusement... »

À cette époque, je comprenais Gide à la fois très bien et très incomplètement... J'étais de plain pied avec sa ferveur et son « panthéisme », son humour et ses scrupules, ses exigences littéraires et les lacunes mêmes de son univers : notre commune ignorance de la politique, des mondantés, de tout le « parisien ». J'admirais la curiosité psychologique inlassable, le besoin de pure et simple honnêteté intellectuelle, la familia-

rité avec les littératures étrangères.

Je ne partageais pas son éloignement pour les opérations à froid de l'esprit (sciences pures, en contraste avec Valéry), ni pour les activités sans contenu intellectuel, comme les sports. Et d'abord j'ignorais tout de ses « audaces », et croyais seulement à quelque forme altière et privative d'intellectualité intransigeante. *La Tentation* [sic] *amoureuse* ne m'a éclairé que dans ce sens : « Levez-vous, vents de ma pensée, qui dissipez cette cendre », etc. D'ailleurs, lorsque je saurai bientôt ce qu'il en est, rien d'essentiel ne sera modifié, des idées que je me forme de lui.

D'où confiance fréquente de sa part sur tout ce qui concerne le métier des lettres, les jugements sur les hommes, et le silence sur la confiance sentimentale, de part et d'autre. D'ailleurs nos rapports ont un certain caractère paternel-filial, inspiré d'abord par nos communs sentiments de respect et d'amour pour le « vieux maître » par qui nous nous sommes connus.

C'est vers ce temps que Gide passe, et dans son œuvre et dans sa vie, d'une sauvagerie volontaire, souvent farouche, à des fréquentations plus nombreuses. *L'Enfant prodigue* par le sujet, *La Porte étroite* par le style marquent ce changement d'étoile, qui fut capital et dont je fus témoin, — la sortie de la « tour d'ivoire », qui s'achèvera un an plus tard, par la grande aventure de la N.R.F.

Cependant Gide rase sa longue moustache (« Je me simplifie, vous voyez ») ; un jour, horrifié, je le vois descendre en chapeau haut-de-forme, pour quelque enterrement ou autre cérémonie : deviendrait-il « comme tout le monde » ? Vite il enlève ce couvre-chef en m'apercevant, et s'en excuse...

Son « protestantisme », dans la mesure où il y reste attaché, c'est surtout un effet de son individualisme. Le protestant accepte l'examen, le choix entre les variétés de la croyance, de l'épiscopalien au quaker. En principe au moins, il ne s'incline pas devant un dogme fixé par d'autres et prétend adhérer librement. Gide, si séduit qu'il ait pu être par la ferveur et le talent d'écrivains catholiques, et les « flatteuses voluptés » qu'apporte certaine dévotion heureuse, n'a jamais risqué, même de loin, de devenir papiste. En tous cas, ce n'est pas Claudel qui l'eût converti... Il est, certes, capable d'humilité, par accès, par sentiment d'imperfection et devant les défaillances du plus fier en lui-même ; mais il n'éprouve aucune humilité devant les croyances ou opinions d'autrui. Jamais il ne les acceptera fixées par autrui. D'où, coupure irréconciliable entre le catholicisme et lui.

C'est cet hiver-là qu'il écrit son *Dostoïevsky d'après sa Correspondance*, qui paraît à *La Grande Revue* dirigée par M. Rouché. Cette étude

m'est une admirable leçon de composition et d'analyse, où je retrouve, encore une fois sans étonnement, beaucoup de la méthode exigeante qu'apportait Marc de Lanux dans son enseignement musical. Plus tard, je connaîtrai chez d'autres ces ouvrages bâclés que sont souvent articles et chroniques. Mais cette année-là, 1908, sortant fraîchement des disciplines de l'algèbre et de la physique théorique, je trouve tout naturel qu'on s'impose la tâche dix fois reprise, à la poursuite des idées précises et des phrases qui les expriment avec une détermination « nécessaire et suffisante ».

La vie d'André Gide va se poursuivre dans un ordre inverse de celui présenté par la plupart des existences. La spontanéité qu'on prête à la jeunesse, il ne l'atteindra que plus tard. Les abstraites et difficiles étapes de la réflexion morale et esthétique, il a commencé par là... Les expériences courantes de la vie adolescente, les jeunes enthousiasmes politiques, l'adhésion aux sectes petites ou grandes, tout cela lui est étranger. Il ne connaît rien aux difficultés financières, ni d'ailleurs à l'esclavage du luxe, ni au sens de la caste sociale, alors que la plupart des jeunes gens, de bonne heure, souffrent d'avoir trop peu ou trop d'argent.

Jeune, il *veut* continuer à tout ignorer de ce qui occupe le plus grand nombre, pour se réserver à l'art, à une certaine mystique personnelle, toute modelée par soi-même, et à une éthique qu'il voudrait se construire totalement différente de celles d'autrui. Les « gens comme tout le monde », il écrit sur eux *Paludes*, pour les rejeter dans leur néant...

Mais le système qu'il voudrait bâtir comporte de graves contradictions. Par exemple, il a horreur de l'inexactitude commise par négligence, par à-peu-près de l'esprit. Mais il est lui-même le génie de l'inexact, par don irrépressible de transformation créatrice des objets et des idées.

Ceci est capital pour l'entente de son œuvre. S'il y trace un portrait stylisé, donc déformé, d'un modèle réel, il a tous les droits ; il a celui d'atteindre à des figures parfaitement composées à partir d'une nature imparfaite, chargée de traits parasites : Wilde a dit là-dessus tout ce qu'on peut souhaiter. *Mais quand il se prend lui-même pour sujet (Si le grain..., le Journal, etc.)*, cette irrésistible déformation créatrice devient un danger redoutable. Il en a conscience (pas toujours assez) et cherche à préciser ; à purifier la vision qu'il nous donne, — mais il faudrait commencer par *voir exact lui-même*. Il se rattrape, soit à force de modeste fidélité aux nuances décrites, soit en corrigeant un excès par un autre, en nous donnant des repères qui ne font que nous égarer vers des manifestations extrêmes, exceptionnelles — donc infidèles au portrait véritable. Il est impuissant à rendre ces régions moyennes d'une existence (Balzac ou Zola y excellaient), même et surtout lorsqu'il s'agit de la sienne.

Écritures et écrivains

Je prends mon service.

Un des escaliers mène à la galerie circulaire sur laquelle s'ouvrent les portes des chambres et celle du grand cabinet de travail. Un autre escalier s'arrête à un petit entresol, fait d'une seule pièce, où Gide pensait sans doute se retrancher pour écrire, mais qui est devenue réserve pour le classement des lettres et des papiers. C'est là qu'il m'installe pour trier et classer sa correspondance des douze ou quinze dernières années. Ce travail est le premier qu'il me confie, m'engageant à en profiter pour faire connaissance avec ces écrivains, la plupart nouveaux pour moi, qui sont de près ou de loin ses amis, et « membres épars » d'un groupe qui ne tardera pas à prendre forme...

L'autre tâche, qui alterne avec celle-ci, consiste à apprendre la dactylographie en copiant, au fur et à mesure de leur naissance, les feuilles du manuscrit de *La Porte étroite* que Gide achève en ce moment.

Mais je reviens au classement des lettres.

La richesse du contenu est incomparable, et beaucoup m'en échappe, tant les idées, les œuvres et les auteurs me sont encore *terræ incognitæ*. Exemple : les lettres reçues quotidiennement de Paul Valéry, ainsi que de Pierre Louÿs, environ leur vingtième année à tous trois. Elles portent notamment sur le symbolisme et ses doctrines. Jardins que j'explore, émerveillé. En attendant d'y mieux retrouver mes chemins, les écritures font ma joie.

Celle de Pierre Louÿs : écriture à surprises, qu'il joue à modifier d'une lettre à l'autre, — souvent luxueuse, « byzantine », tracée avec un soin prodigieux de l'effet. Parfois, un billet mystificateur, ou bien une carte gravée en couleurs : « M. André Gide est prié de donner de ses nouvelles ».

Paul Valéry : on y voit le contraire de l'ostentation (plus tard, il m'arrivera, recevant une lettre de lui, de regarder longuement l'enveloppe : étrange, je suis sûr de connaître cette si simple écriture, mais qui cela peut-il être ?). Élégance de l'homme vêtu si parfaitement que rien ne le fait remarquer...

Henri Ghéon : écriture minuscule, ronde et régulière, roulant au long de pages abondantes.

Henri de Régnier : haute écriture très *habillée*, comme portant monocle elle aussi, et de grande allure.

Verhaeren : nette et ferme, aux pleins énergiques, simple et directe. Tempérament de *plein air*.

Claudé : ample, écartée, s'affirmant largement, comme les coudes sur la table.

Jammes : prodigue d'énormes jambages, occupant beaucoup de papier elle aussi.

Schlumberger : très penchée, sobrement élégante dans sa constante et sage régularité.

Signoret : erratique, chaque lettre séparée de la suivante, sans cohérence, éblouie.

Péguy : suite serrée de lettres tout en hauteur, comme si une excessive économie dans l'horizontale se rattrapait par sa prodigalité verticale... Effet médiéval.

Les proches amis que je rencontre aussitôt, outre Marcel Drouin et Jean Schlumberger que je connais déjà, sont Ghéon, Ruyters, Copeau, Verhaeren.

Drouin, dont l'allure est celle de mes professeurs de lycée, me rassure par des propos sans esbroufe ni pédanterie, mais nourris de précision et de conviction ; tout ce qu'il dit semble fortement motivé, reposant sur des réflexions multiples et solides — ce qui n'exclut pas un humour particulier, qui touche juste. Dans l'analyse des œuvres, sa puissante caboché de fort en thème est capable des plus délicates nuances. Que ne l'ai-je eu pour maître !

Avec Jean Schlumberger, dont je suis très lointainement cousin — par Guizot et un bisaïeul maternel, — je retrouve quelque chose de protestant, je suppose, qui m'est familier. Parmi les écrivains dont certains affirment assez hautement leur *ego*, il sait, avec un tact exceptionnel, faire oublier qu'il est romancier et critique averti des classiques. Toujours il s'efface dès qu'il s'agit de servir l'œuvre d'autrui, les buts du groupe, ou les intérêts d'un ami. Chargé de précautions et de nuances qui paraissent dans ses intonations, sa parole souvent retenue, comme s'excusant de ce qu'elle affirme ; mais on sent que si du courage était nécessaire, l'homme est simplement et parfaitement préparé à en faire preuve.

André Ruyters ne m'a pas conquis : était-ce faute de charme de sa part, ou d'assez d'attention de la mienne, mais il me semblait faire baisser la température dans les lieux où il se trouvait, — à l'opposé d'Henri Ghéon, tout ébullient, cordial, la barbe et les dents en bataille, accentuant ses mots avec un si amusant excès (cette façon de prononcer, de souligner adjectif ou verbe, qu'avaient Gide et Ghéon, je l'ai retrouvée chez Anna de Noailles et chez Jean Cocteau. On dit que Robert de Montesquiou l'inaugura. Mais ceux-là en avaient fait leur parler naturel).

Copeau, qui pouvait être charmant, me heurtait quelquefois par certain air à la fois ironique et protecteur, où je sais bien qu'il ne mettait nulle

malice. Mais les susceptibilités de la vingtième année sont redoutables.

Pour Verhaeren, que j'ai trop peu connu, j'eus aussitôt la plus vraie et la plus forte attraction. Chaque fois que j'ai revu le vieil homme (leur aîné à tous), allant les mains derrière le dos, la tête en avant, armée de longues moustaches tombantes, j'ai ressenti cette même affinité et quand j'ai appris sa mort brutale en 1916, je fus surpris par l'intense chagrin que j'en reçus. D'autres évoquent le fer, le plomb, l'or, la pierre, l'osier... Pour moi, Verhaeren faisait penser au bois de chêne. Je ne veux pas dire à un chêne. Mais à quelque large vantail d'un logis d'autrefois, durable, incorruptible et sûr.

Les Théo Van Rysselberghe : lui haut et mâle, elle toute menue, et leur fille Élisabeth, grande, fraîche et naturelle, plus belle que jolie. Au « Laugier » où ils habitent, Gide m'amène bientôt déjeuner. Vivace et intelligente simplicité de la conversation qui m'enchantent.

Les fins cheveux blancs de la « petite Dame » sertissent des traits étonnamment déliés et précis, et la gracieuse tête a des mouvements vifs qui accentuent la netteté de ce visage, comme gravé sur acier. Je cherche d'où vient cette impression qu'il me produit. C'est qu'avec de tels traits cette figure ne présente pas la moindre sécheresse : c'est au contraire l'aise et la bienveillance gaie qu'elle inspire. Puis on craint d'avoir jugé trop vite. Mais il y a maintenant quarante-cinq ans depuis cette première impression : elle était juste.

Les Fondateurs de la Nouvelle Revue Française

Printemps 1909. Je rentre du 39^e d'Infanterie et retrouve ma place auprès de Gide. Il s'y ajoute le secrétariat à *La Nouvelle Revue Française* qui vient de débiter.

Le groupe était celui même avec qui j'avais fait connaissance l'année précédente. Cette fois, mon chantier alterne avec la Villa Montmorency et l'appartement de Jean Schlumberger, rue d'Assas. Il a raconté ses souvenirs de cette époque : la composition et la manutention des numéros mensuels de la revue, imprimés chez Verbeke à Bruges, le timbrage des exemplaires envoyés aux premiers abonnés et aux auteurs, la correspondance avec les dépositaires, le renvoi des manuscrits refusés. Ce n'est qu'assez longtemps plus tard que nous atteindrons le chiffre encourageant de six cents abonnés, où figurent pour une bonne part les écrivains des périodiques étrangers.

Le travail matériel auquel se dévouait Schlumberger était considé-

nable, aux dépens de sa propre production littéraire. Comme il l'a raconté, les exemplaires de réserve s'empilaient sous le piano à queue, où il les fallait quérir à quatre pattes. Cher Jean ! c'était *votre* piano, mais c'était *mes* quatre pattes... Pour moi, apprentissage de tout, depuis la correction des épreuves (où je me flatte d'avoir atteint une qualité dépassée seulement par Charles Péguy et André Morize) jusqu'à la chasse aux matières abonnées parmi mes amis personnels, souvent étonnés par la manière qu'on leur proposait, parfois enthousiastes, parfois indignés.

« Quoi ! encore une revue ! » C'est ainsi qu'on m'accueillait le plus souvent. J'avais une foi bien assurée (en quoi j'avais raison) dans l'importance et l'avenir de notre entreprise, et la place qu'elle prendrait un jour dans l'histoire des lettres françaises. Mais de là à faire partager cette confiance par d'excellentes personnes, d'ailleurs cultivées, mais qui n'avaient au grand jamais entendu les noms de Gide, de Claudel, de Jammes, de Larbaud, de Giraudoux, de Fargue ou de Valéry, collaborateurs des premiers numéros, — il y avait loin. N'importe, ma résolution de servir se renforçait devant les difficultés. Il faut dire que, si j'avais peu le sens des choses pratiques, mes « maîtres » ne brillaient pas par le sens de la publicité ni de l'art de se faire connaître...

D'ailleurs, la revue restait farouchement attachée à son programme de « qualité d'abord ». Elle refusait à tour de bras non seulement les manuscrits médiocres, mais souvent du très honorables, et parfois de l'excellent. On refusa un conte de Kipling, parce qu'il n'était pas des tout meilleurs. On refusa un très beau poème d'Henri Franck. Plus tard, on refusa Marcel Proust. Cette intransigeance ne se bornait pas aux apports du dehors : Jean Schlumberger, notre directeur, présentant au comité de lecture un important fragment de *L'Inquiète Paternité*, se vit ajourner dans l'intérêt de l'œuvre qui, lui dit Gide, appelait un supplément de soins. Et pourtant Jean n'était pas homme à proposer de l'ouvrage imparfaitement achevé.

Cette atmosphère de rigueur me plaisait, et me rassurait. Je lui dois en particulier de n'avoir pas écrit, à cette époque, plusieurs livres que sans doute je regretterais aujourd'hui d'avoir commis.

L'année 1909 vit ainsi paraître des numéros peu épais, mais fidèles au propos qu'on s'était donné. Plusieurs sont introuvables aujourd'hui. Gide apporta *Isabelle*, plusieurs études qui parurent ensuite dans les *Nouveaux Prétextes*, les débuts du « Journal sans dates », des notes sur les premiers Ballets Russes ; il m'en dictait les textes lorsque je venais reprendre du service à la Villa Montmorency.

Claudiel donna les « Trois Hymnes », Jammes la « Lettre à P. C., Consul ». On commença en janvier 1910 la publication de *Charles Blanchard* de Philippe ; dans le même numéro, je faisais mes débuts par une

note sur *L'Homme en proie aux enfants* d'Albert Thierry.

Un soir, au sortir d'un dîner des amis de la revue, Gide eut la tristesse de nous faire part de l'état désespéré de Charles-Louis Philippe, qui mourut peu après. On sait que la revue lui consacra un important numéro d'hommage, qui parut le 15 février 1910.

Cette fois, le groupe s'élargissait. Outre les auteurs habituels, participaient à ce numéro Madame de Noailles, Marcel Ray, Léon Werth, Charles Guérin, Gignoux, Élie Faure, et d'autres, éveillant ainsi l'intérêt pour *La N.R.F.* dans des milieux où elle n'avait pas encore pénétré.

Les numéros furent alors beaucoup plus volumineux, et notre champ d'influence s'étendit d'autant.

Gaston Gallimard en 1910

Ce printemps-là, je fis la connaissance de Gaston Gallimard. Je devins vite un intime de la « rue Saint-Lazare » où il habitait l'entresol de l'immeuble appartenant à sa famille, dont divers membres occupaient les autres étages.

Chez Gaston, chaque pièce était surpeuplée de tableaux modernes collectionnés par son père ; la surface entière des murs en était couverte : dans le salon, la salle à manger, la chambre à coucher, Renoir, Cézanne, Bonnard, Vuillard, Marquet et bien d'autres se coudoyaient, et c'était une révélation pour moi qui les ignorais presque tous.

La personnalité de Gaston, de sept ans plus âgé que moi, me charmait sans m'intimider. Il m'offrait de nouveaux horizons : le Paris des théâtres, des galeries, du Boulevard, que je n'avais qu'effleuré et qui m'inspirait alors des préjugés plutôt hostiles. Le plus curieux est que Gaston faisait figure de transfuge de ce monde parisien, où il estimait avoir perdu trop de temps. Il avait été secrétaire de Robert de Flers, avait hanté les générales et les vernissages, avait mesuré la proportion d'ambitieuse camelote qu'on y absorbait, et il avait faim d'une nourriture de qualité plus authentique. Il cherchait alors, avec une persévérance insigne et qui fut récompensée, à se rapprocher du groupe de la N.R.F. où il pressentait cette qualité. Il y apportait beaucoup de modestie, ne prétendait pas collaborer comme écrivain, mais il souhaitait un contact, une fréquentation qu'il eût justifiée par des services d'un caractère pratique, allégeant ainsi la tâche des fondateurs de la revue. Son plan était si légitime que je m'employai de mon mieux à le faire réussir. Ce fut pendant l'été, à Pontigny, au cours de promenades à travers champs, que j'insistai auprès de

Schlumberger et de Gide, faisant valoir l'apport que pouvait fournir Gaston. Bien entendu, lorsque son contact avec le groupe fut établi, cela marcha tout seul, et il fit bientôt fonction de gérant des éditions de la revue. On sait ce que, depuis, sous sa direction, l'entreprise est devenue.

Gaston Gallimard, capable de hardiesse réfléchie dans ses actes, était excessivement prudent en paroles. Nulle esbroufe, nulle inconséquence brillante, mais une très grande force et pertinence lorsqu'il avait quelque chose à dire. Il s'arrangeait toujours pour avoir raison.

Généreux et calculateur à la fois. Grand tacticien des relations personnelles, aimant influencer les hommes et les femmes, diriger leur vie et leur destin.

Maître en dissimulation proprement diplomatique vis-à-vis de ceux qu'il craint ou n'aime pas, il est de la franchise la plus nue vis-à-vis de ses confidents. On ne peut pas aller plus loin dans les deux sens. Il aimerait que tout fût permis, mais puisque le monde n'est pas fait ainsi, lorsqu'il a des raisons de s'abriter, c'est sous un épais nuage d'encre, comme le poulpe.

Lorsqu'il admire, il admire très fort. Quand il éreinte, c'est avec une abondance d'arguments qui ne laisse plus aucune chance de succès à la défense.

Il a beaucoup d'humour disponible, un sens aigu d'observation des êtres et une certaine disposition — même une disposition certaine — à l'abus de pouvoir si les êtres lui en donnent l'occasion. Il domine moins par autorité (sauf sur les êtres faibles) que par persuasion. Il ne risque pas l'échec de front ; mais il s'entend à merveille à vous faire adopter ce qu'il a choisi pour vous. Ses raisonnements finissent toujours par l'emporter : mélange d'insistance, de charme de logique, et c'est vrai qu'il veut votre bien malgré vous.

Personne n'a plus de suite dans les idées, et il sait choisir son temps pour les exprimer. Il a su faire travailler Fargue, enlever Proust à Grasset, recruter et retenir à la « maison » quantité d'écrivains encore inconnus qui feront sa fortune.

On l'accuse de laisser tomber ceux dont il a fini de se servir. Mais dans le temps qu'il s'en sert, il leur donne autant qu'il reçoit, davantage souvent, de sorte qu'on garde de lui une impression généreuse malgré tout, et s'il y a déception on s'en prend à soi-même plutôt qu'à lui. C'est un de ses talents.

Notre traduction de la *Judith* de Hebbel, au cours de l'hiver suivant, fut un grand plaisir pour moi. Il prenait une vraie joie aux discours d'Holopherne, et sa critique, quant au choix des mots, avait un caractère concret qui complétait fort bien ce que je pouvais apporter de trop « livres-

que » à cette version.

L'ouvrage fini, je le portai à Félix Bertaux, qui voulut bien consacrer de longues heures à le revoir avec moi, tandis que par terre, à quatre pattes, jouait un môme de deux ans, futur super-préfet et sénateur : mon ami Pierre.

Je présentai un jour la pièce à De Max, dont l'accueil impérial, assis sur un entassement de peaux de bêtes, et la voix luxueuse, grave et profonde, m'impressionnèrent suffisamment. Il faillit jouer notre *Judith*, puis y renonça.

Nous avions choisi cette pièce pour son caractère éminemment allemand, selon nous : cette robuste charpente, ces os massifs et surtout cette « viande » qui semble remplir tout l'espace. Je ne sais comment mieux dire, qu'il s'agisse de l'héroïne, du héros ou des comparses, oui, c'est leur viande qui occupe la scène, qui s'exprime, qui pèse dans la balance et entraîne les événements... Cela, Gaston l'appréciait au moins autant que moi.

Judith parut parmi les premiers livres édités à la N.R.F., fut peu remarquée et ne rapporta, bien entendu, pas un sou aux traducteurs, mais ils ne furent pas peu fiers de se voir ainsi, à travers un vieux dramaturge allemand, figurer parmi les premiers « auteurs de la maison ».

Fargue à Bénerville, chez la grand'mère Gallimard, vieille hôtesse parfaite (et, prétend Gaston, terrorisée par son valet de chambre Frédéric). Fargue toujours citadin correct, en canotier et veston, toujours le dos tourné à la mer. Que sa barbe était donc noire et bien taillée !

Il me dit, avec cette gravité papale qui convenait si bien à sa belle voix distincte et soigneuse :

— Le comte de M. ? Nous nous sommes querellés jadis. Je lui ai dit alors : « Monsieur, nous nous battons. Je suis l'offensé, j'ai le choix des armes. Je choisis l'orthographe, vous êtes mort. Je me découvre devant votre cadavre... » Nous nous sommes réconciliés depuis.

Les Apparus dans mes Chemins

En avril 1911, la revue publia mon étude sur « L'Art d'Henry Bernstein » où, non sans maladresse mais avec un zèle évident pour la cause de la « haute littérature », je dénonçais le truqué, la camelote masquée d'esbroufe, de ce théâtre ; la veulerie essentielle de ces caractères fausement forts, esclaves de leurs impulsions, la médiocrité de pensée sous la violence de l'action, enfin tout ce qui faisait illusion, à l'époque, pour tant

de spectateurs. Gaston Gallimard m'avait fortement soutenu, et délivré de toute tentation d'indulgence.

L'article n'eut pas de retentissement parisien, mais je reçus une récompense inespérée ; Anna de Noailles, à qui j'apportais quelques épreuves à relire, me reçut en disant : « J'ai lu votre beau et cruel article ; je puis vous dire qu'"il" en a été très affecté. » Imagine-t-on ma fierté !

Je n'allais que rarement dans les salons, et ce n'est que plus tard que je devins un des familiers de Madame Lucien Mühlfeld, chez qui Gide et Valéry se retrouvaient volontiers. Mais je rejoignais chaque dimanche une foule restreinte chez les Godebski, au cinquième étage du 22 rue d'Athènes. Quelle chaleur et quelle simplicité ! Et comme les écrivains, les musiciens et les peintres qui s'y rassemblaient avaient su, grâce à de tels hôtes, créer le lieu d'affectueuse amitié et de précieux échanges qui leur convenait le mieux ! Autour d'Ida, de Cipa, de Mimi et de Jean, il y avait Ravel, Satie, Ricardo Viñes, Varèse, Florent Schmitt, Auric, Fargue, Gide, Bonnard, d'Espagnat, Arnold Bennett, La Fresnaye, G. Jean-Aubry, Jacques Porel, et tant d'autres ! J'y ai connu Élémir Bourges et Georges Hugo.

Un soir, Gide me prit par le coude et me montra, dans une embrasure de fenêtre, un homme qui causait — moustache tombante, masque réfléchi, nerveux. « Celui-là, c'était le meilleur d'entre nous. Hélas ! il a totalement renoncé à écrire. » C'était ma première rencontre avec Paul Valéry. (Mais déjà, chez Gallimard, j'avais entendu ma *Soirée avec Monsieur Teste*, lue par Fargue dans *Vers et Prose*.)

Un salon dont je garde charmant souvenir était celui de Charles Du Bos, où je rencontrais Giraudoux, à peine plus âgé que moi, mes amis de la N.R.F., et aussi la très belle Lilita Abreu, que nous admirions tous passionnément en secret, et qui ne s'en doutait pas — elle me l'a avoué bien des années plus tard. Fargue lui a consacré, sans la nommer, l'un de ses plus émouvants poèmes en prose.

Deux pittoresques figures se proposent ici à ma mémoire : le bon docteur Mardrus, qui fut si touché par mon admiration pour ses traductions qu'il me fit présent de tous les volumes qu'il en put retrouver ce jour-là. Et puis Ambroise Vollard, avec qui l'entente fut facile à partir du sujet de l'île Bourbon. J'aimais sa grosse figure puissante de mulâtre marchand d'esclaves, et son vocabulaire inépuisable en termes créoles, complétant celui de mon grand-père. Entre autres, celui qui désigne une envie irrésistible de ne pas travailler. Cela se dit « avoir tatane ». L'une des longues occupations sous le climat béni où vivaient nos ancêtres consiste très précisément à avoir tatane. Depuis lors, un ami (espagnol) m'a révélé un autre dicton : « La nuit est faite pour dormir. Le jour pour se

reposer. »

Une affinité profonde m'a porté vers Jacques Rivière, depuis le jour où je l'ai connu. Nous étions à peu près du même âge, mais il était incomparablement plus mûr aux choses de l'esprit. De ses premières études critiques il émanait un charme à nul autre pareil. La musique et la peinture, commentées par lui, retrouvaient dans les mots leur valeur secrète : il me semblait qu'un mode nouveau d'expression naissait avec ces proses discrètes mais intenses, où se révélait une âme de la qualité la plus rare. Cette sensibilité, que déjà l'on trouve dans l'« Introduction à une métaphysique du rêve », s'épanouit ensuite dans les notes écrites pour la revue, prose musicale qui semble d'abord pensée en poésie.

Le groupe de nos aînés l'avait pris en affection, et lui réservait déjà le rôle pour lequel il était mieux qualifié que personne : le secrétariat de *La Nouvelle Revue Française*, que j'allais quitter au début de 1912 pour une existence plus agitée. Il fut un des grands ouvriers de la revue, et lui consacra comme directeur, avant et après la guerre, un labeur excessif où il acheva de dépenser sa santé.

C'est chez Jacques et Isabelle Rivière que j'entendis pour la première fois lire les poèmes de Claudel avec une émotion que je n'avais pas sentie encore, quelle que fût l'admiration que partageait notre groupe pour la forme magnifique de certaines œuvres. Pour moi, sauf avec *Partage de Midi*, Claudel apparaissait comme un puissant bâtisseur de cathédrales plutôt qu'un homme entre les hommes. L'ampleur de son inspiration me semblait à peine humaine, en particulier dans l'hommage et la malédiction, comme lorsqu'elle s'abattait en gros sur Michelet, Renan et Hugo...

Mais nous étions tous enrôlés au service de ses œuvres que publiait la revue, et respectueux des violents caprices du maître. (Vous rappelez-vous l'accent circonflexe sur l'U majuscule de COÛFONTAINE ?).

Claudiel et Jammes étaient deux grands absents toujours présents parmi nous par les œuvres qu'ils nous faisaient parvenir, l'un d'Orthez, l'autre de Prague, d'où vint un jour cette carte pleine de bonne humeur : « Deux cents francs, c'est superbe ! Jamais ma triste littérature ne m'a rapporté autant, depuis vingt ans que je m'y abandonne. »

Décade à Pontigny

Là non plus, je ne tente pas de répéter la description tant de fois présentée. Pourtant, le Pontigny d'avant l'autre guerre était chose plus étonnante, — plus pure, je suppose, — que celui qu'on a connu depuis.

Les traits essentiels étaient les mêmes : la longue allée sous les vieux arbres, le grand réfectoire en sous-sol autour du bassin carré, la bibliothèque, la « chambre du Prieur » (où logeait Gide), l'église paroissiale immense, imposante et vide, aux doux vitraux vert clair. Mais les chambres étaient peu nombreuses, les entretiens plus longs et les règles un peu plus exigeantes, l'atmosphère mi-universitaire, mi-janséniste plus marquée ; enfin Paul Desjardins était plus jeune ; mais il venait de perdre une petite fille, noyée, je crois, dans la minuscule rivière qui traverse le jardin, et ce deuil récent pesait sur l'Abbaye.

Un esprit de fervente bonne volonté nous animait. L'impression sur moi fut extrêmement forte. Il y avait, autour de la famille Desjardins, Gide, Drouin, Schlumberger, Félix Bertaux, l'exquis musicographe Maurice Emmanuel, Joseph Bédier, Charles Du Bos (je puis me tromper, car la continuité de Pontigny faisait parfois se ressembler les décades d'une année à l'autre).

De cette époque je me rappelle surtout le charme de certains érudits, Bertaux ou Emmanuel, charme qui ne pouvait s'épanouir que dans un tel cadre et avec les loisirs qui s'y offraient. Quant à Paul Desjardins, il réalisait un si parfait accord entre l'éducateur, l'helléniste, le lettré quasi-universel, le libéral aux fortes convictions et l'ami, que je suis bien sûr de ne jamais rencontrer son égal.

Son humour d'ordinaire bienveillant, discret et nuancé, était féroce à l'occasion. Un jour, commentant un ouvrage qui venait de paraître : « Le livre de notre ami X., dit-il, nous montre toute la différence qui existe entre un pédant et un cuistre. Et, certes, notre ami X. n'est pas un cuistre ! »

La vieille Miss Violet Paget (elle avait connu Browning), haute et maigre, au profil voltairien, effectua un miracle. Après plusieurs jours d'entretiens, elle fit graduellement sortir Gide de sa réserve défensive et de sa timidité coutumière d'alors, et ses amis furent tout surpris de l'entendre s'exprimer avec une confiance et une liberté qui firent les délices de nos soirées.

Lorsqu'on sollicitait Gide de se mettre au piano (jamais devant plusieurs personnes, bien entendu), il se dérobaient en reniflant et en marmonnant quelque excuse. Mais il existait une recette infailible : que quelqu'un, se dévouant, esquissât le début d'un prélude de Chopin dans un mouvement légèrement trop lent ou trop rapide..., aussitôt Gide se rapprochait, écartait doucement le pianiste, en s'excusant, reprenait le prélude dans le mouvement juste et jouait ensuite, longtemps, dans le style excellent, sobre et sensible que je lui connaissais bien. Son jeu ressemblait alors à l'écriture de Paul Valéry dont j'ai parlé : la simplicité sans sèche-

resse, la perfection discrète. Chez lui, les complications et les détours n'étaient jamais surajoutés, ni l'effet sollicité. C'était le foisonnement de la pensée à l'état naissant, avec ses inspirations simultanées et contradictoires, qu'il s'agissait ensuite d'élaguer, de simplifier, pour atteindre et conserver le meilleur seul. Ces « fardeaux branchus » dont il parle à propos des écrits de Dostoïevsky sous leur forme première, comment faire entendre qu'il s'agissait là du contraire même de l'affectation ? Oui, la pensée se propose, compliquée comme un coquillage ou un insecte, et l'artiste la réduira ensuite aux quelques éléments qui, chez un Hokousaï ou un Rodin, substituent à la complexité de la vie les simples lignes du chef-d'œuvre.

À l'*Union pour la Vérité*, rue Visconti, je retrouve souvent, parmi les fondateurs qui entourent Paul Desjardins, Arthur Fontaine qui m'inspire une affectueuse et profonde admiration. Voilà un homme d'action, mêlé à tout le mouvement contemporain d'action sociale, ami et frère d'armes d'Albert Thomas, et qui d'autre part n'est jamais aussi complètement dans son élément que parmi les érudits, les artistes et les poètes.

Un jour, je l'entends énoncer de sa voix toute simple, mais ferme et riche d'intonations nuancées, ce qui d'après lui constituait la ligne directrice de sa conduite : « Je hais la souffrance. Je ne l'aime pas chez moi. Je la combats chez les autres. Si j'arrive à diminuer un tant soit peu la somme immense de souffrance qui habite le monde, je serai satisfait. »

Toute la générosité, la modestie et l'énergie patiente d'Arthur Fontaine passaient dans ces paroles, et je ne les ai jamais oubliées.

Paul Desjardins reçoit, pour un séjour de quelque durée, le fils aîné de son ami Lord Derby. Il me demande de lui consacrer quelques journées, grâce à quoi je découvre plusieurs sites et monuments que je n'aurais peut-être jamais visités. Lord Stanley, qui a dix-huit ans, est un beau géant excessivement britannique, dont la place est marquée dans les Gardes, mais son regret est qu'il n'y sera pas le porte-drapeau, parce que plusieurs jeunes gens de noblesse presque égale sont d'une taille encore plus haute. Excellent camarade, d'une forte présence physique, il est parfois fatigué par les conversations des Français. Il me méprise un peu, cordialement, en tant qu'« intellectuel ». Mais un jour je l'emmène dans la campagne. Après une marche de deux heures, assez rapide, il demande une voiture pour rentrer. Il n'y en a pas. Alors il s'assied, découragé, sur une borne. Quand le retour s'achève, toujours à pied, les « petits Français » ont retrouvé quelque prestige. C'était le vieux truc de Henri IV... Un autre jour, après visite de la cathédrale de Chartres, nous sommes reçus à un camp d'aviation — un des tout premiers alors. Lord Stanley n'a pas obtenu l'autorisation de ses parents pour un baptême de l'air, et

j'en profite seul. Le pilote Frantz me prend dans un appareil découvert pour une excursion dans le ciel, autour de la cathédrale, et mon enthousiasme est sans bornes.

Il y eut aussi, chez les Desjardins, rue de Boulainvilliers, une représentation de *L'Anglais tel qu'on le parle*, où Lord Strachey jouait le père noble et moi l'interprète. Nous ne fûmes excellents acteurs ni l'un ni l'autre...

L'Été à Cuverville

La vie avec Gide, Madeleine et Dominique Drouin, âgé d'une dizaine d'années, est charmante. Aux heures de travail Gide est plein d'allant, bien organisé ; chaque jour apporte des idées nouvelles et il s'occupe de plusieurs sujets qui se trouvent à différents états de maturité.

Aux repas, qui sont fort animés, Gide donne cours à son goût pour les historiettes et les charades du genre loufoque. Une faisait sa joie : « Mon premier est un Suisse qui ne se porte pas très bien, mon second est une belle inconnue, mon tout est ce qu'on dit place de la Concorde par temps de brouillard. » Après un instant, il détaillait la réponse de sa voix la plus nette : « "Genevois pâlot" — l'inconnue, c'est la "belle Isque" — et voilà... » Il s'amusait prodigieusement, et nous avec lui.

On jouait au tennis, où Gide, face à moi, faisait d'affreuses grimaces pour me faire rire et déranger mon jeu. Madeleine veillait sur Dominique en éducatrice souriante et extrêmement avisée. Quant à Domi, c'était le plus gai et le plus gentil des compagnons, et nous passions beaucoup d'heures ensemble : mon enfance n'était pas encore si lointaine que je ne pusse partager ses amusements.

Je me souviens d'un épisode qui m'intrigua. Domi avait une carabine avec laquelle nous étions autorisés à tirer des petits oiseaux qui faisaient des ravages parmi les fruits du verger. Le plaisir de la chasse nous occupa quelque peu, puis, devant un oiseau blessé qu'il fallut achever, nous cessâmes de prendre plaisir à ce jeu. Voilà qu'un jour, retrouvant dans un placard un vilain petit château en carton, construit par Domi l'été précédent, nous le plaçons comme cible dans le jardin, à bonne distance, et le criblons de balles de carabine. Gide paraît sur ces entrefaites, s'attriste et se fâche presque : « Comment prendre plaisir à abîmer une jolie chose ! » Nous cessons aussitôt ; mais je ne puis me défendre de penser que les oiseaux qu'on nous laissait tirer étaient bien plus jolis que cet affreux château de carton... Je n'en dis rien toutefois.

C'est pendant ce séjour que Gide m'entretint longuement de *Corydon*, de ses motifs pour l'écrire, et m'en lut la plus grande partie.

Il s'intéresse à mes réactions, qui ne le satisfont qu'à moitié. Il s'aperçoit que sa thèse n'a pas de mal à dissiper des préjugés irréflechis, des hostilités préconçues, mais que par ailleurs je suis réfractaire aux démonstrations « scientifiques » auxquelles il tient tant. J'insiste sur plusieurs contradictions, et l'apologie de *Corydon* faite aux dépens de... son contraire me laisse froid. Enfin, je n'aime pas ce dialogue animé « pour faire passer la pilule », avec un interlocuteur plus obtus qu'il n'était nécessaire. Je vois là plus de littérature que de science, et le lui dis. Il est déçu, car il voulait pour modèle Havelock Ellis et Darwin, et se trouve en posture de polémiste bien plutôt que de savant. Il ne visait pas l'œuvre littéraire, cette fois, mais le *service social*, et il acceptait les risques, allait au devant... « Ce livre me mènera peut-être en Cour d'Assises », me dit-il. Et, bien entendu, j'admire et j'approuve son courage, mais reste sceptique quant à la valeur positive de cette œuvre bâtarde.

Le lendemain, nous avons parlé de l'avenir de la N.R.F. Plus royaliste que le roi, je tends à renchéir sur nos exigences, sur la rigueur du crible auquel sont soumis les textes proposés. Gide s'amuse de ma sévérité envers quelques écrits acceptés par indulgence. Il ne les défend pas, mais me rappelle à propos combien nos jugements risquent d'être éphémères. Il cite les incroyables bévues des hommes de goût, même aux grandes époques ; leurs enthousiasmes à présent inexplicables, et aussi leurs incompréhensions, leur attitude « totalement obtuse » (j'entends encore son intonation) à l'égard des chefs-d'œuvre nés de leur temps, c'est-à-dire trop tôt pour être par eux reconnus.

Son ardeur, sur ce sujet qui lui tient à cœur, est si persuasive qu'influencé par elle, je ne suis pas loin maintenant de soupçonner que tel médiocre essai ou poème, par X ou Y, fera peut-être un jour figure d'œuvre majeure...

« C'est fort peu probable, dit Gide, mais parmi les manuscrits que nous laissons échapper, il est bien possible qu'il s'en trouve de très bons, — simplement nous les avons lus avec des lunettes inattentives... »

Que de fois ainsi Gide a corrigé l'attitude sommaire, entière, celle de l'excessive jeunesse, et, comme eût fait Montaigne sans doute, évoqué ces pentes diverses qui sollicitent l'esprit et le jugement, et les visages multiples sous lesquels se proposent à nous les vérités.

Le Ménage d'André Gide ²

Je veux témoigner qu'André Gide et Madeleine, pendant de longues années, ont vécu ce que j'ose appeler un mariage heureux.

Ceci pourra sembler un paradoxe, et n'apparaît guère dans le tableau qu'on se forme aujourd'hui de leurs rapports, surtout à la suite des dernières confessions de Gide lui-même sur le naufrage de ce bonheur. Beaucoup de commentateurs, faute de quitter certaines idées préconçues, soit sur le mariage et l'amour, soit sur la personnalité d'André Gide, soit (surtout) sur Madeleine, ont déraillé totalement. D'autres n'ont commis qu'une erreur de proportions, ou de perspective, en faisant du naufrage tout le tableau...

D'ailleurs, cette disproportion affecte la plupart des jugements portés maintenant sur l'ensemble de la vie et de l'œuvre de Gide, qui s'étendent sur une si longue période que les témoignages anciens se font de plus en plus rares. Dans le très riche *Hommage à André Gide*, publié sous le signe ressuscité de *La N.R.F.*, quelle abondance de textes sur la vieillesse de Gide — les vingt ou trente dernières années — au regard des trois ou quatre articles, à peine, dont les auteurs l'ont connu à quarante ans ! Jean Schlumberger, Maria Van Rysselberghe, Dominique Drouin, Roger Martin du Gard (encore celui-ci, comme aussi Alexis Léger, ne rencontre-t-il Gide qu'après la fondation de la N.R.F. ³...

Sur la vie conjugale de Gide, aux temps évoqués par les notes présentes (1907 à 1912), fort peu de chose nous est donné, précisément parce que régnait entre eux une sérénité, une paix — oui ; un « bonheur » lisse et dépourvu d'incidents, d'aléas, un bonheur transparent, donc invisible ou du moins n'offrant nulle matière à commentaire.

Les lacunes de cette union sont assez évidentes : absence de vie sexuelle partagée, interruptions fréquentes dues au contraste des tempéraments, curieux et voyageur chez l'un, réservé et casanier chez l'autre. On en a conclu trop vite à l'incompatibilité. Et les peines atroces qu'ils se

2. Ce dernier chapitre a été publié, sous ce titre, dans *Le Figaro littéraire* du 13 décembre 1952

3. Je dois ajouter que la série des notations de Martin du Gard m'a semblé de beaucoup le plus pénétrant et révélateur de tous ces textes, en même temps que l'émouvant hommage d'une belle amitié. Dominique Drouin apporte de brèves réminiscences, charmantes et justes : j'en aurais souhaité davantage. Schlumberger est, comme toujours, parfaitement fidèle et probe, délicat, véridique ; sa discrétion même, qui le garde de toute note excessive, sacrifie beaucoup des confidences reçues et nous en prive ; mais comment oser lui en faire reproche ?

causèrent plus tard font trop vite oublier la longue harmonie qui régna entre eux. Dirai-je, pour fixer les idées, qu'elle ressemblait assez à l'existence d'un frère et d'une sœur vivant ensemble, par choix et profonde affinité mutuelle, portant sur certains biens essentiels et permanents ? Le cas n'est pas si rare, ni la situation si paradoxale.

Je fus témoin, presque quotidiennement pour certaines périodes, de ces « heures claires ». Elles étaient faites, chez Gide, d'une confiance et d'un confort du cœur assez évident ; chez Madeleine, d'une sollicitude souriante et quasi maternelle, d'une grande vocation de dévouement trouvant son emploi, d'accord avec une nature chez qui l'amour est d'abord et surtout joie de donner, de protéger, de veiller.

Intimité sans complication d'un frère et d'une sœur un peu plus âgée, mais intimité du cœur, basée à l'origine sur ces sentiments exclusifs et profonds qui les avaient fiancés et qui restèrent longtemps l'armature même de leur union.

Oui, Gide, si multiple, si fluctuant, si assiégé d'attirances diverses, était vis-à-vis de Madeleine en état de grande simplicité, pour autant qu'il pouvait être simple. C'est le plus précieux, le plus rassurant des réconforts qu'il trouvait auprès d'elle : cette absolue clarté, netteté, innocence de leurs rapports. Et c'est à elle qu'il dédia le meilleur de lui-même, le plus rare : « l'invariant ». Comme on retrouve, après les dissonances et les divagations musicales les plus hardies, la pure vibration, inaltérée, du diapason.

Si l'on veut bien accepter ces données — trop simples ? —, la tragédie de ce mariage devient à son tour d'un développement parfaitement clair. Trop clair pour bien des esprits habitués à ne voir en Gide que tortueuses complications, émotions préméditées, goût du complexe, mensonges entrelacés, insincérité du cœur.

Voici ce qui m'apparaît d'une limpidité d'ailleurs atroce : pour Madeleine, leur union était une entreprise conçue et acceptée à l'échelle de la vie entière, où les accidents, les traverses, les attentes étaient des épreuves nécessaires, peut-être même bienvenues, pourvu que la certitude de la récompense finale demeurât intacte. Cette récompense (en attendant celle qu'un autre monde apporterait), c'était la communion devenant peu à peu plus parfaite. À mesure que les années viendraient atténuer les ardeurs et les curiosités, la part de Madeleine allait devenir, croyait-elle, plus large et moins troublée. Le désir d'une paix croissante et plus constamment partagée devait, chez André, chasser l'impatience d'expérimenter, de goûter, de toucher à tout. Madeleine « pariait » sur cette évolution qui lui promettait, en fin de course, non seulement la meilleure part qu'elle tenait déjà, mais la plus riche. Non seulement la certitude de

l'âme et du cœur, mais la présence de mieux en mieux assurée, les échanges de l'esprit désormais apaisés, le partage de plus en plus total. Cela, elle l'attendrait autant qu'il serait nécessaire.

Ce calcul (je m'excuse du mot) n'était point absurde ni paradoxal, et Gide sans doute avait commencé par y souscrire — sans qu'il fût jamais énoncé de façon aussi crue que je le fais. N'oublions pas qu'au départ, à vingt ans, ils s'étaient reconnus tous deux par une exceptionnelle communion dans les valeurs spirituelles qu'ils étaient seuls de leur entourage à partager : chacun d'eux ne trouvait qu'en l'autre l'âme capable de les comprendre. Jusque-là, le récit de *La Porte étroite* est fidèle (« l'histoire que je raconte ici, j'ai mis toute ma force à la vivre... »), même si, déjà, à mesure qu'elle se crée, l'image d'Alissa commence à différer de Madeleine.

Certes, le « spectre » (au sens optique du terme) de leur couple présentait des raies obscures. Quel couple n'en comporte pas ? Je risquerai pourtant une proposition : je crois que la privation totale et sans fausse espérance de toute vie sexuelle entre eux était moins cruelle à supporter que l'eût été un amour éveillé puis déçu, ou imparfait et coupé d'infidélités. Le caractère entier de Madeleine ne lui eût pas permis de se « consoler » par ailleurs, et l'expérience manquée aurait laissé une blessure bien plus douloureuse que l'absence de toute expérience. Le cas de la sœur de charité ou de la célibataire résolue et résignée n'est pas regardé comme monstrueux — s'il ne s'agit pas, évidemment, d'un tempérament dont le ressort majeur soit la vocation irrésistible à l'amour charnel... Or il s'agit au contraire d'une vocation extrême d'éloignement à l'égard des « attachements de la chair et du monde ». On sait comment la répulsion inspirée par la conduite de sa mère avait rejeté violemment Madeleine, jeune fille, vers une austérité rigoureuse. Son mariage ne fit que confirmer et prolonger cette même attitude.

J'irai même plus loin. Même alors qu'elle désapprouvait les « mœurs » de Gide, on se demande si elle ne trouvait pas, plus ou moins inconsciemment, une grande sécurité sentimentale dans cette absence de toute rivalité féminine. Enfin, jusqu'en 1917, c'est-à-dire près de sa cinquantième année, Gide n'a commis que ces fugaces « péchés de la chair » qui n'engageaient nullement l'âme ni le cœur, domaines réservés, et totalement, absolument réservés à l'épouse. N'est-ce pas là un élément capital de cette « sérénité » qui rayonnait si manifestement de leurs rapports et qu'on semble avoir oubliée ? J'ajouterai que jamais, au cours de ces années, je n'entendis un mot ni ne relevai un indice de désaccord, d'impatience, de simple tension nerveuse entre eux. Leur ton aisé de sollicitude affectueuse suggérait une tendresse profonde, dont l'expression restait

sous-entendue ; supposer que ce ton recouvrait et dissimulait « alors » une constante tragédie, une cruelle insensibilité chez lui, un martyr et une frustration constante chez elle, c'est prêter à l'un et à l'autre un pouvoir de dissimulation invraisemblable, et se représenter comme une continue et laborieuse comédie le spectacle tout naturel et spontané qu'ils donnaient de leur tranquille affection.

Dans les conversations les plus explicites qu'il eut avec moi sur ce sujet, l'été de 1911 à Cuverville, il rendit parfaitement clair le caractère « sacré » qu'avait pour lui le mariage, débarrassé des troubles, des émotions (ou des tragédies) du désir charnel. Le prolongement en amitié indissoluble, la fidélité toujours intacte des âmes, la passion vraiment invulnérable gardée à l'abri des lassitudes et des désaffections, croyait-il, voilà l'image que proposait Gide, avec une grande force de persuasion. Il avait alors quarante-deux ans ⁴.

Oui, ils étaient heureux l'un par l'autre, en attendant que la tragédie fit son entrée. Car pour Madeleine se préparait la déception, la destruction des espérances et du bonheur présent lui-même : coup d'autant plus intolérable qu'elle n'y était nullement préparée — ce qui est bien la preuve que ce bonheur et cette sécurité existaient et qu'elle ne les croyait pas menacés. Pour elle, ce mariage pouvait encore évoluer vers un partage plus constant, moins traversé de départs, de fugues, d'intermittences. Ce fut le contraire qui arriva.

Et, tout neuf à une pareille souffrance, tombant de si haut, ce cœur ne pouvait qu'en être déchiré, anéanti de vertige et de peine sans remède. Car il rencontrait soudain, « pour la première fois de sa vie », l'infidélité : l'autre cœur sur lequel il s'appuyait depuis toujours n'y était plus. Madeleine avait perdu son terrible pari.

La longue et inguérissable torture commence alors, au cours de laquelle elle détruit les lettres d'André. Cet acte est le signe d'un désespoir tellement aigu et si voisin de la démence où porte la douleur qu'on pourrait en laisser l'analyse exacte aux psychiatres, s'il en existe qui ne se contentent pas de l'attribuer à une ordinaire jalousie. Cet acte, ce suicide indirect, tient du sacrifice au sens primitif. J'ai connu un homme qu'une intense désillusion avait porté, après une tentation violente de se détruire, à détruire un des objets les plus précieux en sa possession, comme pour

4. « Ils avaient en commun la même idée du péché, à savoir le mélange des choses de l'âme et de la chair, le glissement de l'âme dans la chair. Cette idée qui leur venait de l'enfance s'était développée en même temps que leur attachement profond l'un pour l'autre. » (Colette Audry, dans *Les Temps Modernes*, novembre 1951.

soulager une exigence d'anéantissement, comme pour se mettre en égalité avec le sort, comme pour lui rendre coup pour coup. Acte d'émulation à l'égard d'un destin impitoyable. Besoin d'infliger, au lieu de subir seulement. Contrepartie des offrandes de l'amour et de la reconnaissance aux dieux qui dispensent le bonheur.

Je ne crois pas que haine ou vengeance eussent rien à voir ici. Peut-être une violente « Schadenfreude », qui balayait tout ménagement envers autrui comme envers soi. À l'échelle du pur désespoir, l'acte matériel n'est qu'un écho du désastre intérieur, où il n'existe plus que décombres et cendres. Quant à l'apparente froideur et rigueur que manifeste Madeleine devant les larmes de Gide, peut-être y reconnaît-on certaine satisfaction à le voir « enfin » partager une peine à laquelle il demeurerait par trop étranger jusqu'alors. Non pas vengeance, mais besoin de partager enfin quelque chose, faute du bonheur. Pourquoi nulle tentative pour consoler ? Parce qu'il doit accomplir son calvaire, pour retrouver, rejoindre, mériter quelque « égalité » avec ce qu'elle a vécu. Ou simplement par une dure connaissance, et payée de quel prix, du fait qu'il n'y aurait jamais plus de consolation ; seulement cette égalité reconquise, devant l'œuvre brûlée et le bonheur tué.

Gide, inépuisable de ressources lorsqu'il interroge ses propres émotions, désirs ou angoisses, sera pris au dépourvu et désorienté par la révélation de ce sacrifice. La longue habitude de discrétion, de silence, d'excessive pudeur, source de mainte nuance délicate de leurs rapports, empêche alors tout remède. Ce n'est pas à l'heure du plus cruel malentendu qu'on peut « commencer » à expliquer... Gide reste accablé, désarmé par l'événement autant que par la mesure des souffrances qu'il a causées.

J'ai été choqué, indigné même par la mesquine moquerie des commentaires qui n'ont su voir dans ses larmes que le dépit de l'écrivain frustré de ses pages les plus chères. Ces lettres étaient peut-être le meilleur et en tous cas le plus spontané de lui-même. Le personnage qui s'y composait peu à peu n'était pas l'un de plus parmi ses héros ; c'était enfin le vrai Gide, celui dont les autres ne présentaient que des versions stylisées et incomplètes. Celui que poursuit et cherche à capter tout le *Journal*, et, pourrait-on dire, chacune de ses œuvres. N'imagine-t-on pas ce que signifie une œuvre capitale pour son auteur, lorsqu'il s'y est mis tout entier ? Livre, tableau ou symphonie, imagine-t-on que, devant sa destruction, son créateur n'éprouve que vanité déçue ? Bien plutôt l'horreur inconsolable qu'inspire la vue d'un enfant assassiné...

D'après certaines images récentes, l'incompréhension de sa part, la déception chez elle sembleraient dater du voyage de noces, qui prélude à

une existence toute désaxée, péniblement ratée. Quelques pages ultimes de Gide, par une sorte de fureur, de dévergondage dans la contrition, paraissent autoriser cette image. Sous prétexte de franchise plus totale et par horreur de l'indulgence envers soi-même, il nous fournit des repères extrêmes, scandaleux même, au nom d'une vérité qu'il réduit au contraire à des moments d'exception, parce qu'ils sont les plus dramatiques — et ceci est typique de l'artiste qu'est Gide.

Sans doute, l'« inégalité » entre leurs existences fut flagrante, mais il est significatif qu'ils aient vécu une longue période d'équilibre et d'harmonie dans cette inégalité (de leur comportement extérieur). À la fois prodigieusement différents, mais faits l'un pour l'autre.

En janvier 1911, il écrit : « Je n'aime qu'elle au monde. » Il restera toujours sous-entendu, pour qui les a connus, que la réciproque fut au moins aussi vraie.

Mais, en juillet 1926, il s'avouera jaloux et offensé à son tour ; jaloux pour la première fois de sa vie, devant un rival : le sentiment religieux dont l'emprise a envahi l'existence désemparée de Madeleine. C'est André qui, désormais, ne pourra plus lutter à armes égales — ni se résigner non plus. Et, cette fois, de sa part il y aura contre ce rival ressentiment profond, et même persévérant et acharné désir de représailles...

Pourquoi Gide, si proluxe dans telle ou telle forme extrême de la confession, a-t-il si peu décrit le tranquille bonheur qu'ils avaient longtemps partagé ? Pour plusieurs raisons, qui sont peut-être la même :

D'abord, ce qu'il est le plus aisé de vivre est souvent ce qu'il y a de plus difficile à décrire. Pour Gide, cet état de choses était si « naturel » qu'il échappait à l'attention même, comme l'air respiré. Enfin Gide, plus que tout autre artiste, tendait vers la création et s'entendait mal à rapporter telles qu'elles sont les choses simples. Il eût mieux décrit un bonheur possible, ou espéré, que celui dont étaient faites les journées « comme les autres ».

D'ailleurs Gide, en observation continuelle, aiguë et pénétrante de lui-même et des autres, n'est pas bon psychologue d'autrui. Il y faudrait plus de patience, d'oubli de la fonction créatrice, de mise en sourdine des préférences esthétiques ; il ne faudrait pas que trop vite un personnage recomposé, renouvelé par lui vînt se substituer au modèle. Cette création continue était une condition inhérente de son art : il en eût convenu volontiers⁵, invoquant Wilde si c'était nécessaire. En présence d'un modèle, ou d'une situation existante, il ne transcrit pas, mais réinvente. Exemple : ces deux portraits qu'il a tracés de mon grand-père dans *Si le*

5. Voir à ce sujet plusieurs passages d'*Ainsi soit-il*.

grain... et dans *Les Faux-Monnayeurs*. Tous deux sont réussis comme tableaux, touchants d'affection et de respect, et fortement évocateurs, mais ratés en tant qu'images fidèles. Le personnage a remplacé la personne. Il en tombait d'accord lors de nos derniers entretiens.

Mais l'exemple par excellence de cette déformation créatrice, c'est le personnage même d'Alissa. Gide reste prisonnier du caractère parfaitement « composé » d'Alissa, alors que Madeleine s'en éloignait. Et s'il n'avait failli qu'à décrire leur vie heureuse ! Mais Gide n'entretiendra que le culte d'une relique incomparable, croyant aimer Madeleine. Et certes il l'aime, mais non de l'amour actif et vigilant d'un homme qui sait tenir compte des transformations de l'être aimé. Madeleine ne change point d'humeur, mais, en vingt ans, si elle a confirmé certains traits de la jeune Alissa, d'autres s'en sont effacés. Cette complaisance à la détérioration, à l'assèchement que Gide constate avec regret mais sans la prendre d'abord au tragique, n'est-elle point déjà dans l'esprit de renoncement que *La Porte étroite* nous expose, l'admirant et le redoutant à la fois ? Lorsque sur cette âme déjà en partie sclérosée éclate le choc de la désertion imprévue, détachement contre lequel une femme mieux préparée ou plus avertie aurait sans doute lutté — ou patienté, — alors tout s'écroule à la fois. Et Gide, lui, est tout aussi peu préparé à cet écroulement, qui le bouleverse lorsqu'il en mesure la gravité... On songe ici à la parole d'André Suarès : « On peut tout se pardonner, on se console de tout, mais non pas de ne pas avoir donné le bonheur à un être chéri, qui l'attendait de nous. » Plus cruel encore est d'avoir longtemps su le donner, ce bonheur, et le prendre, pour un jour enfin, à force d'inattention, le tuer.

« Comme elle ne parlait jamais d'elle, je ne sais rien de ses premiers souvenirs ⁶. » Voilà où déjà s'annonce l'aveuglement, « l'incrédulité » de Gide pour l'être qu'il aime le plus au monde. D'autre part, « elle ne m'a jamais rien dit de mon livre » (*La Porte étroite*). Trop habitués tous deux, rompus à cette discrétion excessive, peut-être effet indirect de l'absence de l'intimité physique qui sait dénouer tant d'inhibitions de l'esprit, outre celle des corps.

Et voici qu'au lieu de s'acheminer vers elle, Gide, loin de se lasser des « expériences », les multiplie. Voici que du futur retour de tout son cœur vers le foyer et la tendresse fidèle, l'échéance recule et paraît de plus en plus lointaine. Et puis, soudain, un sentiment puissant prend possession de lui... Ici, je ne peux plus témoigner, car je n'étais plus auprès de lui. Des événements d'un autre ordre m'occupaient tout entier. Mais à la lumière de ce que j'ai connu, et bien connu je crois, l'histoire tout entière

6. *Et nunc manet in te*, p. 18.

s'éclaire ; non seulement son versant final et ses ultimes accidents, mais les longues années qui séparent les fiançailles d'André Walter et d'Emmanuèle de ces épisodes déchirants et enfin de la mort de Madeleine Gide.

Ce sont les proportions véritables de cette histoire que je souhaite voir rétablies dans leur perspective juste.

ROBERT LEVESQUE

Journal inédit

CARNET XXVI

(18 janvier — 12 juin 1942 ¹)

(Fin)

Athènes, le 23 av[ril].

Pris la nuit un coup d'air. Extinction de voix. Maladie bien professorale. Hier, je n'arrivai pas à terminer un cours. On m'ordonne fumigations et compresses, déjà je vais mieux. Lilika, dans la chambre à côté, reçoit qq. amis. Je suis invité à les rejoindre. Mais quel ennui quand on relit le journal de Stendhal (je me crois véritablement avec lui dans Milan). De plus, sur le tard, je dois aller chez Téotokas ; il s'appelle Georges et il « reste chez lui » suivant la coutume grecque.

Ces derniers jours, Stendhal et Larbaud ont fait mes délices ; j'ai revécu ma jeunesse, mes précoces voyages italiens. Que de bonheur là-bas, comme aussitôt tout devient gai, lumineux. J'ai toujours eu l'ambition de faire *des livres de voyage, du dedans*.

Pas encore commencé ma cuisine, mais acheté tout ce qu'il faut (manque encore le pétrole). On trouve des laitues adorables, et des asperges et de jeunes petits pois.

Terrible goût du changement, qui me fait trouver merveilleuse une passade dans les jardins...

Une page, un voyage de moi seraient bons à condition que s'y rencontrent un parfait naturel et je ne sais quel grand effort, plutôt une puissance venant de la santé, des c..., d'une émotion généreuse. Que je sois présent tout entier... Il ne s'agit pas de jouer un personnage, il faut en être un.

1. Les cahiers I à XXV et le début du cahier XXVI ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n^{os} 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, et 98 à 107 du BAAG.

Sur la place O, hier, remarqué un sous-officier allemand portant sous le bras une serviette de cuir jaune, et abondamment suivi par de faméliques gamins débraillés. Un sourire de satisfaction se lisait sur la mine du personnage dont tous les détours étaient épousés. J'entendis chuchoter le mot *pain*. En effet, quand la foule fut assez dense, quelques quignons furent lancés sur le milieu de la chaussée. Effroyable bataille aussitôt, les enfants se jettent sur le pain, d'autres accourent, se culbutent ; du sang jaillit (come dans le poème de Baudelaire). Le sous-officier se repaît du spectacle d'autant plus qu'à la cohue des enfants se joignent des passants, des hommes d'âge qui veulent leur part de curée. Des cornes d'autos retentissent ; embouteillage ; le tram arrive, les chauffeurs s'impatientent. Le groupe informe qui se dispute quelques miettes ne lâche point prise. Le sous-officier qui n'attendait que ce moment se lance dans la foule et envoie de terribles et sonores coups de bottes aux affamés roulant par terre.

28.

« Prenez des notes », me disaient ce matin obligeamment les amis qui m'emmenaient visiter le terrible hôpital de Ricarion spécialement affecté aux « meurt de faim » ramassés dans les rues. Autant me dire : « Ayez des impressions. » Dès le seuil, d'ailleurs, le jeune P. m'avait dit : « Nous entrons dans l'enfer. » Tous devinaient peut-être mon ambition d'être un témoin, — et puis toujours le prestige de l'étranger. Mais devant ces horreurs mieux vaut laisser parler le médecin, ou la photographie. Trop de sujets atroces (comme sans doute un champ couvert de blessés) neutralisent l'émotion. Je vis des lits remplis (faute de place) de quatre ou cinq enfants d'âge incertain, — la tête était d'un vieillard, le corps rabougri, contourné, celui d'un fœtus... Je pourrais m'y étendre, décrire les symptômes des rares maladies apparaissant dans la famine. Mais ce n'est pas mon affaire. D'autres le feront beaucoup mieux. La misère d'un cas particulier, que j'aurais par hasard découvert, me toucherait bien davantage (et, partant, je le décrirais mieux). Je suis fait pourtant beaucoup plus pour peindre les bonheurs.

Visité l'hôpital le matin ; lu et dormi le tantôt. Atmosphère optimiste en ville sur l'issue de la guerre ; discours de H. ; bombardements. Vu ce matin les Cottez, terriblement empêtrés dans leurs hésitations (rester en Grèce, rentrer en France ?), et tout ceci rempli d'exigences bourgeoises bizarres quand tout croule et souffre partout. Visite à Teotokas ce soir (un jeune homme faisant du théâtre était là). Senti quelque désir de traduire encore un poème de Sikélianos. Erré au jardin. Toujours bien affamé d'existences et de réactions.

Ce qui m'a touché plus que le terrible hôpital (et cependant quel spec-

tacle !), c'est hier ce jeune garçon de mes élèves, des plus doués, des plus précoces, et vraiment distingué dans sa grâce encore enfantine, qui vint me demander s'il avait quelque chance de réussir à son examen, — autrement il renoncerait dès maintenant à venir du Phalère à l'Institut suivre mes cours, d'autant plus qu'il a à préparer d'autres concours fatigants avant octobre où, vu les circonstances, il devra prendre un métier. Il n'a pas encore seize ans, portant encore des culottes courtes. Avec un air extrême de dignité et de supplication à peine perceptible, il se tenait devant moi. Je l'ai dit, il est des plus doués ; son sens littéraire est fort vif, et il y a chez lui une grâce, une qualité timide et saine d'émotion bien rare ici. Et tout cela peut-être sera happé par un bureau...

Stendhal. Venise, 25 juillet 1815 :

« J'ai lu au café Florian les malheurs et l'asservissement de la France, je veux dire l'entrée du roi et ses premiers actes... Le parti de l'éteignoir triomphe. Les lâches ! on peut être malheureux, mais perdre l'honneur !

» Pour me consoler de ce grand malheur arrivé à la raison humaine, je suis allé faire le tour de Venise...

» Je ne rentrerai de longtemps dans un pays sans liberté et sans pain. »

Psychico, 3 mai.

Les prix baissent un peu ; le pain est moins rare. Il était temps. Mais combien durera cette amélioration ? Enfin sont apparus les signes tant attendus de la fatigue, de l'inquiétude ennemies. Que de hauts et de bas encore à traverser pendant que se consume notre jeunesse. Restera-t-il assez de temps, et de libres espaces, pour qu'après la guerre nous courions de nouveau les chemins couvrant de baisers tous ceux qui languissaient ? Je me sens terriblement frustré (pourtant je me reste à moi-même et entier. Je borne à Athènes et à sa courte banlieue mon univers. Le monde peut y tenir). Ce qui me manque avant tout, et voilà l'irréparable, ce ne sont pas les amis, les marques de sympathie et même des conversations, mais ces états d'osmose aussi bien silencieux et d'admiration, de communion profonde, de rire aussi partagé, que je peux goûter sans cesse avec Michel, avec Claude, avec Théo, et que Gidé me donnait en abondance. Cette sorte de bonheur, depuis bientôt trois ans, je l'ai perdu. Que de manque à gagner, que d'occasions enfuies. Perte brutale. J'oubliais aussi la société charmante d'Étienne, et de Noël quand il n'est pas trop fou. Voici que je tombe dans le nationalisme ; ces états d'endosmose, je les éprouve surtout avec des Français. Mais avec Dawson, je connaissais aussi des heures exquisées. J'étais arrivé à me faire une société délicieuse que la guerre, comme tout le reste, a détruit. Je vis comme amputé ; sans confiance véritable, et pas même le recours d'envoyer des lettres, ni

d'en recevoir. C'est alors qu'il faudrait, dans le silence et l'abstinence, écrire. Je ne m'ennuie pas assez (et même pas du tout) et je suis trop paresseux. J'attends bêtement le génie qui peut-être ne viendra jamais. Mais pourquoi, avant que j'aie vingt ans, m'a-t-il deux ou trois fois fait signe ? Il aurait fallu travailler. Bientôt pourtant je sentis que mon style n'était bon qu'impromptu ; appliqué, travaillé, il devient fastidieux. Ce n'est pas une excuse ; travailler à un ouvrage ennuyeux m'eût fait la main, m'eût préparé à écrire librement. Je me suis dit que la vie me formerait davantage. Mais ai-je tant vécu ? J'ai roulé et même acquis de la patine, au point que je pensais l'autre jour que la perte de trois ans de carnets m'avait plutôt décapé...

Les soirées s'adoucissent, je les passe, car je ne connais pas de volupté plus attrayante, à circuler parmi des ombres fort impures à vrai dire et qui attendent diverses sortes de plaisir. De ces ombres, il en est peu, je l'avoue, qui soient vraiment belles ou capables de joie ; c'est à tâtons qu'on s'avance et qu'on interroge, mais l'espoir jamais las de découvrir une chaude étincelle vous soutient ; il est parfois récompensé. Assez ruineuse recherche, je pense, pour les nerfs. Il vaudrait mieux, je crois, concentrer ces désirs sur l'étude, ou quelque création, laquelle d'ailleurs pourrait n'être que de quelques lignes, car il faut éviter l'ambition des grands travaux quand on est comme moi tardif. Mais je me dis que mes tâtonnements nocturnes me font découvrir la vie.

Athènes, le 5 mai.

Je prends trop mon parti du silence, je veux dire de ne point causer avec ce carnet. Mais que dire ? Mes journées sont-elles intéressantes, ou bien mes idées ? Quant aux conversations : la guerre et la boustifaille. Paris me manque.

Lu aujourd'hui *Le Père Perdrix*. Acheté ce matin de la batterie de cuisine, un grand bidon pour mon pétrole. Mon ménage sera somptueux ; paradoxe de ma vie : tous se serrent la ceinture et on vient de doubler mon traitement.

Rendez-vous avec Mme Mel***, dont le grand fils veut absolument faire du français. Hélas ! J'ai renoncé à donner des leçons. Mais comme j'entends que le garçon brûle de désir (et je suis bien curieux de le connaître), je fixe un jour de rencontre.

Ma collègue, Mlle B. m'emmène chez un de nos élèves dont les parents veulent me voir. Chemin faisant, elle me raconte sa vie. Il y aurait à noter, surtout les années aux Arts et Métiers. De même l'intérieur de la famille Man*** m'a fort intéressé. Mais je suis paresseux — et bien peu romancier. Je pars emportant une bouteille de Samos dont le père est

marchand.

6 mai.

J'aurais dû faire effort hier soir pour noter les nuances de bourgeoisie que m'offrit ma journée. Mme Mel***, femme encore jeune, un peu timide, distinguée. Elle s'attardait à ma conversation, ne faisant rien pour que je partisse... et comme j'avais refusé les leçons tout en montrant de l'intérêt pour le fils, c'était déjà des projets de campagne. À juger la mère, le fils peut être assez sortable.

L'autre maison était de commerçants enrichis, et d'une extrême gentillesse ; dépassant un peu, je crois, cette amabilité extérieure et automatique que l'on dispense ici aux étrangers. Mme M. pour ses enfants est un Cerbère ; par tous les moyens, elle arrive à les suivre à chaque instant hors du foyer familial ; le moyen le plus simple est d'entrer en rapport avec les professeurs. Elle m'avait donné sans succès plusieurs coups de téléphone. Le plus drôle, c'est que je ne connais pas du tout son fils, qui « sèche » la plupart de mes cours ou, quand il vient, s'installe dans le fond, se cache et garde le silence.

Curieux grand-père, médecin retraité, occupant ses loisirs à faire un vocabulaire (ou plutôt un manuel de conversation) de toutes les langues orientales ; de plus, magnétiseur.

Je me mets au lit très tard, ayant passé la soirée à la maison. Cela vaut mieux parfois que de courir. Travaillé à mettre au point et à copier un conte de Lilika sur les enfants abandonnés. Elle me dit, quand je rentre : « Les gens de la Croix-Rouge qui prennent demain matin l'avion à 6 heures m'ont demandé quelque chose pour le *Journal de Genève*. » Il était 10 heures du soir. Aussitôt je prends un crayon et, sous la dictée de Lilika, je note, toutes informes, les phrases qu'elle me traduit. Je n'avais pas dîné et me sentais peu enclin aux effets de style. Après quelques tartines et du yaourt, ma plume retrouva son essor. J'étais au fond ravi d'avoir une obligation. Pas mis mon nom sous ma traduction. Elle fut trop rapide, et je ne trouve pas ce texte (hors son intérêt actuel et un accent de pitié à la russe) suffisamment marquant.

Lu assez de Saint-Simon. Les étudiants du cours spécial me photographient sur toutes les coutures. Aucun charme pour moi dans ces exercices.

Longue visite à Mme Merlier souffrante.

Une valise arrive ce soir même ; je n'ai rien eu depuis des mois.

7 mai.

Enfin un long courrier ; de longues nouvelles de Michel et de Gide dont je n'avais rien depuis un temps immense (et aussi plusieurs grandes

photos de Papa). Je viens de relire dans mon lit ce gros paquet du Ministère (Étienne toujours soldat, Annie à Alger et Jacques le rejoignant). Un peu nerveux, on m'a piqué contre la typhoïde ; ébranlé aussi par ce que m'apprennent à la fois Gide, Michel et Annie. Chose étrange, l'autre jour en évoquant dans ce carnet mes amis les plus chers, j'évitai très consciemment de citer Fernand. Je le mettais dans une place à part. Hélas ! aurais-je pu deviner que depuis le 13 janvier cette place lui appartenait à jamais ? Presque vingt ans de vie commune, cinq ans de collège, des années de Sorbonne, les voyages, les découvertes infinies de notre jeunesse et des livres, nos manuscrits échangés, des milliers d'heures et des milliers de pas. Les passions intellectuelles dévoraient nos jeunesses. Et tout cela est à jamais rompu. Je suis moins jeune depuis ce matin. Mon meilleur témoin me manque ; ma route sera un peu plus solitaire. Rien ne remplacera une amitié née à l'âge de treize ans. Ma vie et mon travail me semblaient infailliblement dirigés. Musées, concerts, paysages, nous sentions tout de même — mais lui avec plus d'acuité ; mes yeux s'ouvraient après les siens. Cette amitié surtout basée sur l'esprit, l'affection s'était peu à peu nourrie d'estime, de curiosité réciproque, de souvenirs, voici que ce soir elle me coûte des larmes. Peine bien différente pour Papa (j'étais préparé à sa mort, et la souhaitais même comme sa délivrance).

Je reviendrai sur ce passé. Parmi ce que ma vie peut avoir d'exceptionnel (Gide me dit : « Tu as une vie extraordinaire — et tu la mérites »), je crois que l'amitié que je pleure était au premier rang. Comment le faire comprendre ? J'attendrai quelques jours. Mais comment m'endormir maintenant ? Non pas à cause de la tristesse ; j'ai des années devant moi pour la savourer. Mais après ma piqûre le médecin m'a emmené boire un thé trop fort. Il était tard. (Le docteur B. se trouvait au Congo au temps de Gide.)

Invité demain à déjeuner N., pitoyable raté qui meurt littéralement de faim. J'aurai plaisir à préparer un déjeuner. Je n'ai pour lui qu'une demi-pitié. C'est que je me sens fort et vois trop combien il est responsable de son ratage. Fort, oui, la vie que j'ai choisie demandait quelque force, et elle m'en donne, si solitaire et toujours menacée. Qui m'eût dit que je prendrais pourtant racine en Grèce ?... Je n'ai que trop tendance à la modestie (c'est une des raisons qui, avec la paresse, me défend d'écrire), mais quand je reçois un flot de lettres et que je vois la place que je tiens dans quelques cœurs, c'est comme un miroir de ma joie qu'on me présente, je ne peux plus douter de moi.

11 mai.

Fait aujourd'hui mon dernier cours d'histoire de l'Art (Daumier).

Apéritif chez les K. ; j'apprends qu'il court dans Athènes une lettre de Gide adressée à un certain R. L. On en a vu (et entendu) une copie dactylographiée, laquelle commence : « Enfin une voix de la Grèce » ! Je savais bien que des lettres de G. ne m'étaient point parvenues, mais si celle-ci est authentique, ce serait un peu raide.

Bien que j'y pense tout le jour, je n'ose point regarder en face la mort de F. Parfois (surtout le soir), des bouffées de sanglots ; je n'ai rien connu de tel avec P. Soudain je suis mis en présence de cette perte, et tant de belles années, dont j'ai à porter tout seul maintenant le poids, m'oppressent. Laisant se dépouiller mes souvenirs, je ne veux point encore les noter, pas plus que fixer ma peine. Milliex, qui par ce même courrier apprend la mort de son maître Guastalla, me dit qu'il vient de sentir sa jeunesse s'en aller. Tous mes efforts, justement, depuis mon deuil, est de retenir ma jeunesse (la nôtre), de la sauver, et il me faut du silence.

Lettre d'Étienne [Lalou]. « Comme on te sent à travers tes lettres exactement le même, brûlant d'un feu que tout alimente et que tu sais communiquer ! Quel réconfort naît de quelques lignes de toi, de cette affirmation de joie que constitue la moindre lettre de toi ! Comme elles font désirer ta présence, ces deux "lettres grecques" que je relis dans les mauvais moments... »

Lettre d'A. G. « Tu me manques beaucoup. Ah ! comme souvent je me suis souhaité près de toi ! Combien je me souhaite encore à Athènes !... Tes dernières lettres m'ont permis d'imaginer mieux ta vie, de t'y suivre, et de t'y applaudir. Tu as une vie extraordinaire, et tu la mérites. Je me gonfle de joie en pensant à toi, et tout ce que tu racontes et dis me va au cœur... Il m'était dur de me taire, de ne point te dire à neuf mon amitié, et combien tes missives m'avaient ému. Roger M. d. G. se dit bouleversé par ton long journal avant d'avoir rejoint Athènes... Depuis quelques mois, je me suis remis au travail ; avec peine, mais avec acharnement... Devoir parler à mi-voix et en pesant ses mots est un assez bon exercice... »

De Michel. « Tes lettres sont bien belles, tu sais... Il me semble que tu communique beaucoup mieux qu'avant toutes tes impressions, tous les détails de la vie, les coups d'épingle et les petites caresses. Je goûte tes lettres avec amour (c'est bien le mot qu'il faut employer...). À Nice, j'ai naturellement vu Gide. Je lui ai fait lire tes lettres qu'il a aussitôt passées à M. d. G. Lui aussi a été très étonné agréablement du grand changement constaté dans tes lettres. Gide m'a dit : "Ton frère est en train de devenir quelqu'un de très bien." Et encore : "Il n'y a pas de pays où je désirerais plus aller en ce moment qu'en Grèce, près de Robert." »

14 mai. *Ascension.*

Voici la chaleur ; on sort les habits de flanelle. Jadis ce jour était de pèlerinage pour nous ; tout le collège se transportait au Sacré-Cœur. F. et moi nous étions de la Schola. Après la messe, libérés, nous descendions de Montmartre dans un jour printanier. Que Paris était beau ! C'est notre ville, avant tout, que je revois, semée de souvenirs, quand je pense à Fernand. L'amitié aussi bien que l'amour embellit, ennoblit les lieux. Jamais une ombre ; chaque revoir (et je courais à lui dès mes retours en France) était une joie, une joie assurée. Nous nous la devions. Ce n'est plus maintenant que sur des amis plus jeunes que je peux reposer mon cœur (j'excepte les grands aînés). F. a emporté avec lui les secrets d'une évolution, nos chemins, tout le halo de poésie entourant l'adolescence de deux éternels étudiants. Cette culture qu'avec tant de dévotion naïve nous quêtions communément, sans doute l'ai-je à peu près obtenue, mais comment et par quels détours voici que cela est englouti ! Plusieurs mots de passe à jamais frémissants sont tombés dans la nuit. Je me sens un tombeau. Bien que depuis plusieurs jours ma vie apparemment flâneuse ou affairée continue, je sens au fond de moi se fixer une image où je suis pour moitié. J'attends qu'elle se dessine un peu mieux. La perte de mes carnets, j'en arrive à croire qu'elle m'a enrichi. La perte de F., comment m'enrichirait-elle ? J'ai perdu mon témoin et mon juge. Je n'ai plus à compter sur ce fidèle critique, me connaissant mieux que moi-même. Je devrais presque crier de reconnaissance d'avoir eu ce bonheur d'un juge si longtemps attentif. Il faut maintenant s'en passer. « Tu n'es pas encore né » fut un des derniers mots que me dit Fernand en lisant quelques essais de moi (il préférait de beaucoup mes lettres). Je me suis efforcé depuis deux ans vers la naissance — et je sens bien que ce deuil m'achemine un peu plus vers moi-même.

15 mai.

Soirée chez K. J'essaie sur son conseil de traduire *La Voie sacrée* de Sikélanios, tâche ardue, mais dès qu'il s'agit de langage, de recherche d'expression, je me pique au jeu et suis ravi.

Encore une injection antityphoïdique (cela me permet de manger des salades à tire-larigot).

Fait légaliser au consulat un pouvoir que j'envoie à Michel, car F. m'a institué son légataire universel. Je demande seulement à garder les livres, mes lettres et quelques objets personnels. Pour le reste, M. jugera... Je sais que Michel prendra soin de classer les papiers laissés par F. Par cette même valise partira ma longue lettre à M. d. G. laissée en souffrance ; je n'y ajoute rien. Pas envie d'écrire à Gide cette fois ; il complotait une fugue en Tunisie.

Relu avec satisfaction *Caserne de l'Hymette*, après six ou huit mois. Constant contentement ; deux ou trois fois seulement, senti une petite chute ; un mot qui cloche, ou un mouvement faible. Cela me cause aussitôt un tressaillement physique... Heureux de constater mes progrès ; mes lectures orales y sont pour beaucoup.

Cette tristesse proche de la colère... Déjà je suis un peu calmé. J'accepte, et je respecte sa volonté. Bien que j'eusse bâti plus ou moins ma vie sur cette amitié, je ne voyais point F. vieillissant, non pas qu'il fût marqué de cette grâce qui fait mourir jeune, mais je trouvais sa vie sociale mal engagée. Il avait de l'ambition, mais trop pur, trop clairvoyant pour consentir aux bassesse, il ne pouvait que se heurter à tout obstacle. Je crois dangereux d'avoir de l'ambition (du moins autre qu'intérieure ; le succès doit tomber comme un fruit). Un monde ignoble comme le nôtre dans un temps d'esclavage ne pouvait qu'éceurer F. et rendre tout à fait impossible son accomplissement. Jadis il parlait du vin fort du théâtre... Mais pourquoi vouloir réussir, attacher à ce but son bonheur ? Et le plus étrange, c'était, mêlé à cette ambition, l'éloignement des hommes, le mépris, l'absence d'intrigue et jusqu'au plaisir de se nuire. Je crois vraiment que c'est par idéalisme — mais celui-ci teinté d'une très particulière dose d'arrivisme — que F. mourut. Il ne se lassait pas d'étudier la biographie de nos jeunes contemporains (quand ils étaient illustres), sans doute sentait-il sa supériorité..., il était sans pitié pour les succès des autres ; il allait droit aux défauts, parfois on l'eût cru animé d'une rage jalouse ; à vrai dire, cet esprit implacable mettait le doigt du premier coup sur les faiblesses ; sans illusions, la comédie sociale n'avait point de secrets pour lui ; son homme était Chamfort. Comme ce dernier, il manquait un peu d'amour ; il n'aimait pas les gens. Incapable de cacher son mépris, son premier mouvement n'était jamais de sympathie ; mais que ne lisait-il pas dans un visage... Il travaillait sans cesse et ses progrès ne s'arrêtaient point. Il me faisait la leçon, me disant un jour à Pertisau : « Tu ne travailles pas cinq minutes par jour. » Il avançait de découverte en découverte, surtout sur lui-même. Peut-être manquait-il un peu de détachement. Depuis une typhoïde (en 29, je crois), il n'avait pas cessé de prendre garde à son régime ; il ne s'était jamais remis complètement. Il devait vivre « très près de lui », bien que son esprit pût planer très loin de ces petits soucis. Il ne voulut jamais accepter un métier, une situation, pas plus qu'entrer dans un milieu. Ce fut un tort ; il se trouva enfin sans appui (M. d. g. insistant sur les béquilles). Il avait acquis une rare compétence médicale. Il me communiqua plus ou moins sa manie des drogues (il y a de quoi empoisonner toute une ville dans ma valise, me disait-il). Il faisait d'étonnantes observations sur les saisons, le cli-

mat, etc., mais tout cela sentait un peu son malade. Dans notre longue, inaltérée fréquentation, il n'y eut pas l'ombre de cette camaraderie sportive si fréquente entre jeunes gens. Chacun gardait son quant-à-soi, sa pudeur. Il y avait je ne sais quoi de classique, de hautement épuré dans nos relations (mais qui n'empêchait pas toutes sortes de confidences). Je souligne ce manque d'intimité physique pour rappeler qu'à Pontigny, en 37, le hasard nous fit coucher quelques jours dans la même chambre. Nos lits étaient côte à côte. F., le front entouré d'un foulard, semblait maigri, vieilli, sa respiration, la nuit, était rauque et il se réveillait pour boire avidement, comme fiévreux. Tout ce sommeil n'avait rien de sain, et j'en conçus de la peine.

16 mai.

Ce fut une de mes chances d'avoir passé l'âge de trente ans sans connaître de « morts ». Puis tout d'un coup ce sont deux deuils. Assez souvent, quand Fernand venait à la maison après déjeuner, il s'attardait à causer avec Papa. C'étaient des paradoxes. C'étaient des propos bourgeois (encore une forme de l'ambition de F. qui était incompréhensible). Mes derniers souvenirs de Papa, ce sont justement ces conversations auxquelles assistait F. en octobre et novembre 39. Il venait de perdre sa mère, et je vis combien Papa savait trouver les mots qui vont droit au cœur. Une cause déterminante, la mort de sa mère, me dit Michel. Je ne l'ai point connue ; depuis qu'elle avait décidé que j'exerçais au collège une mauvaise influence sur son fils (elle s'était amenée brandissant un jour une lettre de moi et un livre de Jouhandeau), notre rencontre avait paru impossible, et, chose incroyable, je n'entraï jamais dans la maison de mon plus vieil ami ! La mère de F. était des plus pieuses. Elle déplorait l'irréligion de son fils et lui écrivait régulièrement, quand il était en voyage, d'interminables sermons. Je l'appris en voyant F. à Pertisau jeter dans le lac, déchirée en petits morceaux, une lettre de sa mère. « Moi, lui dis-je, je garde toutes les lettres de la mienne. C'est tout ce qui me restera d'elle. » Fernand gardait toutes mes lettres, et chacune dans son enveloppe. Je m'en aperçus en Autriche où, ayant la curiosité de relire mes lettres de Rome, je ne pris aucun soin de les remettre ensuite dans leur enveloppe, ce qui ennuya F. qui n'avait que ce moyen de contrôler ses changements de résidence. Son désordre était extrême, déjà son pupitre au collège était un fouillis, au point que l'abbé P. vint un jour y fourrer son nez et Fernand de lui décharger un grand coup de règle sur les doigts. L'abbé ne lui en tint pas rigueur, au contraire, et F. de conclure au masochisme. « Quel appartement, m'écrit Michel. Un désordre invraisemblable ! La solitude de cet ami dans cette maison froide et en désordre ! Toutes les odeurs de gaz me rappellent son appartement... » Michel me

dit aussi que ces derniers mois Fernand avait plaisir à venir à la maison et s'y attardait longuement l'après-midi ; il lui semblait avoir un foyer ; il pouvait s'épanouir. Pas spécialement pessimiste, il venait de se faire faire un complet, un manteau qu'il était fier de montrer. Sans doute avait-il un moment souffert, me dit Michel, de ce complexe de la défaite qui atteignit la plupart des Français ; mais il avait ses études pour s'en distraire ; il fréquentait assidûment la Nationale... Lorsqu'il se décida en novembre 39 à partir pour Nice où il allait faire l'admiration, par son esprit éblouissant, des Simon Bussy et de Gide, je l'accompagnai sur le quai de la gare. Ce n'était pas gai, le départ d'un train de civils en ce temps. Fernand avait décidé de s'arrêter à Marseille, crainte de la fatigue ; ce train était rempli de gens en partance pour l'Afrique, se quittant pour des années. Au moment du départ, de la dernière poignée de main, Fernand me dit : « Ne fais pas de phrases trop calées, fuis la virtuosité, — sois humain, c'est cela que vous avez de bon dans la famille... — Ah ! lui dis-je, les années qui viennent se chargeront bien de m'humaniser. »

J'ai perdu dans mes péripéties toutes les lettres de guerre de F. Il vivait à Nice, près de la Promenade, dans un bel atelier. Il avait rencontré R. S. (qu'est-il devenu, celui-là ? l'ange de ma jeunesse...). Il voyait chaque semaine mes amis, et travaillait sans relâche. Tout à coup, vers le printemps 40, je reçus un hymne à la joie, il retrouvait sa jeunesse, une femme l'avait fait renaître. Parfois perçait la crainte d'être mobilisé — ce qui enfin arriva, en avril. Alors je reçus, et ce fut sa dernière lettre, une effroyable diatribe indignée, écœurée, convulsive, — il maudissait l'armée, et les hommes, et leurs singeries. Ses nerfs étaient en feu ; jamais je n'avais entendu tels cris de rage. À trente-deux ans, c'était dur pour lui, qui avait toujours joui de la solitude, de l'indépendance, de tomber sous la coupe de brutes. Il ne sut pas s'en tirer par l'ironie ; il fut blessé au sang. Michel me le dit, avec la mort de sa mère, cette expérience cruelle, ignoble (des humains) fut pour beaucoup dans sa fin. Après la débâcle, je cherchai sa trace, j'écrivis à Nice, à Forçès chez ses cousins de Corrèze ; Michel fit de même. Ses cousins répondirent que, sans nouvelles, ils concluaient au retour à Paris ; c'était en effet la solution probable ; les démobilisés avaient eu la facilité de choisir le lieu de leur résidence. Fernand avait à Paris sa maison, ses livres, son argent, sans doute. Je lui envoyai de Spetsai un billet. Il était bien difficile de renouer une correspondance après l'abîme qui s'était creusé en juin 40. Je lui écrivis pourtant quelques lignes, rappelant notre jeunesse, nos espoirs. Je disais à peu près : « Soyons tout de même les hommes que nous avons voulu être. » Craignant pour lui la solitude, j'ajoutai quelques adresses. Je n'eus jamais de réponse (ni par la Croix-Rouge ni autrement), mais je sais

maintenant que Michel vit Fernand souvent, ces derniers mois (et en lisant le journal de Michel, plus tard, je l'y retrouverai). J'avais pu lui faire envoyer de Grèce un petit paquet de cigarettes et j'apprends qu'il le reçut des mains mêmes de ceux qui l'apportaient, et en marqua de la joie. Ce paquet lui parvint un mois avant sa mort. « Il admirait ta bonne étoile et sans doute regrettait la sienne, moins heureuse », m'écrivit Annie.

Il faudrait rechercher le terrain ; j'ai parlé de la typhoïde et de ses séquelles. Il y eut aussi des maladies d'enfance — surtout des rhumatismes qui, plusieurs fois au collège, le tinrent immobilisé. Il n'avait pas connu son père qui, de bonne heure, déserta le domicile conjugal, vu, paraît-il, l'austérité de son épouse. Aussi Fernand aimait-il à dire qu'il tenait de ce père le goût du risque et je ne sais quelle poésie. Pendant nos vingt ans de compagnonnage, nous avons parlé et reparlé de tout. J'étais — et suis encore — assez sévère pour les gens qui « boivent » ou usent de drogues. Fernand, plus mûri par certaines défaillances du corps, les excusait, et soulignait que cet état d'euphorie, de lucidité que je prétendais posséder à jeun, ces personnes y atteignaient précisément par ces artifices. Nous avons parlé aussi (voici dix ans peut-être) du suicide, et F. m'avait dit : « Je comprends qu'on se tue lorsque tout ce qui vous attache à la vie disparaît. » Naturellement, je n'étais pas d'accord, ayant pris le parti d'espérer malgré tout, et peu décidé à renoncer à ma curiosité. Il est trop évident que ces dernières années avaient arraché à F. toutes douceurs, et qu'il n'a pu enfin cracher son dégoût qu'en abandonnant la place, — que serait-il devenu ? Je m'étais posé plusieurs fois cette question. Martin du Gard, qui admirait fort son intelligence, la comparait à une merveilleuse horloge ; il n'y avait pas de fissures, pas de ratés dans ce mécanisme d'une précision, d'une lucidité parfois inhumaines. Et c'est peut-être bien ce manque d'humanité (avec moi, pourtant, il fut toujours humain et attentif) qui causa son malheur. Je ne dis pas qu'il fut insensible ; il cachait sous son cynisme toute émotion. Il répugnait à la montre. « Deviens ce que tu es ; ce que tu es, tu le veux », répétait-il avec Schopenhauer pendant nos années de Sorbonne. Hélas ! pourquoi n'a-t-il plus voulu être ? Jouvét l'encourageait ; il avait admiré sa première comédie — il n'y manquait qu'un rien de facilité, je ne sais quoi de boulevardier indispensable au succès, mais c'était bien construit, et de puissant ressort. C'est une misère d'être trop intelligent. La part animale, peut-être était-elle négligée... Il avait un mauvais sommeil ; il devait surveiller sa nourriture, ses boissons. En somme, il lui fallait vivre en veilleuse. Nous nous désolions communément jadis de notre phosphaturie. Mais il avait une très grande puissance de travail ; il faisait bien ce qu'il faisait ; ses connaissances restaient précises ; nul désordre dans son esprit (le désor-

dre n'était que dans ses armoires). Par là, il différait de moi dont il connaissait suffisamment la paresse, les flâneries, le manque de méthode. Mais il admirait souvent mon ordre extérieur (livres, papiers, tiroirs...) qui tient à mon indispensable besoin esthétique.

Psychico, le 17 mai.

Psychico m'inspire. Avec un amusement extrême, j'ai à peu près mis sur pied ma traduction de *La Voie sacrée*. Je comprends ce que me disait Gide un jour : « Rien ne m'amuse davantage que travailler », et aussitôt il ajoutait par révérence pour ma paresse : « j'excepte les aventures, naturellement ». Je goûte à mon tour un plaisir infini à me débattre avec la langue pour charger chaque mot de son plein sens. Reçu hier de Millieux (il a la manie écrivante, mais tant de bonne volonté...) un véritable satisfecit : « Vous avez bien travaillé (et dans des directions assez différentes) pendant l'année et, par votre bon esprit, vous êtes de ceux qui me facilitez sensiblement la tâche. Merci de m'aider par votre gentillesse. » Je ne sais si j'ai tant de mérite ; je sais trop à quel point je me laisse vivre ; je n'ai guère donné à l'Institut que le trop-plein de moi-même. Pas du tout entamé les réserves. Quant à la gentillesse, je n'y suis pour rien. Je l'ai héritée. On nous a, très jeunes, à la maison, appris à sourire. Je ne déteste pas d'ailleurs d'être commandé ; c'est reposant. À vrai dire, la direction intérimaire de l'Institut m'a laissé on ne peut plus libre toute l'année. Ah ! si Fernand avait pu être ici avec moi... L'occasion se présentait, un jour, pour lui d'entrer dans le Service des Œuvres. Le poste de philosophie du lycée Chateaubriand se trouva libre en cours d'année (le titulaire avait été remercié à la suite d'un scandale). On voulut y nommer Gabilanez ; il vit le proviseur, lui plut, mais, apprenant que le programme était fort en retard, la classe mal partie, etc., il eut des craintes et refusa. Crainte aussi de n'avoir plus le temps de travailler pour lui-même ; ce refus peut-être, révélant une certaine peur de la réalité, engagea sa vie ; il avait, à vrai dire, l'espoir qu'en octobre on lui referait des offres. Il avait laissé passer l'occasion. Évidemment, en juin 40, il eût dû quitter Rome (mais il n'aurait pas été mobilisé), et on aurait pu lui confier un autre poste, dans un Institut peut-être... Outre cette peur de la vie, il y avait en lui du dandysme, je ne dirai pas un manque de simplicité, mais je ne sais quelles exigences de confort personnel, de non-soumission qui, poussées à l'extrême, arrivèrent tout à fait à le désencadrer. Je pense à cette mort sans cesse et, hier au soir surtout, j'en étais oppressé. En dehors de ma peine, j'en viens à craindre le fiasco de notre jeunesse. Mais non, car ces dernières années, depuis que je vivais sans cesse au loin, F. avait suivi une voie assez différente de la mienne ; et ce qui faisait notre amitié si

grande et si féconde, c'étaient précisément nos différences. À Pontigny, peu après la déclaration de la guerre, je confiai à Jean Bérard que cet événement me semblait, dans ma vie, une violation ; c'était la bousculade incohérente de mes plans et de mon respect du hasard ; l'arbitraire, la violence, d'une façon inhumaine, allaient disposer de ma biographie. J'avais comme d'avance deviné qu'il me faudrait m'accoutumer à plus de solitude et renoncer à bien des choses... De même, quand la guerre éclata, ma première pensée fut : *il n'en verra pas la fin*. Je pensais à Papa qui alors pourtant était en pleine santé.

Ah ! je l'avoue, je me débats avec une jeunesse qui s'arrache de moi. Gabilanez a emporté trop de souvenirs que je m'efforce de retenir à deux mains. Déjà je sens que cet appui qui s'en va, ce confident à jamais endormi, par leur absence même, vont me rendre plus fort. Mais la grâce ! on a tant besoin d'être aimé !

Lorsque je rencontrai Pierre Herbart, en 1931, il me parut environné d'une sorte de halo fatal, je le trouvai terriblement seul et abandonné. Visiblement, cet homme n'avait pas d'amis. En effet, quelques années plus tard, il confiait à Gide : « J'ai enfin deux amis, vous et Martin du Gard »...

Sans doute avais-je d'autres amis que celui que je perds, et je sais bien que je pourrai encore en acquérir quelques-uns. Mais je n'ai eu qu'une adolescence, et celui-ci en était le témoin. Combien nous avons ri ! nos fous rires étaient un scandale, aussi bien au collègue que plus tard à Ibiza dans la « fonda marina » où les Catalans graves, nous voyant pouffer durant d'entiers repas, croyaient que nous nous moquions d'eux. Fou rire ancien (peut-être en 1925) au Salon des Artistes Français, durant une matinée poétique : les vers les plus détestables, et quelle déclamation... Fou rire à la chapelle du collègue, durant les grotesques sermons... Notre rire dépistait toute médiocrité, crevait toute prétention. Mais il avait des limites ; nous savions respecter. Peut-être Fernand apportait-il dans le ménage que nous faisions l'implacable sévérité de son ironie, et moi un grand besoin de sympathie. Nous nous complétions à merveille. Et toujours force considération l'un pour l'autre, ce qui me semble indispensable dans une amitié digne de ce nom. Quel encouragement à la vertu véritable que l'incessant contrôle d'un ami ! Je n'ai plus trop peur de faillir, ayant appris à marcher seul, mais j'aurais pu si bien, avec ma force superflue, renflouer Fernand. Il disait un jour devant moi à Maman que mes lettres possédaient le secret de donner du courage. Là encore, c'est un don de famille.

Une rare fortune, c'est que chez nous on sache écrire. La nuit même où Papa mourut, Maman eut le courage de m'envoyer une longue lettre

me rapportant jusqu'aux moindres détails ; je ne l'ai pas perdue, Dieu merci, pas plus que le journal que Michel tenait dans le même moment. Mais, pour dire vrai, je conserve ces papiers en évitant de les relire... Il en va de même pour Fernand. Annie et Michel m'ont fait vraiment participer à tout ce deuil. On n'a guère chez nous coutume de se cacher la réalité. On la respecte ; on se respecte aussi les uns les autres.

Michel avait quitté Paris pour Noël. Fernand avait téléphoné en son absence et fut surpris de son départ. Il lui avait fait promettre de ne point partir sans lui faire signe. Michel, qui devait d'abord aller jusqu'à Nice, ne pouvant se rendre qu'à Lyon (et par conséquent ne devait pas voir Gide), n'avait pas prévenu Fernand. À son retour à Paris, harcelé — les couches d'Annie, le déménagement de Madeleine, les soucis de ravitaillement, — il n'a pas un instant pour relancer Fernand. « Le 16 janvier, me dit-il, je reçois un avis du commissaire de police. Je devais me rendre le soir même, sans faute, dans son bureau. Il me demande si je connaissais Gabilanez. — Oui, un peu. Je reste sur mes gardes, ne voulant rien compromettre. Plusieurs questions sur toi, sur moi. Énervé, je demande : « Eh ! bien quoi, il a fait une bêtise ? — Oui, une bêtise. » Le ton de cette réponse me fait comprendre que Fernand avait mis fin à ses jours. Il laissait un papier disant qu'il fallait me prévenir tout de suite et qu'il léguait à toi, Robert, tout ce qu'il possédait. Un grand coup de massue ne m'aurait pas plus assommé.

» Déposition qu'il faut que je signe. Le commissaire m'interroge sur Fernand et fait son rapport. Je le lis et trouve cet écrit tellement faux et en même temps si futile et ridicule après le geste de Fernand que je vois assistant à la scène et se moquant de ces hommes qu'il a quittés, que je le signe comme j'aurais signé autre chose.

» Sur le papier, Fernand avait écrit aussi : "Je me suicide uniquement pour une raison de santé, en toute conscience de ce que je fais." Je me dis que si je l'avais revu avant le 13, date de sa mort, cela ne serait pas arrivé... Il n'avait que nous : Robert et Michel Levesque, que notre affection. Quel remords, je t'assure, de ne pas lui avoir fait signe dès mon retour !...

» Beaucoup parlé de lui avec Gide et Martin du Gard. Tous les deux en gardent un souvenir éblouissant. Par certains côtés, Gide dit qu'il était un *génie* (surtout comme critique théâtral). »

Athènes, 18.

Lu à mes étudiants *La Voie sacrée*. Ils éclatèrent en applaudissements. Tant mieux ; ils finiront par un bon souvenir, car je crains bien que l'Institut ne doive fermer ; les lycées déjà ont dû le faire ; ce soir, ce sont les cinémas. On prévient une épidémie de typhus (déjà une centaine

de cas), et à cela s'ajoute de la malaria (pas un gramme de quinine...). Quand les gens mourant de faim s'écrasaient sur le sol cet hiver, on disait : il ne manque plus que les maladies ; les voici.

Fait ce soir pour la première fois usage du fourneau à pétrole ; il faudra que j'apprenne à m'en servir, et à cuisiner. Encore beaucoup à apprendre, mais j'aurai des loisirs si l'Institut chôme ; de même, celui de lire. J'avancerai dans Saint-Simon. Quelle lâcheté d'avoir renoncé à l'anglais, à l'italien. Ai-je dit... que la misère et ses signes ne sont jamais une objection quand quelqu'un me plaît ? Je n'aurai pas le courage de renoncer aux plaisirs même pendant l'épidémie. J'étais ce matin au Consulat et fus mêlé un moment à la foule des rapatriés ; leur train part demain. Pour la première fois, ressenti, non pas la nostalgie de la France (je n'ai pas envie de rentrer, et cela m'est interdit), mais un trouble bizarre que je sentirai plus encore demain, sans doute, à la gare. Visite ce soir à Ghika ; un jeune biologiste nous donne tous les renseignements souhaitables sur la situation sanitaire. On nous a lu ce matin une longue lettre d'adieu de Monsieur M., sorte de testament spirituel etc. Il n'arrive pas à être touché par une apologie personnelle, pas plus que par l'éloge de notre dévouement dans ces temps héroïques, etc., mais les allusions à ce que nous sommes pour nos étudiants, à ce que nous pouvons leur apporter, me sont allées au cœur. Je n'arrive guère à être ému que par réfraction ; il me faut le prétexte d'autrui.

Importance pour Fernand d'habiter rue du Faubourg St-Honoré ; il y fit, ainsi que rue La Boétie, dès son plus jeune âge, l'éducation de ses yeux ; il devint un grand lecteur de peinture — quelle joie que nos visites au Louvre, qu'il connaissait à fond ! J'ai un regret ; peut-être l'eut-il aussi. Je lui avais donné rendez-vous à la fin de juillet 39 dans la cour du Carrousel pour faire un tour au Louvre avec lui ; c'était un dimanche (quelques jours après, il partait pour la Corrèze (?), ou moi pour le Mont-Dore, je ne sais plus). À peine nous étions-nous rejoints qu'il déclare que ce jour-là il n'a aucun désir de musée et préfère flâner. J'acquiesçai aussitôt¹ ; et sans doute nous fîmes une promenade sur les quais dont je n'ai plus de souvenirs : nous en fîmes des milliers. Je revois seulement nos adieux devant l'hôtel Crillon ; Fernand m'affirmait qu'il y aurait la guerre ; mais il ne la croyait pas si proche.

Lecteur de peinture, ai-je dit, mais quel lecteur des poètes ! (et des manuscrits de ses amis). Son verdict n'était jamais indifférent ; quand il lisait les vers, il avait une sorte de chantonement et de balancement de

1. Le Louvre était fermé quand je rentrai à Paris en octobre 39.

tête ; il ne lisait qu'à mi-voix et comme pour lui-même. Je lui conseillai souvent la critique ; il eût été très fort sur la physiologie des styles. Je crois qu'il était né pour cela — il le dédaignait, — enjeu dont sa disposition constante était de juger, de cribler, et toujours d'une manière sévère. Nous avions tout découvert ensemble, je l'ai dit, et nous continuions à nous faire part de nos nouveaux dieux ; je lui faisais connaître aussi des gens ; ils ne trouvaient pas toujours grâce devant lui ; il voyait comme par transparence les défauts de chacun, et du premier coup.

20 mai.

Déjeuné chez Cottez. Lu au « cours supérieur » pour la dernière leçon, mais sans grand succès, *Le Retour de l'Enfant prodigue*. Les élèves étaient peut-être accablés par la chaleur et la mauvaise surprise de voir l'Institut fermer, leur examen ajourné, etc. On m'entoure à la fin du cours ; je suis habitué à ce qui cesse ; quelques-uns viendront peut-être me voir chez moi. Ce qui m'émeut le plus à vrai dire, ce sont quelques enfants de quinze à seize ans qui ne sont pas de mes élèves et qui me saluent en souriant. N. vient goûter chez moi ; aujourd'hui il fut intéressant (mais je dis cela peut-être parce qu'il parut me prendre en considération...). Fait des achats en gros de miel, de confitures. Mes seules commissions, mes seules dépenses sont pour le ventre. Cet hiver de famine m'a rendu plus gourmand que jamais (tout le monde est comme moi). Depuis que je prends mes repas chez moi, satiété profonde. Été avec assez d'amusement, ce soir, dans les jardins, première soirée estivale.

Manifesté à Milliex, qui m'avait vaguement parlé hier d'un poste en Hongrie, que je pourrais poser ma candidature. L'an dernier, bien que Milliex insistât pour me garder à Athènes (il me désirait dans l'Institut), je me suis mis sur les rangs pour la Finlande, puis la Suède. Fiasco. En mai, je profitai d'un départ de militaires pour tâcher de quitter la Grèce qui commençait à m'avoir donné toutes ses fleurs. Départ manqué, et qui me permit de jouir pour cette année d'Athènes et de « l'enseignement supérieur ». Je crains à présent d'avoir épuisé ces joies. Je redoute de recommencer mécaniquement mes cours, mes lectures mondaines. Quatre ans de Grèce, c'est beaucoup (jamais je n'eus tant d'amis, je me suis tout à fait incorporé à la vie athénienne). Je l'ai déjà dit, un des secrets de mon bonheur, de ma jeunesse prolongée, a toujours été les déménagements, nouveau pays, nouveau milieu, nouvelles habitudes. Ce besoin de changement est si fort, je le crois si nécessaire à ma vie intérieure (et à ma curiosité) que je n'hésiterais pas à perdre ma « brillante situation » d'Athènes. Le ministre de France à Budapest a signalé un poste de professeur dans une petite université (convenant à un agrégé), et un poste dans

un collègue (de curés) convenant à un licencié. Je préférerais de beaucoup être lecteur, redoutant les classes de grammaire, et un internat bien-pensant, mais je ne suis pas agrégé. Il y aurait, je crois, les risques d'ennui en Hongrie, et de la solitude, mais j'ai la curiosité des nouveaux horizons, de nouvelles chairs, etc. Milliex, lui aussi, voudrait me garder. La perspective de perdre au change ne serait pas pour me retenir, j'ai trop horreur de la routine. Pourtant, que de liberté dans Athènes : trois jours de travail par semaine, tous les livres possibles, des conversations, un week-end assuré, des aventures faciles. Mais tout cela, je ne fais que le rabâcher.

21 mai.

J'ai honte de penser déjà un peu moins à Fernand. Et pourtant je sais que toute ma vie je me heurterai à son absence. Je n'avais de plaisir à rien faire sans lui ; je voulais tout lui faire partager et je me rends compte aujourd'hui qu'il n'avait que moi. Je revois le mois de juin 29, nos vingt ans. Nous nous étions mis dans la tête (en vue d'une épreuve d'anglais à la Sorbonne) de suivre les cours de l'École Berlitz. Que Paris était beau ! Les boulevards alanguis nous émerveillaient quand nous sortions le soir de Berlitz. Nous buvions un pernod en nous payant la tête des gens de la terrasse du Café d'Angleterre, et nous allions dîner près de la Madeleine d'un chateaubriand. Jamais je ne me suis ennuyé un instant avec Fernand. Nous savions nous taire (surtout à Ibiza). Nos conversations au collège, faisant les cent pas dans la cour : Balzac revenait sans cesse ; nous parlions aussi beaucoup des gens : camarades, professeurs ; nous les analysions. Plus tard, sur le quai Saint-Michel, en regardant Notre-Dame s'endormir, après la Sorbonne, ce fut Stendhal inlassablement. Parfois nous faisons des fugues, l'automne nous appelait à Versailles (les bégonias roses du Trianon dans le couchant...), ou le printemps à Versailles. Ma première visite à Chantilly — l'enivrant musée, — ce fut avec lui. Et le vieux Paris, les expositions... Une chose amusante, c'est que lui, plein d'un levain d'indépendance, anarchiste, révolté, fut au collège un « bon enfant », il faisait partie de la Congrégation de Marie, servait parfois la messe ; il devait au fond souffrir de ces honneurs. Il brillait en classe dans toutes les matières (travailleur acharné de naissance). En français, je me classais avant lui, mais en philo il eut vite fait de me dépasser. Il n'échoua jamais à aucun examen, au contraire de moi ; tout de même, il dut se présenter deux fois à la psychologie, et ce fut un choc en ce temps.

Je revois Paul de V. que je trouvai un jour terriblement changé, éteint, maigri, amoindri ; il me confia qu'il s'était converti ; cela me parut une défaite (il manquait terriblement de joie). Je sentis tout à coup que Paul

me trahissait ; il devenait étranger ; je le sentais loin de moi. Si Fernand s'était converti (chose d'ailleurs impossible), je crois qu'il me semblerait encore plus perdu que dans cette mort qui du moins ne le change pas, où je peux le retrouver, fidèle. Que mon nom soit le dernier qu'il écrivit, qu'à ses derniers instants il s'accrochât à moi... Et cependant je n'ai pu l'attacher à la vie...

Nous descendions un jour dans le crépuscule des Champs-Élysées. En ce temps, des ligueurs plus ou moins fascistes souillaient ces lieux par leurs cortèges. Nous en rencontrons un, drapeau en tête, vers le Soldat Inconnu. « Chapeau, monsieur ! » crie rageusement à Fernand qui ne se découvrit point un gaillard à bérêt basque. Fernand gardait crânement son chapeau sur la tête. Seul un remous de la foule empêcha un combat d'éclater. J'admirais Fernand, moi qui marchais nu-tête, je n'avais pas eu à faire preuve d'indépendance. Sans doute l'homme au bérêt basque collabore-t-il aujourd'hui avec ces Messieurs, et mon ami, qui croyait à l'honneur, s'est tué.

Je déplore que F. n'eût pas les mêmes curiosités sensuelles que moi ; elles l'auraient peut-être attaché à la vie ; quand on a toujours la possibilité de s'enflammer pour de nouveaux objets, l'ennui pèse moins, l'espoir et l'émerveillement demeurent.

28 mai.

J'ai fait des rangements d'été, ma chambre en est toute aérée...

J'avais l'autre soir Nomicos à dîner ; il me raconte un long amour de sa jeunesse, dont le récit idyllique et intense me poussait tendrement. Je profite assez mal (mais que faire ?) de notre chômage forcé. Je continue à lire Saint-Simon, étendu sur mon lit. Je dors l'après-midi, je rôde le soir. Quelle médiocrité ! Par un souci assez bas de littérature (mais il est si rare que nous nous sentions authentiquement émus), j'ai recopié ce qui dans ce carnet concerne Fernand... La somme des jours qui m'aura été gratuitement octroyée pour ma culture est inouïe ; cela se chiffre par années. J'en profite tant bien que mal. Je ne suis jamais inoccupé, mais rarement occupé tout entier. Je ne puis mesurer encore combien la mort de F. m'a soudain durci, affirmé dans ma voie, solidifié. Dans le même temps, j'ai grand désir de fuir ce durcissement (je crains que l'habitude ne me congèle).

On ne m'a pas reparlé de la Hongrie. Horreur d'entrer chez les curés. Le mot d'ordre du Ministère est de rester à son poste ; il faudrait donc demander une autorisation, exposer des raisons, etc. Comment comprendrait-on que je renonce à un poste brillant pour un état de petit pédagogue ? Je ne peux pas exposer que j'ai besoin de m'adapter à une vie nouvelle (horizon, jeunesse, etc.) et de risquer une fois de plus tout mon

passé. Mais ce besoin est vraiment cuisant.

31 mai.

Demain commence en France le plus beau mois de l'année, l'adolescence de l'été ; les blés encore verts, les seigles déjà blonds...

Essayé de lire — parcouru tout au plus — le chef-d'œuvre de D. H. Lawrence *Amants et fils*, — ennui mortel ; la confusion, le manque de relief, la platitude et la mièvrerie, et le tout commandé par l'esprit le plus primaire, me sont tout à fait incontestables. J'essaierai un ou deux autres chefs-d'œuvre (la correspondance, m'assurait Séféris, est des plus remarquables). Lu — avec admiration et surprise — mon premier Simenon, *Le Bourgmestre de Furnes*. Ici, l'absence de prétention, le don assez mystérieux de créer l'atmosphère, je ne sais quoi de musical dans la composition (certains détails reviennent, se mêlant à l'action comme un thème de fugue) m'ont enchanté. Lu — avec assez de froideur — le premier acte de *As you like it* ; je vais continuer. Je mène en même temps Saint-Simon, qui me ravit, et les *Dialogues* de Rousseau.

À quoi se ramenait tout mon désir il y a un an en prison ? du citron et des raisins secs. Je me sentais dépérir faute de fruits et de sucre. J'imaginai les substances les plus économiques ; tout mon corps les appelait ; avec bien des ruses, je parvins à les obtenir. Il est bon d'avoir quelque chose à désirer. Aujourd'hui, de quoi ai-je vraiment besoin ?...

L'autre jour à Psychico, fait une plongée dans les *Souvenirs* de Renan ; plusieurs fois effrayé par la médiocrité des phrases.

Je regarde comme une victoire de n'avoir fait ce soir qu'une promenade dans les rues. Peur de l'habitude. Mais que puis-je faire de mieux que de courir après la vie, de prolonger, me semble-t-il, la mièvrerie, en me mêlant à celle d'autrui ? Manque assez grand d'obligations dans une journée ; temps perdu chaque matin aux achats de fruits, de légumes, etc.

1^{er} juin.

J'avais communiqué à Milliex mes notes sur Fernand (moins quelques pages). Il m'écrit : « Sans la moindre trace d'exagération littéraire, l'évocation de vos adolescences enivrées de culture, passionnées d'échange intellectuel, m'a invinciblement rappelé le dialogue Rivière-Fournier. » Je crois qu'il a raison ; j'avais pensé moi-même quelquefois, jadis, à ce rapprochement.

La lettre de Milliex me fait mieux sentir l'importance de ma perte et, du coup, celle de Fernand. Je suis arrivé plus ou moins à en cerner la figure, puisque Milliex me parle de sa grandeur. Et il ajoute : « Je vous ai un peu envié, sinon jaloué. »

Cette mort m'apprend à mieux aimer ceux qui me restent, dont l'amitié, je pense, est aussi extraordinaire... Gide, Michel, Claude, Étienne. Chose étrange, l'amour n'a point traversé ma vie (sinon une fois, et terrible), mais l'amitié, elle, m'a longuement favorisé.

3 juin.

Fait des commissions ce matin ; rencontré des objets ravissants. La venue de l'été fait fleurir les jeunesses et les déshabille. Découvert du vinaigre — découvert est le mot, car celui qu'on vend, coupé d'eau, est insipide. Je mange tous les jours des salades et, les citrons étant montés à cent drachmes (horribles, rabougris, par-dessus le marché), le vinaigre devenait indispensable.

Découvert chez un papetier, après bien des recherches, deux carnets pour faire suite à celui-ci. Carnets de blanchisseuse, à vrai dire. Il fut un temps où j'avais la coquetterie du papier !

À 5 h, réunion des professeurs chez M. pour mettre au point une petite affaire. Le bruit court à Vichy que notre collègue C. est un mauvais camarade et les autorités, paraît-il, lui en tiennent rigueur. Qui a pu faire une dénonciation contre lui ? Aucun de nous. On blâme le dénonciateur inconnu et l'on décide, si besoin est, de témoigner de nos bons rapports avec C. par une déclaration collective. Thé chez Mme A. avec les Millieux, les Delamotte. Soirée chez les C. ; je leur fais part (ils en connaissent déjà le résultat) de notre réunion. Je n'avais pas pris le temps de dîner. Quelques instants avant minuit (heure du couvre-feu), Madame C., sur le coin d'une table, m'improvise un souper. Quelques mots sur le style du roman.

4 juin.

Prodige de vertu... Le trop de facilité à la fin me lassait. Et puis, c'est une question d'entraînement. Il faut dire aussi que les charmants passants du jour vous font mépriser les ombres de la nuit par trop douteuses.

Délibération ce matin avec C. et M. au sujet des examens du « cours spécial ». Résultats assez faibles. Demain, durant toute la journée, nous serons plongés dans de doctes oraux. J'aurai peut-être bien envie, le soir, de courir les jardins !

Lu un peu de Saint-Simon (après la mort de Monseigneur). Très beau, le second portrait de Fénelon (moins connu), tracé au moment de l'ascension du duc de Bourgogne. Lu, dans les *Lettres de la Montagne*, des pages curieuses sur Jésus et ses miracles.

Commissions ce matin (provisions d'hiver, on parle déjà de la famine à venir). Une chose scandaleuse : à mesure que les prix s'élèvent, nous sommes augmentés, de sorte qu'au fond rien ne nous paraît cher. Mais c'est la ruine des trois quarts de la population.

Psychico, 6 juin.

Je n'ai pas reparlé de la Hongrie, crainte de paraître me dérober (un personnage en France disait, paraît-il, récemment : « Tous nos fonctionnaires en Grèce sont des héros » !...).

Appris ce matin que trois avions sont annoncés de France qui repartiront vides, en juin et juillet. C'est une grande tentation. Mais je n'ai pas de visa (et il faut qu'il soit d'aller et retour), ayant renoncé à en demander un aux Italiens voici deux mois. Aurai-je maintenant le temps de recevoir leur réponse avant le départ du dernier avion (fin juillet) ? Je vais sans doute faire une demande, sans trop d'illusions... Tout cela sent terriblement l'aboulique. (Annie m'écrit que Maman m'espère un peu cet été avec, pour prétexte, la succession de Papa...)

Curieuse journée d'examen, hier. Je formais le jury de littérature avec Cottet ; les étudiants avaient, outre une leçon à faire, un texte à commenter. Très étrange effet de grossissement. La page à expliquer (un sonnet de Ronsard, un fragment de la *Chartreuse*, etc.), sous les yeux conjugués de l'étudiant et des examinateurs, prenait un prodigieux relief ; des nervures inattendues, des résonances, des rapports apparaissaient. Il me semblait tout à coup lire comme il faudrait le faire toujours — non seulement des yeux, mais avec le corps tout entier...

J'ai dit assez souvent mon besoin d'aventure, de renouvellement. Un tour dans la triste France m'en donnerait, faute de mieux, l'occasion. Je serais en quelques heures à Marseille. Ferais-je (est-ce possible ?) un saut à Alger ? J'irais en tout cas à Nice. Un voyage à Vichy, aussi, serait nécessaire, et de là à Paris, avec retour par l'Italie (arrêt à Chambéry, ou Nice, suivant l'itinéraire). Mais il faut recevoir le visa assez tôt. Et il y a le risque d'être bloqué en France par les événements.

J'ai parlé un jour dans ce carnet d'*enjamber* le temps de guerre. Il est vrai que la vie actuelle ne m'intéresse qu'à moitié. Grèce, Hongrie, France, au fond tout me paraît empoisonné. Aussi je ne mets pas beaucoup de zèle à changer de place. Et cependant il y a dans le *branle* une ressource pour l'esprit...

Mes amis D., chez qui je suis en ce moment, essaient de quitter la Grèce. La perspective d'un nouvel hiver de guerre les terrifie. Ils aimeraient assez me laisser leur maison (leur bonne, etc.). J'y trouverais mon compte... mais *Psychico* est bien loin. La maison de Lilika est à deux minutes de l'Institut, pour un paresseux cela compte. Peut-être pourrais-je habiter à la fois les deux maisons. Mais pour un homme qui fuit les complications (qui, par principe, se sert lui-même), quelle histoire !

7 juin.

Je n'ai pas tout à fait envie d'aller en France ; peur de triquer ma vie. Je ne sais si le dégoût ne serait pas plus fort que la joie de revoir ceux qui m'attendent. Peur d'arriver dans un mauvais moment, d'être bloqué. Au fond, j'hésite, car je ne suis pas libre.

Vu jouer, hier soir avec Marc, *Le Roi des sports*, où Raimu fait merveille. C'est vraiment un grand comédien, et sans manière ; il est capable de tous les tours. Je n'étais pas allé au cinéma depuis un siècle (à ma honte, je connais mal Raimu). La séance était en plein air ; des enfants en costume d'été, illuminés par la chaleur, brillaient dans la nuit. Près de moi par hasard était assise Mme Curtis, notre intendante de Spetsai ; mon carnet de 1941, un moment, fut plein d'elle. Cette femme, ruinée par la mort de son mari, avait échoué au collège et y remplissait mille offices, dirigeant le personnel, soignant les plus jeunes élèves, servant d'interprète aux professeurs étrangers. Un beau jour, à la suite d'obscures vengeances, de haines habilement déguisées, on mit, sous prétexte d'économies, cette femme à la porte. Les élèves furent consternés, les professeurs grecs, moins naïfs, cachèrent leurs sentiments, ne voulant pas déplaire au directeur qui avait conspiré contre la pauvre femme. Celle-ci, toute en pleurs, vraiment abandonnée, ne savait où aller. Dawson et moi, nous écrivîmes au Comité de l'École, qui ne répondit pas. Je fis le voyage d'Athènes pour voir le Président ; je lui exposai l'injustice dont était victime Mme C. Je ne dénonçai personne, mais déployai mon éloquence. Je passai bien deux heures à supplier ; ce fut en vain. Tout au plus Mme C. obtenait un petit dédommagement financier. La pauvre femme dut partir au milieu d'avaries ; Dawson et moi nous l'escortions. Je reçus quelques lettres ; elle m'appelait son fils, me bénissait, etc. Elle écrivit à Athènes, cherchant, mais sans succès, du travail. Elle avait été remerciée de Spetsai en avril ; je la rencontrai en octobre, elle avait enfin trouvé un emploi. « Je serai, me dit-elle, directrice du personnel au collège de jeunes filles d'A. J'aurai toutes les clefs, on devra m'obéir et je pourrai renvoyer qui je voudrai. » « Voilà le mot de la fin, cela termine bien l'histoire ! » me dit Dawson qui avait assisté à toutes mes démarches. Et il concluait sagement que dans les histoires grecques il fallait laisser les Grecs se débrouiller entre eux, car nous ne pouvions jamais en savoir le fin mot.

Athènes, le 12 juin.

Fait toutes les démarches auprès des autorités italiennes, de la police, de la légation, etc., pour mon voyage en France. Je n'en parle à personne ; je n'y crois pas beaucoup. Je ne sais pas si j'ai vraiment envie de le

faire... Je le répète : je vis au jour le jour, suivant les remous de la guerre ; un seul point fixe : être (ou devenir) moi-même ; le reste, je le laisse au hasard.

La chaleur s'est installée dans Athènes. On m'apporte chaque jour de la glace. Je suis, dans le malheur commun, arrivé à organiser une vie des plus supportables (très simple, mais coûtant à vrai dire plus d'un million par an !).

Relu un peu de Nerval. « Charmant auteur, me disait Gide, mais bien surfait. » Quelques morceaux du *Voyage en Orient* (Femmes du Caire, etc.) gardent leur charme. Grand art du récit et poésie du souvenir (depuis vulgarisé) dans *Sylvie*. Grandes faiblesses de style, platitudes, dans *Angélique*. *Aurélia* brille d'un éclat insolite et parfois poignant. Je garde un très bon souvenir des *Nuits d'octobre* (les Halles, etc.), que je n'ai pas trouvées ici...

On m'a prêté une brochure de Gide parue l'an dernier, dont un exemplaire vient d'arriver à Athènes, *Découvrons Henri Michaux*. Bien que ce texte (conférence) soit sans apprêt, on y sent la griffe. Chose amusante : les morceaux que Gide a choisis et qu'il cite sont ceux mêmes que j'ai lus cet hiver dans ma causerie sur Michaux. Je savais bien que même en silence, et de loin, je continue de vivre avec Gide.

Passé une nuit de très peu de sommeil, et fort dévorée. Ne travaillant point depuis quelques semaines, je commence peut-être à avoir des énergies comprimées...

J'ai eu l'autre soir à dîner Nomicos. J'ai du plaisir à causer avec lui. Curieux comme les aventures des autres nous paraissent toujours merveilleuses. Je note cela parce que les miennes, qui me semblent toutes naturelles, ne laissent pas non plus d'étonner mes amis. En somme, on passe le temps à s'épater les uns les autres. Gide me disait, quand j'avais vingt ans : « J'ai beaucoup d'admiration pour toi. »

L'autre soir, Mme A. me parlait d'un jeune Anglais venu à pied à Athènes ; il arriva en lambeaux, sans le sou, etc. Il tomba amoureux d'une Roumaine (beaucoup plus âgée que lui, il avait vingt ans). C'est la grande passion ; ils vivent à Piros, se nourrissent de tomates etc. Ils vont en Roumanie, puis à Londres. Toujours sans le sou, et cela dure longuement. J'avoue que ce vagabondage d'Angleterre en Grèce m'a fort épâté. Ma vie, qui semble aventureuse aux autres, fut bourgeoise et prudente. Je n'ai pourtant pas reculé devant mes désirs (et les occasions), craignant trop les regrets posthumes.

Curieux comme la mort de Fernand m'a donné plus d'assurance (de même celle de Papa). C'est sans doute que ces choses m'ont vieilli.

Je croirais volontiers que la perte de mes carnets a donné, non pas à

celui-ci mais à mon style en général, plus d'intensité, et peut-être de poids. Ce que nous avons perdu nous enrichit d'une façon plus grande que les richesses mêmes qui souvent nous écrasent. Après une perte matérielle, il semble que l'on possède enfin l'essence de l'objet..

On veut bien goûter mes lettres, mes phrases ; cela m'encourage à vivre et à noter éperdument, sans me relire, ce que je sens.

André Gide dans la critique et la littérature hongroises

par

KATALIN KLUGE

Nos recherches concernant la réception de l'œuvre d'André Gide en Hongrie nous ont incitée à décrire d'un double point de vue les rapports que cette œuvre entretient avec la littérature hongroise. Ce double regard suppose deux types de démarches.

Une de ces démarches est philologique. Elle consiste à recenser les traductions, classer et interpréter les différentes manifestations de la critique, montrer les influences réelles. Il s'agit là d'un travail d'historien de la littérature proprement dit, dont le but est déclarer les relations historiques existant entre un auteur et un public étranger¹. Suivant cette démarche, nous présenterons donc les traductions faites à partir des textes de Gide, ainsi que les réactions critiques et les témoignages d'auteurs hongrois ayant subi l'influence des idées, des thèmes, de l'écriture, du style gidiens.

1. Bien entendu, les influences n'ont pas été réciproques entre les auteurs hongrois et Gide, ce dernier n'ayant pas manifesté d'intérêt particulier pour la Hongrie. Pourtant, quelques lettres mineures de Gide sont conservées au Département des Manuscrits du Musée de la Littérature à Budapest — Petöfi Irodalmi Múzeum, Kézirattár. (Par exemple, la réponse manuscrite de Gide à la lettre d'un auteur hongrois sans importance, où Gide s'excuse poliment de n'avoir pas eu le temps de lire le manuscrit que l'autre lui avait envoyé...)

Mais il existe aussi une autre démarche : sans chercher forcément les preuves d'une filiation directe entre les textes, on peut s'intéresser à des *parallélismes* entre l'œuvre de Gide et certains textes hongrois, aux ressemblances, même si elles sont contingentes. Ainsi, nous avons aussi recherché les liens de parenté non plus génétiques mais structurelles. L'intérêt principal de cette démarche : elle permet d'approfondir ou de nuancer l'interprétation de chacune des œuvres confrontées.

LES TRADUCTIONS

... s'il existe un grand écrivain français entre les deux guerres que nos lecteurs ont pu connaître à temps, c'est encore André Gide, bien plus que Proust ou Claudel, bien plus que Schlumberger ou Colette ².

Au cours des premières décennies du XX^e siècle, grâce en grande partie à la revue *Nyugat* ³ qui recensait régulièrement les parutions étrangères, l'élite intellectuelle hongroise manifeste de plus en plus d'intérêt à l'égard de la vie littéraire française qui devient pour elle une vraie référence. Cependant, au début du siècle, étant donné qu'en Hongrie, les mouvements littéraires sont « en retard » par rapport à l'Occident, les oppositions entre les « anciennes » tendances (naturalisme ou symbolisme) et la nouvelle littérature sont ressenties moins fortement qu'en France. Par exemple, le prestige d'Anatole France reste très longtemps inentamé en Hongrie. Pour les intellectuels hongrois progressistes, il s'agit surtout d'ériger la littérature française, dans son ensemble, en exemple de progrès, et de l'opposer au conservatisme hongrois. Par conséquent, un auteur comme Gide représente en Hongrie un double enjeu : d'une part par sa francité, d'autre part par sa révolte.

Les œuvres de Gide commencent à paraître en hongrois dans les années 20 ⁴. Les traductions n'arrivent donc qu'avec un certain retard, ce

2. Albert Gyergyai, « À propos des traductions de Gide en hongrois », *Nagyvilág*, 3^e année n° 9, 1958, pp. 1391-2.

3. *Occident*, revue littéraire et culturelle créée en 1908 à Budapest, forum puissant de la nouvelle littérature hongroise, « la NRF hongroise », jusqu'en 1941.

4. Mais bien souvent elles pouvaient déjà être lues en français ! Ainsi, c'est le grand poète « symboliste » hongrois Endre Ady qui attire l'attention, dans *Nyugat*, sur *La Porte étroite*, dans un article de 1910 (« Az Isten az irodalomban » [« Dieu dans la littérature »], *Nyugat*, 3^e année n° 3, 1^{er} févr. 1910, p. 204).

qui est dû aussi au fait que Gide est un de ces auteurs d'élite dont l'œuvre reste longtemps confidentielle.

Les traductions gravitent autour de trois axes majeurs, représentés chacun par trois noms phares de traducteurs, représentant chacun un type particulier de motivation. Il s'agit, premièrement, des traductions des récits de Gide par Albert Gyergyai, interpellé avant tout par les aspects *moraux* des textes ; deuxièmement, de la version hongroise du *Retour de l'U.R.S.S.* établie par Tibor Déry, qui souligne les versants *politiques* de l'œuvre gidiennne ; et troisièmement, de la traduction des *Faux-Monnayeurs* par Pál Réz, mettant en valeur les problèmes d'*écriture*⁵.

AUTOUR DE LA MORALE

La réception de Gide en Hongrie est en grande partie liée à Albert Gyergyai (1893-1981), universitaire et critique hongrois de renommée, pape des lettres françaises en Hongrie, traducteur à la fois admiré et contesté pour son « maniérisme » ainsi que pour sa liberté vis-à-vis des textes⁶. De Gide, il a transposé en hongrois les *récits* : d'abord *L'Immoraliste*⁷, ensuite *La Symphonie pastorale* et *Isabelle*⁸, enfin *La Porte étroite*⁹.

Les traductions de Gyergyai, souvent plus « libres » que ce que certains critiques ne voulaient admettre, conservent pourtant du style gidien sa discipline classique. Mais la vraie rencontre entre l'auteur et le traducteur s'opéra à un niveau autre que celui du maniement de la langue : c'est dans l'inquiétude morale des textes gidiens que Gyergyai — selon le témoignage de ses essais dont nous parlerons plus loin — put se reconnaître. Or chez Gide, le style aussi est une morale : par conséquent, les traductions de Gyergyai, qui recréent, grâce à une inclination personnelle, non seulement la forme mais aussi ce par quoi celle-ci est mue, peuvent

5. Il faut noter d'importantes absences dans les traductions hongroises des textes de Gide : celles notamment du *Journal* (sans compter quelques extraits brefs parus dans les revues *Nyugat* et *Vigília* avant la seconde guerre) et des *Nourritures terrestres*.

6. Il a notamment traduit les premiers tomes de la *Recherche* de Proust, des romans de Flaubert, etc.

7. Sous le titre *Mestelen* [« Nu »], 1925.

8. Les deux récits dans un même volume, 1929, 1930, puis 1947.

9. Sous le titre *A mennyország kapuja* [« La Porte du Paradis »], 1944. Le récit reparaitra plus tard sous le titre *Alissa*. Les quatre récits ont été réunis dans un même volume en 1970.

être considérées comme plus « fidèles » à l'esprit de Gide que ne le seraient des transpositions plus littérales. D'autre part, l'acte de traduire, ainsi compris, correspond tout à fait à l'attitude « classique » telle que Gide lui-même l'envisage : comme un credo non seulement stylistique, mais fondamentalement moral, selon lequel derrière « l'imitation », il y a la recherche de soi. D'ailleurs, Gyergyai ne manqua pas de traduire le texte où Gide avait formulé ces idées qui correspondent si bien à sa propre attitude ¹⁰ :

L'artiste véritable, avide des influences profondes, se penchera sur l'œuvre d'art, tâchant de l'oublier et de pénétrer plus arrièrè. Il considèrera l'œuvre d'art accomplie, comme un point d'arrêt, de frontière ; pour aller plus loin ou ailleurs, il nous faut changer de manteau. — L'artiste véritable cherchera, derrière l'œuvre, l'homme, et c'est de lui qu'il apprendra.

[...] Montaigne, dans sa fréquentation des anciens, se compare aux abeilles qui « pillotent de çà de là les fleurs », mais qui en font après le miel, « *qui est tout leur* ».

Après Gyergyai, d'autres traducteurs hongrois abordèrent le « Gide moral », parmi eux György Somlyó, avec les traductions du *Retour de l'Enfant prodigue*, de *Bethsabé* et de *Philoctète* ¹¹. « Parmi les trois, à la première lecture, c'est la traduction de *Betshabé* qui nous semble la plus réussie, peut-être à cause du style biblique, qui a ses traditions hongroises depuis Gáspár Károli, tandis que dans *l'Enfant prodigue*, et encore plus dans *Philoctète*, le langage parfois trop "budapestois" détonne dans le classicisme de Gide », écrit Gyergyai à propos des traductions de Somlyó ¹². Or sa critique vaut plus qu'une remarque sur l'usage de la langue — compte tenu de sa conception où style et morale sont étroitement liés. En effet, il ne s'agit pas pour Gyergyai de reprocher simplement à Somlyó son manque de fidélité par rapport aux textes — ce « défaut », qui, d'ailleurs, lui fut souvent reproché à lui-même, pourrait être considéré comme une marque de la personnalité du traducteur. Mais ce que Gyergyai impute avant tout à la version hongroise de Somlyó, c'est tout le contraire d'une touche personnelle : c'est le *conformisme*, cible privilégiée de Gide dont Gyergyai se veut l'adepte. Ce conformisme, langagier d'abord, semblerait s'emparer de toute l'attitude de Somlyó vis-à-vis de Gide. Notamment, Gyergyai tient à dévoiler la facilité du moralisme collectif adopté aussi par Somlyó qui, dans sa postface, revient sur la « collaboration » de Gide avec les Allemands. « [...] nous devons enfin affirmer qu'il y a quel-

10. *De l'Influence en littérature*, trad. de A. Gyergyai, 1946.

11. Dans un même volume, 1957.

12. A. Gyergyai, *op. cit.*

que provincialisme dans la reprise à Budapest de telles accusations nées à Paris, surtout quand à Paris tout cela est déjà oublié depuis bien longtemps, et que ce qui nous intéresse des auteurs du passé et du présent, ce sont avant tout leurs œuvres ¹³... » Gyergyai profite donc de l'occasion pour revendiquer l'autonomie du jugement esthétique, dans le contexte de la Hongrie de la fin des années 50 où la littérature non subordonnée à une quelconque idéologie commence à s'imposer lentement. Une fois de plus, Gyergyai reste fidèle à « l'esprit *NRF* » et à Gide en concevant le « point de vue esthétique » comme « le seul où il faille se placer » pour parler de son œuvre « sainement ¹⁴ ».

Les Caves du Vatican ont été traduites deux fois en hongrois ¹⁵. Bien entendu, ce livre, en présentant un Gide moins « classique », était susceptible de gêner le public hongrois ¹⁶. Gyergyai se fit donc le défenseur des *Caves*, parfois même en exagérant son importance. Par exemple, vingt-quatre ans après la première publication en hongrois, Gyergyai — en s'opposant là encore à Somlyó qui n'appréciait point le livre — affirma que Gide avait considéré ce « roman » comme le plus important de toutes ses œuvres ¹⁷. Or ce glissement, qui rappelle la surenchère de Gide lui-même à l'égard de *Corydon*, nous paraît significatif dans la mesure où il dévoile un programme qui tend à ouvrir le domaine de l'esthétique vers l'éthique. Gyergyai se place à un point de vue moral pour défendre les *Caves*, tout comme Gide surévaluait *Corydon* : dans les deux cas — dans des contextes différents, — il s'agit de revendiquer, à travers l'acte gratuit ou l'homosexualité, la liberté individuelle.

En effet, c'est avec la nouvelle traduction des *Caves* que les textes de Gide commencent à reparaître en Hongrie, à partir de 1957, après une rupture de presque dix ans correspondant à la période « dure » du communisme. Cependant, si le rôle de ce romancier ne pouvait plus être occulté — surtout après la publication en hongrois des *Faux-Monnayeurs* en 1966, — sa nouvelle consécration officielle, liée à la nouvelle publication en hongrois du *Retour de l'U.R.S.S.*, n'arrivera qu'à la fin des années

13. *Ibid.*

14. André Gide, *Journal 1889-1939* (Paris : Gallimard, 1951, « Bibl. de la Pléiade »), 25 avril 1918, p. 652.

15. Trad. de György Kônig, 1934 ; puis trad. de Márta Sárközi, 1958, sous le titre de *A Vatikán titka* [« Le Secret du Vatican »].

16. Tout comme la traduction de 1925 du texte sur Oscar Wilde (*Oscar Wilde : In memoriam*, 1910), mais celle-ci était toujours restée confidentielle.

17. A. Gyergyai, *op. cit.*

80, avec le renversement du régime politique du pays.

AUTOUR DE LA POLITIQUE

Un deuxième volet de la réception en Hongrie fut en effet nourri des engagements sociaux et politiques de Gide. Déjà le *Voyage au Congo*¹⁸ semble avoir inspiré le grand écrivain hongrois « populiste » Gyula Illyés, dans l'écriture de sa célèbre sociographie¹⁹ décrivant la vie des populations déshéritées des grandes plaines hongroises. Mais l'histoire de la réception « engagée » de Gide est principalement construite sur les avatars de l'accueil en Hongrie du *Retour de l'U.R.S.S.* En effet, tout de suite après la publication de ce livre en France (novembre 1936), l'éditeur hongrois Imre Cserépfalvi en confia le texte français au célèbre écrivain de gauche Tibor Déry, qui le traduisit en huit jours. Quelques semaines plus tard, la version hongroise parut en trois à quatre mille exemplaires. L'éditeur réussit à distribuer la moitié des tirages avant que les autorités hongroises — de droite, bien sûr — ne lui confisquassent le reste. Ensuite, un procès fut intenté contre le traducteur, qui finit par passer deux mois en prison, en 1938. Les raisons de cette condamnation, précisées dans l'arrêt de la justice, furent les suivantes :

La publication en hongrois du texte d'un auteur qui, vu le contenu de la version hongroise, a de la sympathie pour les communistes, constitue une infraction en soi. L'image que l'auteur français — et l'inculpé, en tant que traducteur — donne des conditions de la vie en Russie, font penser que celles-ci ne sont point effrayantes, seulement pas encore tout à fait parfaites. [...]

Cette traduction est donc susceptible d'inciter le prolétariat hongrois, ainsi que les personnes qui en épousent les idées, à commettre quelque action violente avec le but de renverser notre ordre social et administratif²⁰.

Bien entendu, Déry s'empressa d'attirer l'attention de Gide²¹ sur le « piquant de l'affaire » : il lui fit remarquer que le tribunal hongrois avait pu aboutir, quant au *Retour*, à des conclusions diamétralement opposées à celles tirées par les militants pro-soviétiques de la gauche communiste hongroise, qui, tout comme leurs camarades français, tenaient le *Retour*

18. Le texte ne parut en traduction qu'en 1968 (trad. de Nándor Szávai), après le feu vert donné par le lecteur officiel qui était le célèbre historien et politologue István Bibó (1966).

19. *Puszták népe*, « Ceux de la Puszta » (1936).

20. Arrêt de la Justice dans l'affaire de Tibor Déry, en 1938.

21. Gide ne refusa pas son soutien moral à Déry, mais restait réservé à l'égard de cet auteur toujours à court d'argent...

pour nuisible à leur cause. Ervin Sinkó, par exemple, dans sa « Lettre ouverte à André Gide », écrite sur commande officielle à Moscou, puis interdite de publication par les autorités soviétiques pour son indulgence excessive à l'égard de Gide, reprocha au récit de ce dernier son côté « élitiste » mais surtout son inopportunité²².

Les attaques arrivaient donc des deux côtés, mais c'est parmi les défenses que figure le texte de la plus grande envergure sur le sujet, à savoir l'article de François Fejtő, de 1936, publié dans la revue *Szép Szó*²³. Dans cet article, Fejtő propose une analyse globale de la gauche politique. Considérant le *Retour* comme un écrit de gauche par excellence, il estime que la critique de Gide vise des phénomènes « d'une autre couleur » : ce n'est pas aux idées de gauche qu'il tient rigueur, mais à leur déformation bolchévique, qui les fait ressembler à des idées de droite. Cette distinction entre bolchévisme (critiqué par Gide) et idées socialistes/démocratiques (que Gide ne renie jamais) permet à Fejtő de redéfinir sa propre position dans le paysage politique des années trente. En réponse à la critique de Pierre Herbart publiée dans la revue *Vendredi*, il revendique, d'une part, le devoir de la gauche de *dire* la vérité — même « inopportune » — et de s'y référer en toute circonstance. D'autre part, face à la théorie de l'adaptation nécessaire, il défend le droit de l'écrivain au point de vue éthique, qui lui semble être le seul point de vue fort à pouvoir être opposé notamment à l'idéologie du nazisme. En effet, Fejtő voit dans le livre de Gide un appel à la vigilance générale contre les dangers du conformisme.

Après la guerre et sous le régime communiste en Hongrie, le *Retour* fut de nouveau interdit : cette fois non plus en raison de ses sympathies de gauche, mais bien au contraire, à cause de l'anti-communisme de l'auteur (dans les années 50, les exemplaires qui restaient de l'édition Cserépfalvi furent conservés dans les réserves des grandes bibliothèques sous l'étiquette « littérature fasciste »). Il fallut attendre la fin du régime pro-soviétique (1989) pour que soit rééditée la traduction de Déry, complétée des *Retouches* dans la traduction de Pál Réz. Cette édition commentée marqua une étape non seulement dans l'histoire de la réception de Gide en Hongrie — relancée en effet par cette parution²⁴, même si la traduction

22. Par ailleurs, cette lettre ouverte fut le dernier essai de Sinkó pour se faire entendre à Moscou. Peu après la rédaction de cette lettre, il quitta l'URSS et confia sa déception à son *Journal parisien* où il dénonça également le culte de Staline, rejoignant par là le récit de Gide.

23. Forum des idées et de la littérature hongroises « urbaines », publié à Budapest entre 1936 et 1938. L'article de Fejtő parut dans le n° 10 de 1936.

24. En 1958, Albert Gyergyai écrit : « C'est surtout à cause de ce récit de

de *Si le grain ne meurt*, parue deux ans après le *Retour*, était loin de rencontrer le même succès, — mais aussi dans l'édition hongroise en général : les nouvelles publications dénonçant les travers de « l'ancien régime », rendues possibles par les changements politiques qu'elles précipitaient elles-mêmes, furent les grands succès éditoriaux des années de transition.

AUTOUR DE L'ÉCRITURE

À la réhabilitation du *Retour de l'U.R.S.S.* participa aussi un prestigieux personnage des lettres hongroises, Pál Réz, qui avait été en 1966 le traducteur du « roman pur » gidien, *Les Faux-Monnayeurs*²⁵. Bien entendu, en 1966, la publication d'un tel ouvrage « décadent » ne fut possible qu'accompagnée d'une postface explicative, indiquant au lecteur l'unique piste de lecture autorisée — celle de la distance. En effet, cette postface de Lajos Mesterházi trace une grille d'interprétation dogmatique, ignorant complètement la portée de l'esthétique gidienne. Elle présente le livre comme *témoignage* d'une crise. Au nom d'une esthétique marxiste rigide et généralisante, Mesterházi met en question l'intérêt d'une structure qui manquerait selon lui de convergence, et taxe le propos gidien de dépassé, abstrait, vain, inconséquent. Mais au fur et à mesure de l'adoucissement du régime en Hongrie, *Les Faux-Monnayeurs* seront de mieux en mieux tolérés, puis appréciés par la critique, intéressée de plus en plus par les questions de l'écriture.

CRITIQUES ET TÉMOIGNAGES

L'Âge d'or de la revue Nyugat : Ady et Babits

Nous l'avons déjà dit, la revue *Nyugat*, qui recensait dès le début les plus importantes publications françaises, rendait compte aussi des parutions des œuvres de Gide. Pendant une première période, il s'agissait sur-

voyage que Gide n'est pas considéré chez nous comme un écrivain progressiste — c'est cela la vraie raison, guère autre chose, de la réticence vis-à-vis de Gide depuis la libération [1945]. »

25. 2^e éd., avec le *Journal des Faux-Monnayeurs*, 1981.

tout des *récits*²⁶, dont les problématiques morales — notamment la question de l'immoralisme et celle de la sainteté — trouvaient immédiatement des échos chez deux personnages-clés de la première génération de la revue hongroise, Endre Ady et Mihály Babits : si le thème de l'immoralisme fut en général réduit chez eux à la question de la culpabilité, la problématique de la *sainteté* (et du *renoncement*) correspondait en revanche directement à leurs préoccupations les plus intimes.

Ady fut le premier à réagir en Hongrie à *La Porte étroite* : « Ce sont le plus souvent les personnes nées de parents de confessions différentes qui prennent la question de Dieu et de la religion le plus au sérieux. Mais Gide m'est cher pour autre chose encore : je ne trouverais jamais, dans mon évolution d'homme et d'écrivain, une personne plus proche — de moi-même. Alors combien la prédestination protestante me paraît profonde et vraie²⁷ ! » Ce qui rapprocha donc Ady de Gide, c'était le problème de Dieu, ainsi que le sentiment de devoir « prêcher », sans cesser pour autant de se remettre perpétuellement en question. Il s'agit en effet d'une réflexion née de l'angoisse métaphysique : « Je ne connais pas libre pensée plus belle que la recherche inquiète et critique de Dieu », conclut Ady.

L'autre personnage emblématique de la revue *Nyugat*, Mihály Babits, qui, par ailleurs, jouait à peu près le même rôle à la revue que Gide à *La NRF*, était également préoccupé par l'aspiration à la sainteté. Homme réservé et « classique » — tout le contraire de l'exubérant Ady, — mais non moins tourmenté, il était fort sensible à la maîtrise gidienne de la forme, une discipline « bâtie sur des abîmes ». Cependant, dans son *Histoire de la littérature européenne* (1934), parlant de « l'immoralisme » de Gide, il met en garde son lecteur contre la tentation de liberté absolue — « pensée vertigineuse », dit-il, — au nom de la responsabilité chrétienne. En effet, la problématique gidienne est proche de celle de Babits, mais les réponses données par Gide le rebutent, ce qui s'explique probablement aussi par le fait que la tentation de l'homosexualité, jamais assumée mais largement présente dans son œuvre, lui infligeait un sentiment de culpabilité que, contrairement à Gide, Babits n'arrivait jamais à concilier avec une éthique²⁸. « Il y a plus de parenté réelle entre André Gide et Babits qu'il n'y en a d'habitude entre auteurs qu'on compare ; il s'agit avant tout d'un "dédoublement" intérieur. Mais tandis qu'André Gide est divisé par une angoisse morale devenue consciente, ayant eu son nom, la crise de

26. Avant tout, de *L'Immoraliste* et de *La Porte étroite*.

27. « Dieu dans la littérature », *Nyugat*, 3, 1910/3.

28. Cf. plus loin son roman *Le Fils de Virgîl Tímár*.

Babits reste plutôt intellectuelle, inconsciente, sans jamais pouvoir être problématisée. André Gide gère et développe son angoisse, Babits ne fait que révéler la sienne²⁹. »

La réticence morale par rapport à « l'attitude gidienne », nous la retrouvons sous une forme moins complexe dans les critiques de Marcell Benedek, historien de la littérature universelle, de la même génération dont est issu Babits. En 1928, Benedek insiste encore sur le rôle de Gide dans l'encouragement des vraies valeurs — esthétiques — de la littérature française, mais après la « Libération » — en 1947, — il ne parle plus que de la « perversité » du comportement pédéraste gidien et du caractère « dépassé » de son individualisme :

Aujourd'hui, on sonne le glas de l'individualisme illimité de Gide. [...] Son arme principale fut son style inégalé. Mais quant à la morale, on peut se demander si les contraintes assumées ne valent pas mieux que la liberté totale. Gide, malgré tout le brio de son art, nous reste étranger à nous qui voulons assumer ces contraintes.

Deuxième génération de la revue Nyugat : Sándor Márai et László Németh

Parmi les grandes figures de la littérature hongroise qui débutèrent dans les années 1920, deux s'étaient prononcées de manière représentative au sujet de Gide : Sándor Márai et László Németh. Le premier est un auteur de référence de la littérature « moderne » et « bourgeoise » de cette époque, son œuvre est caractérisée par un retour à l'esthétique classique ainsi que par la prise en charge des valeurs de l'individualisme moderne. Les principes de son classicisme moderne étaient proches de l'esthétique gidienne, aussi celle-ci intéressait-elle beaucoup Márai. Cependant, les ressemblances entre les deux œuvres ne font que souligner leurs divergences profondes. Quant aux réactions de Márai à l'égard de Gide, elles ne laissent pas de doute : si l'écrivain hongrois ne cessa jamais d'admirer le courage avec lequel Gide s'engageait sur les voies de la liberté individuelle, il fut en même temps profondément irrité par certaines de ses préoccupations. « Gide fut un vrai talent », dit Márai, « ceux qui comprennent le français disent que sa langue est des plus pures. Mais sans cesse la culpabilité, la pédérastie... Son masochisme est une attitude agaçante. » Cette réticence de Márai par rapport à l'homosexualité — telle qu'on la retrouve aussi dans son roman *Les Révoltés* (dont nous parlerons à propos des parallélismes) — revient presque chaque fois qu'il

29. László Németh, « La poésie de Babits », *Két nemzedék*, 1970.

parle de Gide dans son *Journal* ³⁰.

Engagé dans une voie diamétralement opposée à celle du cosmopolitisme urbain de Márai, László Németh, futur chef de file du mouvement des écrivains populistes, trouva pourtant dans Gide, dans les années 20, des ressources plus déterminantes que Márai. Ce dernier était fasciné par la libre pensée d'où ni Dieu ni le démon n'étaient exclus, mais ce fut László Németh qui « adopta » le dédoublement gidien. S'il fut le premier en Hongrie à douter de la valeur du style classique de Gide, trop ciselé selon lui, il fut aussi le premier à considérer la problématique gidienne dans une perspective ontologique.

Certains éléments biographiques pouvaient renforcer cette affinité spirituelle : le double héritage parental aussi bien que les tracés liés à la sexualité. Le besoin de se confesser et la conscience d'une sincérité problématique, ainsi que le désir de révolte contre la médiocrité pouvaient également rapprocher Gide et László Németh. En tout cas, les romans de celui-ci adoptent visiblement la structure des récits de Gide : ils mettent en jeu peu de personnages, esquissent à peine les éléments extérieurs, suivent une seule trame dépouillée. Zsófi Kurátor, héroïne du *Deuil*, subit la même réduction graduée de sa personnalité qu'Alissa de *La Porte étroite*. Ce sont des œuvres qui gagnent en intensité à mesure qu'elles perdent en largeur, selon Németh, qui voyait dans le récit gidien un genre héroïque et passionné, opposé à la sottise, cynique et frivole. En effet, de sa propre œuvre, les aspects ironiques sont absents au même titre que l'expérimentation formelle.

Ces points communs et ces points de divergence entre Gide et Németh sont analysés par László Németh lui-même, dans ses essais très personnels sur Gide, et notamment dans celui de 1928, qui se distingue dans la réception hongroise de Gide par sa sensibilité et par sa justesse ³¹. Németh, lui aussi, porte son regard sur l'homosexualité, mais il est bien plus opérationnel que celui de Márai. En effet, il fait une comparaison entre la pédérastie de Gide et l'aigle du *Prométhée* gidien : si « notre ai-

30. « La scène où Olivier et Édouard s'avouent leur amour, dans le roman de Gide *Les Faux-Monnayeurs*, est écœurante. La chialerie sentimentale des confidences pédérastes est vraiment "perverse". Ce n'est pas la sexualité qui est "perverse". Mais que la sexualité soit sexuelle. Là est son sens. La sexualité sentimentale est en revanche vraiment immorale. » (1946). « Ce qui était vraiment "contre nature" dans l'œuvre et dans le personnage de Gide — on s'en rend plus clairement compte maintenant, quelques mois après sa mort, — c'était cette attitude crispée, qui lui faisait créer un rôle à partir d'une passion, et transformer une inclination en comportement machinal. » (1951).

31. En volume en 1941, puis en 1973.

gle est notre raison d'être », celui de Gide, sa pierre de touche, c'est l'homosexualité, qu'il cherche sans cesse à vaincre ou à assumer. « Il transforme la vision sexuelle retorse d'un homosexuel en qualité artistique [...]. L'amour platonique et la complicité érotique découvrent un nouveau visage de l'homme et de la femme. Un monde nouveau est créé, avec les couleurs complémentaires de la sexualité. » Mais Németh va encore plus loin : jusqu'à fonder sa vision de l'éthique gidienne, et même sa propre éthique, sur la différence, en l'occurrence sexuelle, et sur la lutte :

La plupart des hommes adaptent leurs instincts aux Tables menaçantes de la Loi, corrigent les commandements à leur aise et justifient leurs besoins autant que possible. Leur décalogue sur mesure ressemble moins à la tunique de Nessus, qu'à une cuirasse qui protège contre les reproches et les remords. Comme la tortue sous sa carapace, ils vivent tranquilles dans leur morale, contre laquelle ils peuvent commettre des infractions, sans que jamais ils s'y opposent.

Différent est celui pour qui la vie est un effort moral. Tel homme n'a cure de la loi, car aucune contrainte extérieure n'a de sens à côté de ses instincts à double pente. Il regrette tantôt de ne pas être plus haut, tantôt de ne pas être plus bas. Il se figerait en saint, mais la broussaille de ses passions l'attire aussi irrésistiblement. L'homme moyen, dès qu'il change l'atmosphère morale de sa vie, étouffe. L'autre, en revanche, retrouve son vrai milieu aussi bien dans le sens de l'épaisseur que dans celui de la fluidité. C'est lui à droite et c'est lui aussi à gauche. Et plus il est à droite ou à gauche, plus il désire être de l'autre côté.

Cette double orientation morale est caractéristique d'André Gide. Il est à la fois le ressort tendu et la force qui le détend. Cela dépasse la question relativement puéride de l'homosexualité ou de l'ascèse. L'homosexualité n'est que le manomètre choisi, l'échelle pour mesurer les variations intérieures de la tension. Le sens de l'effort moral : c'est cela le problème gidien. Par où se trouve ma vie : à contre-courant, ou suivant le flux ? Suis-je un homme si j'arrive à me vaincre, ou plutôt si je m'abandonne aux facultés qui se reposent en moi ? Dois-je devenir forteresse d'unité ou jungle de surprises ?

André Gide ne tranche pas la question, mais il y acquiesce et s'y oppose, se tend et se détend, montre un cœur d'homme qui oscille. [...] Il est grand artiste car il ne tranche pas et il est grand homme car il ne peut trancher.

Selon László Németh, ce flottement est forcément douloureux, mais la réconciliation des contraires n'est pas pour autant impossible : un équilibre entre l'ascèse et le cynisme se dessine devant Gide à travers la figure de Goethe :

Goethe a résolu ce « ou bien — ou bien » ; il a montré que l'homme peut rester sceptique, c'est-à-dire chercheur, et créateur à la fois, [...], il a montré la vie entre l'ascèse et le plaisir, ce qui équilibre les deux : la culture au sens profond du terme.

*Troisième génération de la revue Nyugat :
les essayistes*

Pour ce qui est de l'exploration du psychisme dans la réception de Gide, László Németh fut le précurseur des « professeurs » de la génération des années 30. Ceux-ci dressèrent des tableaux synthétiques de l'œuvre de Gide en la situant par rapport à l'histoire des idées, tout en reconnaissant qu'il était « difficile de définir cet écrivain à l'aide des vieilles méthodes critiques, ou encore avec ses propres formules à lui qui se contredisent, qui ne contiennent chacune qu'un élément momentané de la vérité, et que Gide lui-même fabriquait volontiers pour s'amuser et amuser les siens, plus pour brouiller les pistes que pour se découvrir ³² ».

Les essayistes s'opposaient aux tenants d'un dogmatisme d'inspiration surtout catholique, qui, rejoignant la critique d'Henri Massis, attaquaient chez Gide les concepts de la gratuité et de l'autonomie individuelle. Nous avons déjà parlé d'Albert Gyergyai, traducteur des récits de Gide en hongrois, mais aussi essayiste et professeur de littérature française (à la Faculté des Lettres de Budapest) et, en tant que tel, maître de plusieurs générations. Du point de vue de l'universitaire « humaniste » qu'il était, il savait apprécier la complexité de l'œuvre de Gide, et ne point la réduire en quelques formules commodes. Comme László Németh, il savait aussi reconnaître et adopter le côté dérangeant de Gide, tout en gardant une certaine distance, qui profite à l'analyse. Parler de Gide, c'était aussi l'occasion de s'exprimer sans se dévoiler. Et en même temps, Gide représentait l'enjeu de toute une conception de la littérature :

[Gide] créa un vrai foyer de la littérature importante et de haut niveau qui pouvait maintenir un équilibre flottant entre les valeurs confirmées et les talents de pionnier, et qui est aujourd'hui en voie de disparition, d'une part à cause d'une vie littéraire de plus en plus commercialisée, d'autre part, peut-être, parce que les exemples littéraires et humains de la générosité, de l'envergure, et du juste prestige, que représentait Gide, nous manquent.

Bien entendu, avant de devenir l'objet de nostalgies, la figure de Gide fut en Hongrie l'emblème de la nouveauté et de la révolte. Antal Szerb (1901-1945), dans son *Histoire de la littérature universelle* (1941), reconnaît à Gide un rôle essentiel dans les mutations de la littérature au XX^e siècle. « Sa vocation, c'était dissolution, libération, lutte contre les formes figées. Dans les domaines de la littérature et de la psychologie littéraire, il se chargea de la tâche qui fut accomplie en philosophie par

32. Étude sur Gide par Albert Gyergyai, 1975.

Bergson³³. » Dans sa synthèse, Antal Szerb met en valeur la notion de l'acte gratuit (qu'il appelle d'ailleurs — en français — « action gratuite », expression reprise ultérieurement par la critique hongroise) et celle du roman pur, tout en regrettant le côté trop cérébral des textes de Gide.

De douze ans le cadet d'Antal Szerb, István Sôtér, romancier, essayiste, historien des littératures française et hongroise, professeur de lettres, se posait lui aussi la question de l'influence de Gide. Dans son étude sur les relations littéraires franco-hongroises (1946, 1957), il considère l'apparition des textes de Gide dans la revue *Nyugat* comme un événement révélateur de l'arrivée en Hongrie de la littérature française la plus moderne, après le règne prolongé d'Anatole France et de Romain Rolland, et avant Mauriac, Cocteau, Rivière... Pour Sôtér, le rôle de Gide est cependant problématique. Serait-il un représentant de l'esprit français (moraliste, curieux, analyste, humaniste, rationaliste, et janséniste même dans l'hédonisme) ? Proust, Balzac, Saint-Simon, Rabelais conviendraient mieux... Serait-il éducateur ? Mais il est sans cesse infidèle à lui-même ! On ne peut ni l'accepter ni le rejeter, constate Sôtér, avant de démontrer en fin de compte que la vraie fidélité à soi, comme celle de Gide, s'obtient forcément au prix d'infidélités et de lutte permanente contre ce qui est figé. De même, Sôtér affirme que le style gidien, trop intellectuel, trop alambiqué pour certains — allusion à László Németh, — constitue en fait la voie royale de la spontanéité : la discipline de l'expression permet de débarrasser la pensée des contraintes plus banales.

Après la guerre

À partir du moment où la Hongrie eut viré vers le communisme stalinien, Gide fut plus ou moins mis à l'index. L'interprétation officielle fut définie d'après l'esthétique marxiste représentée par le théoricien du réalisme, György Lukács, qui, dénonçant la décadence et la gratuité artistiques, écrivit à propos de Gide :

Il accepte sans résistance la domination du démoniaque, disons plus : il est, en face d'elle, plein de curiosité intellectuelle, intérieurement tendu, animé d'un parfait mépris pour l'esprit petit-bourgeois. Il ne s'agit pas seulement ici de la confession esthétique dont on vient de rappeler deux célèbres formules [« C'est avec les beaux sentiments qu'on fait de la mauvaise littérature » et « Il n'y a pas d'œuvre d'art sans collaboration du démon »] ; comme toute cette morale gidienne de la « sincérité », qui lui est si étroitement liée, l'« acte gratuit » représente, sur le plan esthétique, le même aveu. Ce qui était chez [Thomas] Mann un thème actuel — justifié, même lorsqu'il occupait une pla-

33. *Ibid.*, p. 712.

ce centrale [*Tonio Kröger, Docteur Faustus*] — devient chez Gide une maxime unificatrice de l'art et de la vie, le principe de leur commune décomposition et de leur commune défiguration. On voit ici clairement le carrefour où les voies se séparent, où le réalisme critique, chez les écrivains bourgeois d'aujourd'hui [p. ex. Th. Mann] se libère de toute avant-garde, de toute décadence, où il prend très résolument position contre elles³⁴.

Pour les critiques marxistes « durs », nourris des théories de Lukács vulgarisées, comme Vilma Mészáros ou Lajos Mesterházi, il s'agira donc de privilégier systématiquement le réalisme critique du XIX^e siècle par rapport à toute autre esthétique, et de le revendiquer même pour les textes du XX^e. Par conséquent, toute expérimentation sera mal venue, considérée comme signe de décadence ; il sera difficile d'apprécier des auteurs plus novateurs que Romain Rolland ou Roger Martin du Gard.

Bien entendu, Gide sera critiqué moins pour les nouveautés formelles de ses textes que pour les idées qu'ils propagent. Plus exactement, ces idées auraient un effet néfaste sur son écriture :

Gide lui-même fut fier de dire que son œuvre était essentiellement éthique et non esthétique [?]. Aussi ses romans sont-ils construits autour d'un problème moral ou de plusieurs problèmes moraux. Ce phénomène n'est point unique dans la littérature. À des moments de crise sociale profonde, avant les révolutions, il arrive souvent que l'écrivain se mette à prêcher une nouvelle morale. Pensons seulement aux romans de Diderot ou de France [...].

Par contre, tout est différent si, derrière les questions morales, on ne trouve pas une idéologie capable d'orienter les gens vers une vision globale du monde, de représenter une classe sociale progressiste et de créer une nouvelle image de l'homme. C'est alors que les forces anti-épiques apparaissent : l'extravagance, puis l'analyse des caractères qui éclate l'unité des personnages au lieu de les rendre typiques ; l'éclatement aussi de la composition où, au lieu d'une trame cohérente, nous trouvons un débat infini entre marionnettes qui, sous un visage et un nom, représentent chacune un des aspects de la pensée de l'auteur³⁵.

Les marxistes s'indignaient donc du non-choix de Gide, du « débat infini » sans conclusion — marxiste, évidemment. En effet, considérant, d'après Engels, que la liberté ne consiste point à pouvoir choisir, mais à avoir bien choisi, les plus orthodoxes reprochaient à Gide de ne pas s'être seulement retourné contre sa classe sociale mais d'avoir refusé toute contrainte idéologique. D'autres étaient simplement rebutés par son côté réfractaire à l'optimisme obligatoire de la pensée communiste officielle, très

34. György Lukács, *La Signification présente du réalisme critique*, trad. de l'allemand par Maurice Gandillac (Paris : Gallimard, 1972, coll. « Les Essais »), pp. 156-7.

35. Vilma Mészáros, 1966.

petite-bourgeoise, au fond. Les critiques dogmatiques marxistes et catholiques se sont rejoints pour condamner aussi bien l'homosexualité que la disponibilité et l'individualisme.

Cependant, en ce qui concerne l'acte gratuit tel qu'il apparaît dans les *Caves*, les critiques de l'ère communiste ne le prenaient pas très au sérieux, et de moins en moins. László B. Nagy, en 1959, s'alarma encore à la vue du danger que selon lui représentait une telle conception ludique de la vie. En 1968, Péter Nagy parla déjà de « clownerie » plutôt anodine, regrettant que l'inquiétude de Gide ne se transformât point en attitude révolutionnaire. Enfin Klára Csűrös, dans son étude sur l'ensemble de l'œuvre de Gide (1974), mit en doute que l'acte gratuit de Lafcadio pût avoir une portée quelconque ; il s'agissait, selon elle, d'une pure parodie (du roman traditionnel, par exemple) ou d'un jeu malin qu'il ne fallait pas chercher à comprendre. Avec leur appareil critique adapté uniquement aux romans du « réalisme critique », les interprètes de cette époque semblent être en effet désarmés devant la sottise qui présuppose un tout autre regard.

Déjà au cours de la première période du communisme, *Les Faux-Monnayeurs* eurent plus de succès officiel que les *Caves*. László Dobossy, dans son *Histoire de la littérature française* (1963), estime qu'il est une des œuvres les plus importantes de la littérature française de l'entre-deux-guerres, en raison de l'innovation du cadre romanesque, quoique « l'expérience du roman pur fût fondée sur des bases esthétiques beaucoup trop restreintes » et que cette esthétique de la gratuité se trouvât vite « dépassée par la nouvelle génération : Malraux, Saint-Exupéry, Sartre et Camus ». C'est encore la filiation entre Gide et cette jeune génération que souligne László Ferenczi, défenseur des *Faux-Monnayeurs*, un des rares critiques des années soixante qui n'envisageaient pas l'œuvre de Gide comme un produit de crise.

En même temps, les critiques idéologiques, comme celles de Vilma Mészáros et de Klára Csűrös, ainsi que celle de Béla Köpeczi (1976), reprochaient aux *Faux-Monnayeurs* son manque de réalisme. György Bodnár (1976) voulait démontrer que c'est à cause de son trop grand attachement à la réalité superficielle (son naturalisme) que le roman perdait sa vérité générale. De son côté István Fodor, auteur d'une étude sur les rapports entre Gide et Dostoïevski³⁶, dénonça le caractère compassé d'une écriture trop consciente et par conséquent trop éloignée de la vie :

On ne peut comparer ni la sincérité, ni la religiosité, ni l'humanisme de

36. « Dosztojevskij et André Gide », *Filológiai Közlöny*, 1964, n° 1-2, pp. 112-22.

Dostoïevski, torturés, nés dans la misère, à cet humanisme gidien bien nourri, élevé dans le respect du style classique, qui sent les livres et qui n'arrive à dépasser ses propres préoccupations que difficilement, pour arriver jusqu'aux problèmes de la communauté qu'il abandonnera aussitôt.

Le « rationalisme » de Gide — et même la technique des interventions directes des personnages-narrateurs — était en revanche un élément loué par les critiques, bien qu'ils eussent conscience de la relativité de cette appréciation : « La particularité du rationalisme gidien, c'est le fait que par des moyens rationalistes, il prouve la nécessité de l'irrationnel », écrit V. Mészáros.

Enfin, à partir des années 80, les interprétations devenaient de moins en moins idéologiques et de plus en plus avertie. La fausse pudeur relative à l'homosexualité commença à disparaître lentement. L'analyse objective du rapport du roman de Gide à la réalité et au réalisme devint possible grâce à la libéralisation progressive des théories esthétiques. Ainsi, l'étude de Anna Mária H. Szasz (1981), par exemple, présente déjà l'analyse structurée d'un certain nombre d'éléments signifiants, des systèmes de symboles aux points de vues narratifs.

LE PLUS « GIDIEN » DES AUTEURS HONGROIS ?

Après cet aperçu de la critique gidienne en Hongrie, voyons certains parallélismes entre l'œuvre de Gide et la littérature hongroise. Sur le plan du langage, on dit souvent que le style de Márai, d'Illyés ou de Kosztolányi, pour ne prendre que ces trois exemples, très différents par ailleurs les uns des autres, se caractérisent, comme celui de Gide, par la limpidité, la concision, la litote. Cependant, en ce qui concerne la question même du langage, et notamment le rapport de l'auteur à l'écriture, la problématique très gidienne de l'adéquation entre le moi et son expression par les mots n'apparaît que chez Géza Ottlik, premier grand auteur hongrois à faire des « difficultés du récit » le sujet et l'enjeu même de son roman. Ottlik fut aussi le premier à pratiquer la mise en abyme et la multiplication des points de vues dans toute leur dimension significative. En effet, son roman *École à la frontière* (1959) s'organise autour d'un manuscrit fictif (un récit dans le récit qui est lui-même encadré, dans la fiction, par une scène de rencontre) dont la « sincérité », c'est-à-dire son rapport à la vérité à la fois subjective et objective — notions problématiques en elles-mêmes, — ne cesse d'être mise en question tout le long du roman. Le flottement du

statut des narrateurs multipliés ³⁷ conduit à une relativisation de tout l'univers romanesque. On est visiblement très proche de l'esthétique des *Faux-Monnayeurs*.

La linéarité bousculée des trames dans les romans d'Ottlik aussi bien que dans ceux de Gide s'accompagne d'une « science subtile des éclairages ³⁸ » portés sur les événements fictifs, ainsi que de la rupture avec la psychologie traditionnelle des personnages. Avant Ottlik, c'est certainement Dezső Kosztolányi ³⁹, avec son roman *Anna la Douce* ⁴⁰ (1926), qui fut le premier romancier hongrois important à s'être engagé sur le chemin du bouleversement de la motivation psychologique. Par contre, ce principe cher à Gide fut toujours refusé par Sándor Márai, qu'on a pourtant l'habitude de considérer comme l'auteur hongrois le plus « gidien », à cause de ses journaux intimes et de son autobiographie, qui nous révèlent un bourgeois révolté, cosmopolite. Or, on connaît les arguments par lesquels Gide se démarque de Tolstoï ou de Martin du Gard : Márai est au même titre fondamentalement différent de lui. En effet, dans le roman *Les Révoltés* ⁴¹ de l'écrivain hongrois, roman traditionnellement comparé aux *Faux-Monnayeurs*, s'il existe des zones d'obscurité, elles sont manipulées par le narrateur omniscient comme de simples effets de suspense et sont dissipées à la fin, où les conclusions sont tirées sans équivoque. Márai *explique* les prises de position de ses personnages par des frustrations sociales ou sentimentales/sexuelles. Ainsi, la portée de la révolte de ses adolescents se trouve limitée à une critique assez banale à l'égard de l'hypocrisie de la société des adultes, et l'ambiguïté des relations interpersonnelles s'anéantit dans la tranchée grossière qui se met en place entre, d'un côté, l'amitié de bon ton, et, de l'autre, la perversion sexuelle. Tandis que, chez Géza Ottlik, nous retrouvons cette même utilisation romanesque du thème de l'amour/amitié, que Anna Mária H. Szasz fit remarquer chez Gide : « Il traite de la sexualité de façon objective, ni mythique ni romantique : il l'investit de fonctions secondaires qui se mettent en valeur par transfert. »

37. L'auteur du manuscrit et ses amis, qui interpréteront ce texte avec différents décalages temporels.

38. Roger Martin du Gard, *Notes sur André Gide*, 1951.

39. L'auteur hongrois le plus largement traduit en français : *Le Cerf-volant d'or*, *Anna la Douce*, *Œil de mer*, etc., chez Viviane Hamy, Albin Michel...

40. Histoire d'un meurtre « bizarre » : la bonne parfaite qui finit par tuer ses patrons.

41. Sándor Márai, *Les Révoltés*, trad. du hongrois par L. Gara et M. Largeaud, Paris : Albin Michel, 1992. Éd. or. hongroise : Budapest, 1930. 1^{ère} publ. de la trad. française, Paris : Gallimard, 1931.

La thématique de la pédérastie (en l'occurrence sublimée, dans la relation entre l'enseignant et l'élève) rapproche encore de Gide un roman de Mihály Babits (cf. aussi *supra*), *Le Fils de Virgil Tímár* (1922). Ce livre fut considéré par Albert Gyergyai comme « le roman le plus gidien de la littérature hongroise », pour des raisons avant tout structurelles : c'est la critique d'une seule passion, d'une seule attitude qui est mise en jeu dans ce roman, comme dans les récits de Gide. De surcroît, la problématique centrale est celle de l'ascèse et de l'aspiration à la sainteté (comme dans *La Porte étroite*), opposées à l'immoralisme incarné par un personnage mondain, nommé (d'une manière parlante) « *Vitányi* », proche aussi du Passavant des *Faux-Monnayeurs*. Mais une fois de plus, la ressemblance des thèmes fait mieux ressortir la différence des conceptions. Car Babits, lui, *opte* pour la foi, pour un « catholicisme culturel ». L'ironie qui colore sa narration — même vis-à-vis du personnage central, Virgil Tímár, auquel l'auteur s'identifie visiblement — ne met pas en question l'engagement apologétique, qui éloigne Babits de Gide.

En revanche, chez Otlík, la problématique du renoncement apparaît dans la même complexité que chez Gide. L'utilisation par Otlík du verset de l'Évangile « *Non est volentis, neque currentis* », dont la dernière proposition — « *sed miserentis Dei* » — est tue, correspond admirablement à la manière dont Gide envisage le sens de la parole du Christ : « Celui qui cherchera à sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra la retrouvera » (Luc XVII, 33), c'est-à-dire : « Celui qui aime sa vie, son âme, qui protège sa personnalité, qui soigne sa figure dans ce monde la perdra ; mais celui-là qui en fera l'abandon, la rendra vraiment vivante, lui assurera la vie éternelle ; non point la vie futurement éternelle, mais la fera déjà, dès à présent, vivre à même l'éternité ⁴². » On peut affirmer que c'est « autour du thème du renoncement à soi » que se situe pour Gide, mais aussi pour Otlík « la clef de l'enseignement christique » : « le Moi, leurre factice, est l'obstacle déterminant à la présence authentique à soi obtenue précisément par la suspension, la résignation de la personnalité mondaine ⁴³. »

En effet, cet obstacle du « Moi factice » est également au centre des romans d'Otlík. Si ses personnages — comme ceux des *Faux-Monnayeurs* — se heurtent aux problèmes de la communication, ceux-ci ne sont pas simplement dus au « bruit » ou à l'imperfection des codes ⁴⁴,

42. Gide, *Journal*, éd. citée, p. 594.

43. Éric Marty, *André Gide*, Lyon : La Manufacture, 1987.

44. Tandis que dans *Les Révoltés* de Márai, ce qui empêche les individus de se comprendre reste toujours un problème de circonstance !

mais bien plus au flottement existentiel des locuteurs à la recherche de repères. Pour eux, tout comme pour les personnages gidiens, la sincérité devient ainsi problématique et par conséquent insuffisante en tant que critère quand il s'agit de vivre, de parler ou d'écrire « authentiquement ».

Pourtant, ni Ottlik ni Gide ne s'arrêtent au désarroi : c'est là qu'intervient leur conception de la discipline classique — de forme et de morale — derrière laquelle se cache « l'esprit le plus libre ⁴⁵ » et le plus radical. Ils semblent être tous les deux d'accord sur le principe que c'est « par la ligne » qu'il sied « de se laisser conduire », parce que « l'émotion gauchit la ligne, mais la ligne ne fausse jamais l'émotion ⁴⁶ ». Ils témoignent tous les deux d'un goût prononcé pour la symétrie qui se reflète dans les compositions triparties de leurs romans. Ils accordent une importance cruciale aux images de l'ordre : chez Gide, Édouard réfléchit sur la cristallisation et la décristallisation de l'amour, tandis qu'Ottlik joue avec des chiffres et des formules mathématiques ⁴⁷. Tous les deux s'efforcent à la maîtrise, sans renoncer à la ferveur : ces écrivains éloignés l'un de l'autre par la géographie se rejoignent par leur sensibilité et leur conception de l'écriture.

45. Gyergyai sur Gide, dans *Nyugat*, 1930.

46. André Gide, *Un Esprit non prévenu*, Paris : Kra, 1929.

47. Ottlik était, par ailleurs, mathématicien de formation.

LE DOSSIER DE PRESSE DES NOUVELLES NOURRITURES

242-XXI-1

RENÉ LALOU

(*Les Nouvelles littéraires*, 9 novembre 1935)

André Gide n'a jamais indiqué, je crois, à quelle date il commença d'écrire ces *Nouvelles Nourritures*. Pourtant, dès mars 1919, il en publiait, dans la revue *Littérature*, d'importants fragments qui portaient déjà cette épigraphe : « *Que l'homme est né pour le bonheur, certes toute la nature l'enseigne* ». Nous savions donc que, depuis des années, cet ouvrage était son journal de route ; nous ne sommes point surpris qu'il soit devenu, avec le concours des circonstances, un testament spirituel.

Pour donner une idée de son architecture, on pourrait sans trop d'inexactitude attribuer aux quatre livres dont il se compose ces sous-titres : louange de la joie, critique des certitudes métaphysiques, regards sur le passé, justification d'une foi dans le progrès humain. Mais dans ce recueil de confidences la pensée de Gide ne s'astreint pas à suivre un ordre rigoureux. L'auteur des *Nouvelles Nourritures* construit plutôt à la façon du musicien ; l'art avec lequel il expose, enrichit et assemble ses différents thèmes est d'un maître de la prose française.

Que dans cette prose s'épanouissent plusieurs poèmes, hymnes de gratitude à la beauté de l'univers, cela n'est point contradictoire chez celui qui toujours voulut « *goûter la quiète éternité dans l'instant* ». S'il est une chose, en effet, que l'on ne saurait mettre en doute, c'est bien la continuité, la cohérence interne de l'évolution qui a conduit Gide du protestantisme au communisme. La première étude que je lui consacrai en 1922, je la terminais par cette citation : « *J'écris pour qu'un adolescent, plus tard, pareil à celui que j'étais à seize ans mais plus libre, plus accompli, trouve ici réponse à son interrogation palpitante* ». En relisant

cette phrase dans *Les Nouvelles Nourritures*, je demeure persuadé qu'elle explique toute son œuvre.

Quelle réponse fournit-elle donc ? Celle que proclamait déjà l'envoi des *Nourritures terrestres* : « *Ne crois pas que ta vérité puisse être trouvée par quelque autre* ». Tel est le mot d'ordre que répète la dernière ligne des *Nouvelles Nourritures* : « *Ne sacrifie pas aux idoles* ». Or, ce qu'il réclamait d'un disciple, Gide l'a d'abord exigé de lui-même. Dans *Les Nouvelles Nourritures* où maintes pages évoquent sa tragique lutte avec les faux dieux, l'ironie atteste sa révolte contre « *tout ce qui diminue l'homme* », le lyrisme révèle une « *âme naturellement joyeuse* » qui a conquis la sérénité.

Maintenant il ose affirmer son bonheur parce qu'il le connaît inséparable du bonheur des autres, parce qu'il croit que le premier acte des êtres libérés sera de « *faire craquer les gâines* » qui causent tant d'inutiles souffrances. Aussi Nathanaël est-il un nom « *trop plaintif* » pour désigner l'ouvrier d'un tel affranchissement. Celui auquel il lègue, en cette émouvante confession, sa foi dans « *l'élargissement sans fin de l'amour* », André Gide l'appelle : « *Camarade* ». C'est pour lui redire avec une plus virile tendresse la grande parole de Pindare que l'humanité n'a pas encore comprise : « *Celui que tu es, deviens-le* ».

243-XXI-2

ANDRÉ THÉRIVE

(*Le Temps*, 3 janvier 1936)

Après trente-huit ans, M. André Gide donne une suite aux *Nourritures terrestres*. Bien qu'il ait négligé d'en dater les divers fragments, on peut supposer que ces *Nouvelles Nourritures* rassemblent des méditations d'époques différentes. D'abord on remarquera que le début garde les traces du ton symboliste ou symbolard : « *Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. Bah ! Je te reconnais, Phoïbos, etc.* » Les prosopopées à la Zarathoustra, les coquetteries de l'ironie barrésienne, les artifices du style portent la marque d'un temps où l'on était « littéraire » avec un peu moins de respect humain qu'aujourd'hui. Et l'auteur s'adresse encore à son ancienne hypostase, Nathanaël. À la fin du volume, il dit *camarade*, presque *tovaritch*, à ce lecteur de choix. Le peplum a cédé à la veste de cuir. Je me permets de trouver savoureux le changement, mais de préférer le tour simple et direct des pages où M. Gide semble tenir son journal intime, suivre sans façon cet examen de conscience sévère et inquiet, où nous ont habitués ses dernières œuvres,

et qui fera sa gloire. *Les Nouvelles Nourritures* affectent d'être plus terrestres encore que les autres ; je veux dire que l'auteur en arrive à chanter la joie de n'être qu'un homme, un animal social et industriel, la fierté de l'agnosticisme et de l'action, pour un peu la morale stakhanovienne, comme on dit au pays des Soviets. Mais cette position ne paraît pas satisfaire pleinement une âme comme la sienne. M. Gide est certes sincère, voire enthousiaste, mais il n'est pas simple. De même que Barrès inventant le mythe Lorraine, il semble parfois se rappeler qu'il a fabriqué lui-même ses idoles et dire, au rebours des vrais croyants : « J'ai choisi la foi. » Et non : « Elle m'a choisi. »

Il a laissé par exprès subsister des chapitres où on lit encore : « *Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu, dont vous êtes la forme vivante.* » Ou bien des passages qui exigent une note de 1935 : « *Sur cette pente [du communisme] qui m'apparaît une montée, ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je ? Ma raison, aujourd'hui, me précède...* » Après des pages qui sont des blasphèmes, ou à peu près, on lit ces lignes : « *Mais tout de même ce que j'appelais Dieu jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels [etc.], tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité.* » Comme on aimerait une chronologie dans ces textes ! elle serait éloquente. Trop nette, trop grossière, dira M. André Gide ? Le souci de montrer comme simultanés les états successifs de son esprit est garant de notre conjecture : même aujourd'hui, en disant *inveni portum !* il ne se trouve pas à l'abri des remous et tempêtes. La tâche du critique, du clarificateur, n'est point facile à son égard.

Il y a dans la première partie des *Nourritures* quelques déclarations contre l'intellectualisme : « *Ah ! qui délivrera mon esprit des lourdes chaînes de la logique !* » Et aussi cet aveu singulier : « *L'illogisme m'irrite, mais l'excès de logique m'exténue.* » Quel argument ! La logique n'a pas d'excès, si l'on y songe ; et que son exercice fatigue, les logiciens eux-mêmes l'accorderaient. Une critique délicate du *je pense, donc je suis* conduit M. Gide à y substituer *je sens que je suis*, ce qui, depuis Maine de Biran et bien d'autres, n'a rien d'une découverte. Mais toutes ces démarches conduisent à l'idée que la connaissance de l'être, la vraie, la profonde, s'opère par l'amour, voire la volupté, lesquels confèrent le don d'intuition cosmique : « [Les désirs] étaient [seuls] capables de m'instruire. J'y cédaï » (p. 99). Et cette intuition lui a montré la force divine de la vie, la sublimité de la nature, toute menée par la recherche du plaisir. M. Gide célèbre cette aspiration universelle dans quelques pages (12, 97), qui sont fort belles, lucrésiennes si on veut.

Il lui reste à dépouiller ce que le christianisme a pu laisser de dolorisme en lui. Il vitupère le culte de la tristesse en littérature, sans réfléchir que si les bons sentiments ne sont pas un bon sujet (il l'a dit souvent), la joie n'est pas un thème meilleur : pour cette raison que les perceptions négatives, les états de privation sont infiniment mieux ressentis par l'homme, plus riches en nuances, plus exprimables. Il assure que la parole du Christ « *Heureux ceux qui pleurent !* » n'est pas un encouragement à pleurer, car « *elle embrasse la tristesse même dans la joie* ». Oui ; mais elle fait à la tristesse sa part irréductible et enseigne qu'elle doit être éternellement consolée, que la malfaçon de l'univers sensible est congénitale. Nietzsche n'aurait pas, sauf erreur, cherché à biaiser là-dessus. Lorsque M. Gide professe que désormais ses ennemis personnels, ce sont les « *pervers, assombrisseurs, affaiblisseurs, rétrogrades, tardigrades et plaisantins* », lorsqu'il en veut à tout ce qui rend l'homme moins confiant en la vie, moins prompt à l'aménager, il épouse la querelle du marxisme contre la religion. Le voilà aussi qui annonce sa croyance au progrès (p. 140) et qui annonce « *tout cela sera balayé* » en pensant aux préjugés, aux routines, et aussi aux angoisses métaphysiques.

L'homme neuf que saura façonner la société neuve (de gré ou de force, j'imagine) ressemblera au païen fabuleux qu'ont forgé les poètes parnassiens. Peut-être même à l'animal (p. 152) qui vit dans le présent, sans souci des maux imaginaires, c'est-à-dire sans représentations aberrantes. Il construira, je pense, des usines à l'infini, produira pour consommer et consommera pour produire. Il sera, malgré tout, moins simplement heureux (ou avec plus de sacrifices) que le singe ou le mollusque. Un peu de la malédiction primitive subsistera : l'obligation de travailler et de créer, ce qui, en soi, est noble, mais désagréable, et un peu absurde. Si le monde n'a pour fin que d'être équipé, exploité, étendu jusqu'à d'autres planètes, on peut trouver qu'il serait plus merveilleux encore sans tout cet aria...

Mais il ne s'agit pas de décourager l'écureuil qui tourne dans sa cage. M. Gide exhorte donc le *camarade* à améliorer la vie sans arrière-pensée, à en accepter les conditions terrestres, puisqu'il en est seul responsable. « *N'admet plus rien de plaintif en ton cœur... Le responsable de presque tous les maux de la vie, ce n'est pas Dieu, ce sont les hommes... tu ne prendras plus ton parti de ces maux.* » Strictement parlant, cette formule peut être approuvée par tout le monde, car la *presque* laisse la porte ouverte à tous les déboires qui pourraient, malgré tout, survenir. Le quiétisme est une hérésie, l'ascétisme une forme extrême de la piété ; leur contraire est raisonnable, humain aux yeux des croyants mêmes. M. Gide, croyant rompre tous les ponts, en laisse quelques-uns. Le Galiléen

n'est pas tout à fait vaincu en son cœur.

Les Nouvelles Nourritures contiennent des pages fort belles et fort émouvantes où le lyrisme, l'éloquence même sont du meilleur aloi. L'apostrophe aux hommes futurs, aux successeurs inconnus, ivres de vie, tels que M. Gide les suppose, ouvre et conclut le volume. Il y a aussi des dialogues, des suites de maximes, des pseudo-poèmes (il les nomme ainsi), des *sketches* véritables ; tant de diversité et de couleur n'abonde pas en général dans les livres de moralistes. Chose à noter. M. Gide, étant prosateur, brille encore dans le verset, qui n'est décidément pas un genre difficile, mais les petites strophes *ingénues* (l'épithète est de lui) qu'il nous offre çà et là, en style de cantique, n'ont vraiment pour qualité que d'être insérées, si j'ose dire, à la blague :

Eblouissement tendre,
 Accueille mon réveil !
 Je suis loin de prétendre
 À l'immatériel ;
 Mais t'aime, azur sans tache.
 Léger comme Ariel
 Je meurs si je m'attache
 À quelque coin du ciel.

Car on ne peut jamais assurer que M. Gide n'exerce pas un peu de parodie ou de dérision sur les divers styles qu'il emploie. Les pages finales, où il y a ensemble des roseries plaisantes et des accents tribuniciens, seraient alors bien délicates à juger. Elles offrent peut-être l'expression de ce qui emballerait M. Gide si M. Gide pouvait s'emballer... Mais on y retrouve les thèmes profonds qui ont toujours hanté l'auteur, depuis l'époque de sa polémique avec celui des *Déracinés* : le goût de déraciner, justement, de ne pas laisser reposer l'âme dans une sagesse fixe, et aussi la vocation de bourreler l'esprit, non de l'apaiser, de proclamer la beauté de l'existence, les joies de la liberté pure, non sans une vague résonance de tristesse et de remords, de quitter Dieu sans parvenir à l'oublier, de tirer sans cesse sur des chaînes jamais rompues. Tout cela c'est M. André Gide même. Communiste ou non, il n'a pas fini de nous étonner ni de nous apprendre à cultiver tout autre chose que la sérénité. L'Éternel lui dit avec humour (p. 74) : « *Oui, je sais, je suis à la mode* », par allusion à un mot fameux de Buloz. Il sait bien que ceux que choque le plus cette mode, ce ne sont pas les athées.

[...¹]

1. La fin du feuilleton est consacrée à *Service inutile*, de Montherlant.

244-XXI-3

GASTON RAGEOT

(Cahiers de Radio-Paris, 15 janvier 1936, pp. 90-5)

André Gide 1895-1935

M. André Gide a publié, en 1895, *Les Nourritures terrestres* ; il vient de publier, en 1935, *Les Nouvelles Nourritures terrestres*. Il est impossible de mieux délimiter soi-même sa carrière et d'assurer, par ce jalonnement même, une plus exacte mesure du chemin spirituel parcouru en quarante ans.

Je n'ai pas besoin de vous rappeler la situation très particulière qu'André Gide occupe dans la littérature, ou plus exactement dans l'histoire des idées et des mœurs. C'est un écrivain dont personne parmi vous, ni moi-même, ne pourrait dire qu'aucun de ses livres est l'objet d'une prédilection constante et sur lequel nous nous jetons chaque fois que nous souffrons du mal dont il fut le principal interprète, — à savoir l'inquiétude. Il n'a pas, à proprement parler, écrit de chefs-d'œuvre ; il a cependant possédé une autorité et une gloire auxquelles n'atteignent pas toujours les auteurs des chefs-d'œuvre les plus authentiques.

Cette comparaison qu'il nous propose lui-même entre ses deux volumes de titres semblables et de substance différente, va précisément nous permettre, en établissant le passage de son esprit des problèmes moraux aux problèmes sociaux, de découvrir la raison pour laquelle son autorité d'autrefois apparaît aujourd'hui tout ensemble plus contestée et plus contestable. M. André Gide, en effet, semble rejoindre la tradition déjà établie des grands Immoralistes et des sceptiques, de tous ceux qui ont fait, dans leur jeunesse, profession de combattre les préjugés et d'affranchir leur personnalité de toutes les obligations traditionnelles, tels Anatole France, Maurice Barrès, Jules Lemaître, et qui, soudain, à l'occasion de circonstances le plus souvent fortuites, se sont déterminés, dans la pratique sociale, avec une passion et dans une direction également imprévues. Son être psychologique et moral dissous par son analyse et sa dialectique, Maurice Barrès n'a pu le reconstituer que sur la terre des morts ; on a vu M. Bergeret prendre place sur l'estrade des meetings socialistes et l'auteur des *Contemporains*, qui, dans ses conférences éclatantes, répétait presque indéfiniment, en les frottant, le geste symbolique de se laver les mains, a fini à la tête de la ligue de la Patrie française.

Ne nous étonnons donc pas, aujourd'hui, des opinions de l'auteur de *L'Immoraliste*, qui niait toute obligation individuelle, et qui, aujourd'hui, fait mine de se passionner pour la dictature prolétarienne : il n'y a là qu'une aventure spirituelle des plus ordinaires.

*

Pour vous fixer le portrait, tout à la fois physique et moral, d'André Gide au moment où il publia le premier volume dont nous parlons aujourd'hui, permettez-moi de mettre sous vos yeux son image matérielle que j'emprunte à la plume, si j'ose dire, d'un peintre : voici, en effet, comment Jacques-Émile Blanche a fixé les souvenirs qu'il a gardés du temps où son jeune modèle venait poser chez lui.

Ce jeune Huguenot si pâle, aux sombres cheveux plats, qui se prétend timide mais affirme tant d'autorité, je l'avais rencontré chez Robert de Bonnières. Voilà qu'il pose dans le cabinet de toilette vert que j'avais alors à l'atelier d'Auteuil. La lumière de cette petite pièce l'a séduit comme celle d'un aquarium.

Mon modèle, maigre, mais de construction robuste, frileux et comme ramassé sur lui-même, a déposé son ample macfarlane pour s'asseoir sur un fauteuil de paille anglais, coincé entre une porte couleur de pistache et une armoire à glace de Maple. Des hortensias roses sont à terre. Le visage un peu chinois du jeune évangéliste, un grain de beauté volumineux le marque ; ses yeux d'hématite, bridés et étincelants, vous fixent avec le regard d'un prédicateur. La tête est soutenue par une main aux doigts en spatule épais, qu'orne un anneau d'or ; l'autre main tient un livre posé sur l'un des genoux ; les jambes croisées flottent dans un pantalon de cheviote, gris comme la veste. Extrêmement romantique, mais qui se défend de l'être, mon nouvel ami parle, les dents serrées, avec une charmante onction, une langue précise, pure, qui tranche sur la redondante logomachie d'alors.

Tous les traits de ce portrait sont à retenir pour pénétrer dans l'œuvre : tour protestant de l'esprit, formation intellectuelle aussi large, curiosité aussi passionnée que peuvent être celles d'un homme de ce temps, formation presque puritaine de la sensibilité et de la volonté, dont l'âme finira par s'appliquer, non pas à contenir, mais, par révolte, à exalter l'autre. André Gide ressemblera ainsi à Maurice Barrès par un effort analogue, quoique de sens opposé, pour exalter leurs jouissances, naturellement assez froides, de la vie et de ses biens. Tous ces éléments ont commencé par s'opposer les uns aux autres dans l'âme de Gide, de sorte qu'il a vécu le drame intime le plus intense et peut-être le plus violent de toute sa génération. Ajoutons qu'il fut un enfant chétif, malingre, qu'il dut interrompre ses études à douze ans ; il fut contraint à des voyages, à des séjours à la campagne et fut ainsi tout naturellement incliné à la méditation. Vers dix-huit ans, il reprend ses études, précoce comme tous ceux qui ont vécu par la pensée, se sont formés à part, il se lance de bonne heure dans la littérature, écrit un volume de vers, *Les Cahiers d'André Walter*, qui commence déjà à créer autour de lui une atmosphère avantageuse de demi-scandale. Il se lie avec les jeunes écrivains d'alors, notamment avec Pierre Louÿs. Il fréquente les grands salons littéraires, celui de Mal-

larmé, celui de Heredia, discute, exerce son intelligence, sa curiosité passionnée. Il part en voyage et est-il à ce moment déjà souffrant ? Le certain, c'est que les deux événements essentiels de sa vie ont été alors ce voyage et une maladie. À Biskra, il a vu la mort en face : il est revenu de cette épreuve tout autre, brûlant ce qu'il avait adoré, il ne peut plus supporter les salons, les discussions, les théories, le symbolisme, les écoles, ni même son auguste maître, Mallarmé. Il est d'une nervosité telle qu'il a pu dire : « *Quand je vois les autres boire du café, cela m'agite.* »

Il est préoccupé du ciel, de Dieu, de son salut et il ne sait comment vivre parmi les hommes qu'il juge des hommes épais et plats, ne comprenant rien à rien et qui ne se soucient même pas de leur propre destin. Il s'écrie : « *La pensée des autres est plus inerte que la matière elle-même.* »

Il est en grand péril moral ; l'inquiétude de l'époque bat son plein dans ce cerveau troublé, dans ce cœur desséché : c'est pour se sauver qu'il écrit ses premières *Nourritures terrestres*, ce livre si personnel que trois articles seulement en signaleront l'apparition et qui, d'abord, avant d'aller aux nues, tombera dans l'indifférence générale.

Les Nourritures terrestres reposent sur cette idée qu'il appartient à chacun de nous de faire son salut. André Gide croit avoir fait le sien et, s'il écrit, c'est afin de passer aux autres ses recettes : la vie est une nourriture parfaitement comestible mais, comme la plupart des produits de la terre, comme la chair des bêtes, elle n'est pas comestible naturellement : il faut l'accommoder. Ainsi, Gide, dans son livre, s'adresse à un être imaginaire, qui est un peu tous les jeunes hommes de son âge :

Nathanaël, écrit-il, j'aimerais te donner une joie que n'a donnée encore aucun autre. Je ne sais comment te la donner, et pourtant cette joie je la possède. Je voudrais m'adresser à toi plus intimement que ne l'a fait aucun autre, je voudrais arriver à cette heure de nuit où tu auras successivement ouvert ou fermé bien des livres, cherchant dans chacun plus qu'il ne t'avait encore révélé, où tu attends encore, où ta ferveur va devenir tristesse de ne pas se sentir soutenue. Je n'écris que pour toi, je ne t'écris que pour cette œuvre. Je voudrais écrire ce texte libre de toute pensée, où tu ne croirais voir que la projection de ta propre ferveur. Je voudrais m'approcher de toi et que tu m'aimes.

Quelle est donc cette recette merveilleuse dont André Gide prétend détenir le secret ? Là, nous pénétrons tout à la fois au fond de sa doctrine et de sa sensibilité. Il a été malade, il a failli mourir, il a retrouvé la vie. Il sait, d'expérience, quel est ce bien-là, le seul, le souverain bien, la vie. Vivre, c'est puiser en soi toutes les aspirations, tous les désirs, les exalter, les intensifier, il n'y a point d'autre joie, mais que cette joie est donc enivrante ; écoutez cette fièvre de convalescence à l'accent si lyrique :

Tu n'imagines pas, Nathanaël, ce que peut devenir enfin cet abreusement de

lumière où la sensuelle extase se donne cette persistante chaleur : une branche d'olivier dans le ciel, le ciel au-dessus, les collines, un chant de flûte à la porte d'un café. Alger semblait si chaude et pleine de fièvre que j'ai voulu la quitter pour trois jours, mais à Blida où je me réfugiai, j'ai trouvé les orangers en fleurs. Je sors dès le matin, je me promène, je ne regarde rien, je vois tout...

Ainsi, il n'y a d'autre inquiétude que celle de ceux qui ne savent pas vivre et qui se demandent comment vivre. André Gide, selon cette aptitude au sermon et ce goût d'évangélisme noté par son peintre, proclame une morale contraire à toutes les morales : il enseigne qu'il faut discipliner ses désirs, non pas, à la manière périmée, pour les contenir, mais au contraire, pour les fortifier, pour les stimuler, pour les créer. La sagesse n'est pas dans la raison, mais dans l'amour, telle est la recette suprême qu'André Gide prétend apporter à la jeunesse des environs de 1900. Et la jeunesse l'a suivi, non seulement en France, mais dans tous les pays, car la jeunesse répond toujours à ceux qui lui proposent de se délivrer de toute contrainte, de se fier à ses seules énergies, de suivre ses rêves. Mais les rêves passent, les guerres viennent, les épreuves parlent. La jeunesse, surtout, passe et, quand elle a disparu, que reste-t-il ? C'est pourquoi, au lendemain de la guerre, la génération gidienne a cessé d'être gidienne et l'on a trouvé, dans un écrivain prématurément disparu, André Lamandé, l'un des historiens les plus exacts des aspirations d'après-guerre, un accusateur véhément du Gidisme. L'auteur des *Immoralistes* avait détruit sans reconstruire, car comment fonder sur la passion même, si précaire et qui se détruit elle-même, non pas même le bonheur, mais seulement la paix de l'âme ?

Où en sommes-nous donc aujourd'hui avec le dernier volume et quelle est la nouveauté des *Nouvelles Nourritures terrestres* ?

Nous devons d'abord rendre à André Gide cette justice qu'il est resté fidèle à lui-même. Il est, dans la décade, parfois féconde mais souvent critique, de soixante à soixante-dix ans, resté convaincu, comme au lendemain de sa convalescence algérienne, que le seul bien humain, c'est la joie et que l'homme, comme la nature entière, est fait pour le bonheur. Mais son expérience de la vie, sa connaissance des autres hommes, l'observation de lui-même, l'ont convaincu qu'on ne peut être heureux tout seul, d'une part, et que, d'autre part, on ne peut faire le bonheur des autres si on n'est pas heureux soi-même. Il est toujours immoraliste, car il estime que le principal obstacle aux jouissances de la vie, ce sont les préjugés, les obligations que les sociétés imposent aux hommes, comme les parents brident les enfants pour les bien élever. Mais il a découvert que le désordre et la misère empoisonnent pour lui tout plaisir. Personnellement, il n'a pas le goût du luxe ; il préfère le repas d'auberge à la table la

mieux servie, le jardin public au plus beau parc enclos de mur, et il détesterait une œuvre d'art dont l'admiration et la jouissance ne pourraient être partagées. L'interlocuteur imaginaire qu'il appelait autre fois Nathanaël, il l'appelle aujourd'hui « *camarade* » parce que toutes ces immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur que le monde d'aujourd'hui offre à nos yeux, suffisent à corrompre pour lui l'idée même de la joie.

André Gide est né en 1869, il a eu, comme tous ceux qui ont débuté par les épreuves du corps, une excellente santé. Aujourd'hui, néanmoins, comme jadis celui de la maladie, se pose pour lui le problème de l'âge : c'est là le fond humain de son dernier ouvrage, il cherche à se délivrer du passé, qui est la sclérose de l'âme, à secouer toutes les habitudes, les idées faites, les principes admissibles. Il veut rester un « *Adam frais* », accusant son culte du désir, de l'élan, de l'aspiration. Être n'est rien, c'est vouloir être qui est tout. Et voilà pourquoi, soucieux de rester un interprète de son temps, après avoir exprimé et tenté de guérir l'inquiétude des hommes, il se propose de traduire et entreprend d'apaiser l'inquiétude des peuples. Noble tâche, dangereuse entre toutes, et dont les risques s'accroissent à mesure que s'élargissent les ambitions.

LES DOSSIERS DE PRESSE DES LIVRES D'ANDRÉ GIDE

TABLE PAR DOSSIERS

I. Le Dossier de presse de *L'Immoraliste*

1-I-1	Rachilde, <i>Mercur de France</i> : n° 19, pp. 12-5.
2-I-2	Lucie Delarue-Mardrus, <i>La Revue blanche</i> : n° 19, pp. 15-22.
3-I-3	Michel Arnauld, <i>La Revue blanche</i> : n° 19, pp. 22-9.
4-I-4	Robert Scheffer, <i>La Plume</i> : n° 19, pp. 29-35.
5-I-5	Georges Rency, <i>L'Art moderne</i> : n° 20, pp. 13-7.
6-I-6	A. M. de Saint-Hubert, <i>L'Art moderne</i> : n° 20, pp. 17-21.
7-I-7	Henri Ghéon, <i>L'Ermitage</i> : n° 20, pp. 21-4.
8-I-8	Edmond Jaloux, <i>La Renaissance latine</i> : n° 20, pp. 24-5.
9-I-9	Francis Vielé-Griffin, <i>L'Occident</i> : n° 20, pp. 25-7.
10-I-10	Lucien Jean, <i>Aujourd'hui</i> : n° 20, pp. 27-32.
14-I-11	Jacques Copeau, <i>L'Ermitage</i> : n° 21, pp. 37-42.
15-I-12	Edmond Picard, <i>Le Peuple</i> : n° 21, pp. 42-7.
16-I-13	Anonyme, <i>Le Petit Bleu</i> : n° 21, pp. 47-9.
17-I-14	Léon Blum, <i>Gil Blas</i> : n° 22, pp. 11-9.
31-I-15	Anonyme, <i>Il Marzocco</i> : n° 24, pp. 47-8.
32-I-16	Gian Petro Lucini, <i>La Rassegna internazionale</i> : n° 24, pp. 48-65.
101-I-17	Hermann Hesse, <i>Die Propyläen</i> : n° 40, pp. 64-6.
104-I-18	Felix-Paul Greve, <i>Die Zukunft</i> : n° 41, pp. 81-2.
163-I-19	Marie Mali, <i>L'Art moderne</i> : n° 52, pp. 515-7.

II. Le Dossier de presse des *Faux-Monnayeurs*

11-II-1	Henry Bidou, <i>La Revue de Paris</i> : n° 21, pp. 11-9.
12-II-2	Henri Hertz, <i>La Nouvelle Revue Française</i> : n° 21, pp. 19-28.
13-II-3	Ramon Fernandez, <i>La Nouvelle Revue Française</i> : n° 21, pp. 28-35.
18-II-4	John Charpentier, <i>Mercur de France</i> : n° 22, pp. 21-4.
19-II-5	André Billy, <i>L'Œuvre</i> : n° 22, pp. 24-5.
20-II-6	Marcel Arland, <i>Les Feuilles libres</i> : n° 22, pp. 25-7.
21-II-7	Pierre Dominique, <i>Le Soir</i> : n° 22, pp. 27-33.
22-II-8	Paul Souday, <i>Le Temps</i> : n° 22, pp. 33-41.
23-II-9	André Thérive, <i>L'Opinion</i> : n° 22, pp. 41-9.
24-II-10	Léon Pierre-Quint, <i>La Revue de France</i> : n° 23, pp. 10-20.
25-II-11	Henri Daniel-Rops, <i>La Revue nouvelle</i> : n° 23, pp. 20-4.

- 26-II-12 M. de la Malice, *La Volonté* : n° 23, p. 25.
 27-II-13 Jean Prévost, *Le Navire d'argent* : n° 23, pp. 25-7.
 28-II-14 Gabriel d'Aubarède, *Cahiers du Sud* : n° 23, pp. 27-30.
 29-II-15 Georges Bourguet, *Cahiers du Sud* : n° 23, pp. 31-5.
 30-II-16 René Gillouin, *La Semaine littéraire* : n° 23, pp. 35-41.
 33-II-17 Fortunat Strowski, *La Renaissance* : n° 24, pp. 66-70.
 34-II-18 Louis Jaham-Desrivaux, *Point et virgule* : n° 26, pp. 3-13.
 35-II-19 Emmanuel Buenzod, *Revue de Genève* : n° 26, pp. 13-4.
 36-II-20 Jean Lamac, *La Revue du Siècle* : n° 26, pp. 15-9.
 37-II-21 Albert Thibaudet, *L'Europe nouvelle* : n° 26, pp. 19-22.
 38-II-22 Ernst-Robert Curtius, *Die Neue Rundschau* : n° 26, pp. 22-32.
 39-II-23 Edmond Jaloux, *Les Nouvelles littéraires* : n° 27, pp. 9-15.
 40-II-24 Louis Kronenberger, *The New York Times Book Review* : n° 27, pp. 15-8.
 41-II-25 Friedrich Sieburg, *Frankfurter Zeitung* : n° 27, pp. 18-22.
 45-II-26 Anonyme, *The Times Literary Supplement* : n° 29, pp. 13-5.
 46-II-27 Paul Morand, *The Dial* : n° 29, pp. 15-7.
 47-II-28 Cyril Connolly, *The New Statesman* : n° 29, pp. 17-22.
 48-II-29 Gerald Gould, *The Observer* : n° 29, p. 22.
 49-II-30 Theodore Purdy Jr., *The Saturday Review of Literature* : n° 29, pp. 23-5.
 59-II-31 Henri Martineau, *Le Divan* : n° 31, p. 31.
 60-II-32 Klaus Mann, *Neue Freie Press* : n° 31, pp. 32-6.
 81-II-33 Robert Honnert, *La Revue européenne* : n° 36, pp. 74-5.
 190-II-34 Thomas McGreevy, *The Monthly Criterion* : n° 57, pp. 72-6.
 205-II-35 Samuel Hoare, *The Calendar of Modern Letters* : n° 61, pp. 113-8.
 209-II-36 Béla Balazs, *Die Weltbühne* : n° 65, pp. 120-2.
 210-II-37 Robert Marin, *Sélection* : n° 65, pp. 122-4.

III. Le Dossier de presse de *Thésée*

- 42-III-1 Robert Kemp, *Les Nouvelles littéraires* : n° 27, pp. 25-30.
 43-III-2 Louis Parrot, *Les Lettres françaises* : n° 27, pp. 30-4.
 44-III-3 André Rousseaux, *Le Figaro littéraire* : n° 27, pp. 34-8.
 51-III-4 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 29, pp. 29-31.
 52-III-5 René Laporte, *Opéra* : n° 29, pp. 31-3.
 53-III-6 Victor Moremans, *La Gazette de Liège* : n° 29, pp. 33-7.
 54-III-7 Roger Caillois, *Spectateur* : n° 29, pp. 37-40.
 55-III-8 Justin O'Brien, *The New York Herald Tribune Book Review* : n° 29, pp. 40-1.
 58-III-9 Claude-Edmonde Magny, *Poésie 47* : n° 30, pp. 49-62.
 64-III-10 Robert Kanters, *Spectateur* : n° 31, pp. 48-51.
 65-III-11 Armand Hoog, *La Nef* : n° 31, pp. 51-3.
 66-III-12 Albert-Marie Schmidt, *Réforme* : n° 31, pp. 53-6.
 67-III-13 Hubert Nyssen, *Marginales* : n° 32, pp. 51-2.
 68-III-14 Robert Kanters, *La Gazette des Lettres* : n° 32, pp. 52-7.
 69-III-15 Jean Amrouche, *Éliès* : n° 32, pp. 57-8.
 72-III-16 Raymond Guérin, *Juin* : n° 33, pp. 57-8.
 74-III-17 Albert Béguin, *Une Semaine dans le monde* : n° 34, pp. 66-9.
 75-III-18 Gaëtan Picon, *Fontaine* : n° 34, pp. 69-81.

IV. Le Dossier de presse de *Geneviève*

- 50-IV-1 Marcel Arland, *La Nouvelle Revue Française* : n° 29, pp. 26-8.
 56-IV-2 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 30, pp. 45-6.
 57-IV-3 André Thérive, *Le Temps* : n° 30, pp. 46-8.
 61-IV-4 P. Forgeron, *Combat* : n° 31, pp. 37-8.
 62-IV-5 Gabriel Brunet, *Je suis partout* : n° 31, pp. 38-42.
 63-IV-6 Gonzague Truc, *Revue hebdomadaire* : n° 31, pp. 42-7.
 71-IV-7 H. F., *Combat* : n° 33, p. 56.
 73-IV-8 Christian Michelfelder, *Cahiers du Sud* : n° 34, pp. 63-5.
 85-IV-9 Henri Martineau, *Le Divan* : n° 37, pp. 57-8.
 86-IV-10 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 37, pp. 58-9.
 87-IV-11 André Rousseaux, *Le Figaro littéraire* : n° 37, pp. 59-64.
 88-IV-12 André Billy, *L'Œuvre* : n° 37, pp. 64-7.
 89-IV-13 Lucien Descaves, *Le Journal* : n° 37, pp. 67-71.
 90-IV-14 Noël Sabord, *Paris-Midi* : n° 37, pp. 71-3.

V. Le Dossier de presse de *La Porte étroite*

- 70-V-1 Henri Ghéon, *Vers et Prose* : n° 33, pp. 50-5.
 76-V-2 Albert Thibaudet, *La Phalange* : n° 35, pp. 43-9.
 93-V-3 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 38, pp. 107-12.
 108-V-4 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 88-9.
 126-V-5 Francis Jammes, *L'Occident* : n° 45, pp. 82-9.
 127-V-6 Paul Souday, *L'Opinion* : n° 45, pp. 89-91.
 128-V-7 A. M. de Saint-Hubert, *L'Art moderne* : n° 45, pp. 91-3.
 129-V-8 Em. Glox, *Le Figaro* : n° 45, p. 94.
 130-V-9 Marcel Ballot, *Le Figaro* : n° 45, pp. 94-8.
 131-V-10 Jacques Morland, *Le Télégramme* : n° 45, p. 98.
 132-V-11 Sébastien Voirol, *La Revue diplomatique* : n° 45, pp. 99-101.
 133-V-12 Robert de Traz, *La Semaine littéraire* : n° 46, pp. 208-13.
 134-V-13 Georges Pellissier, *La Revue* : n° 46, pp. 213-8.
 135-V-14 Georges Deherme, *La Coopération des idées* : n° 46, pp. 218-25.
 136-V-15 Pierre Lasserre, *L'Action française* : n° 46, pp. 225-8.
 146-V-16 Jean Lionnet, *Revue hebdomadaire* : n° 47, pp. 405-7.
 147-V-17 Edmond Pilon, *Revue de Hongrie* : n° 47, pp. 407-10.
 148-V-18 Ricciotto Canudo, *L'Œuvre* : n° 47, pp. 410-2.
 164-V-19 Candide, *Akadémós* : n° 52, pp. 517-8.
 165-V-20 Lucien Rolmer, *La Renovation esthétique* : n° 52, pp. 518-9.
 188-V-21 Mary Duclaux, *The Times Literary Supplement* : n° 55, pp. 416-20.
 206-V-22 Carl Einstein, *Der Demokrat* : n° 62, pp. 284-7.
 207-V-23 Émile Faguet, *La Revue générale* : n° 62, pp. 287-8.

VI. Le Dossier de presse d'*Isabelle*

- 77-VI-1 Tancrède de Visan, *Vers et Prose* : n° 35, p. 50.
 78-VI-2 Albert Thibaudet, *La Phalange* : n° 35, pp. 50-2.
 79-VI-3 Marcel Ray, *La Phalange* : n° 35, pp. 52-6.
 96-VI-4 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 39, pp. 75-9.
 109-VI-5 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 89-90.

- 137-VI-6 A. M. de Saint-Hubert, *L'Art moderne* : n° 46, pp. 229-31.
 138-VI-7 Paul Castiaux, *Les Bandeaux d'or* : n° 46, pp. 231-5.
 139-VI-8 Jean-Marc Bernard, *Le Divan* : n° 46, pp. 235-6.
 149-VI-9 P. Bourdin, *Petite Gazette aptésienne* : n° 47, pp. 412-5.
 208-VI-10 Émile Faguët, *La Revue générale* : n° 62, p. 289.

VII. Le Dossier de presse de *Si le grain ne meurt*

- 80-VII-1 Félix Bertaux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 35, pp. 57-61.
 82-VII-2 Paul Souday, *Le Temps* : n° 36, pp. 75-81.
 83-VII-3 Fernand Vandérem, *La Revue de France* : n° 36, pp. 82-6.
 84-VII-4 Jean de Gourmont, *Mercure de France* : n° 36, pp. 87-90.
 159-VII-5 Jean Revel, *Zarathoustra* : n° 50, pp. 229-30.
 160-VII-6 René Lalou, *Het Franse Boek* : n° 50, pp. 230-4.
 161-VII-7 Albert Thibaudet, *The London Mercury* : n° 50, pp. 234-8.
 162-VII-8 Gui Bernard, *La Revue nouvelle* : n° 50, pp. 238-40.
 166-VII-9 Anonyme, *La Revue romande* : n° 52, pp. 519-20.
 167-VII-10 Jean Cassou, *La Gaceta literaria* : n° 52, pp. 520-3.
 168-VII-11 Léon Pierre-Quint, *Les Nouvelles littéraires* : n° 52, pp. 523-38.
 211-VII-12 Robert Marin, *Sélection* : n° 65, pp. 125-7.

VIII. Le Dossier de presse de *Retour de l'U.R.S.S.* et de *Retouches à mon Retour de l'U.R.S.S.*

- 91-VIII-1 Pierre Herbart, *Vendredi* : n° 37, pp. 74-80.
 92-VIII-2 Paul Nizan, *Vendredi* : n° 37, pp. 80-7.
 94-VIII-3 Nicolas Brian-Chaninov, *Mercure de France* : n° 38, pp. 112-5.
 95-VIII-4 Nicolas Brian-Chaninov, *Mercure de France* : n° 38, pp. 116-7.
 99-VIII-5 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 39, pp. 98-103.
 100-VIII-6 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 39, pp. 103-5.
 106-VIII-7 Jean Galtier-Boissière, *Le Canard enchaîné* : n° 41, pp. 56-8.
 107-VIII-8 Robert Tréno, *Le Canard enchaîné* : n° 41, pp. 58-60.
 125-VIII-9 Jules Romains, *Marianne* : n° 44, pp. 95-8.

IX. Le Dossier de presse des *Caves du Vatican*

- 97-IX-1 Lucien Maury, *Revue bleue* : n° 39, pp. 80-5.
 98-IX-2 André Beaunier, *Revue des Deux Mondes* : n° 39, pp. 86-97.
 102-IX-3 Paul Souday, *Le Temps* : n° 40, pp. 66-73.
 112-IX-4 André Dupont, *La Phalange* : n° 43, pp. 42-4.

X. Le Dossier de presse de *La Symphonie pastorale*

- 103-X-1 René Salomé, *La Revue des Jeunes* : n° 40, pp. 73-80.
 105-X-2 Albert Thibaudet, *La Nouvelle Revue Française* : n° 41, pp. 82-9.
 110-X-3 Rachilde, *Mercure de France* : n° 42, pp. 90-1.
 111-X-4 Paul Souday, *Le Temps* : n° 42, pp. 91-6.
 113-X-5 Jacques Boulenger, *L'Opinion* : n° 43, pp. 44-9.

XI. Le Dossier de presse de *L'École des Femmes*

- 114-XI-1 Jean Cassou, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 49-51.
 115-XI-2 André Thérive, *L'Opinion* : n° 43, pp. 51-3.
 116-XI-3 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 43, pp. 53-4.
 144-XI-4 Albert Thibaudet, *Candide* : n° 46, pp. 241-4.
 145-XI-5 Edmond Jaloux, *Les Nouvelles littéraires* : n° 46, pp. 244-8.
 153-XI-6 Paul Souday, *Le Temps* : n° 47, pp. 425-9.
 212-XI-7 Nicolas Ries, *Les Cahiers luxembourgeois* : n° 65, pp. 127-8.

XII. Le Dossier de presse de *Robert*

- 117-XII-1 John Charpentier, *Mercure de France* : n° 43, pp. 55-6.
 118-XII-2 Louis Martin-Chauffier, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 56-8.

XIII. Le Dossier de presse d'*Œdipe*

- 119-XIII-1 Benjamin Crémieux, *La Nouvelle Revue Française* : n° 43, pp. 59-60.
 120-XIII-2 Paolo Milano, *L'Italia letteraria et Lu* : n° 43, pp. 60-3.
 121-XIII-3 Albert Thibaudet, *Candide* : n° 43, pp. 63-7.
 122-XIII-4 James de Coquet, *Le Figaro* : n° 43, pp. 67-8.
 123-XIII-5 Jean de Coune, *Le Vaillant* : n° 44, pp. 90-2.
 124-XIII-6 Gaston de Pawlowski, *Gringoire* : n° 44, pp. 92-4.
 196-XIII-7 Ernst Robert Curtius, *Die literarische Welt* : n° 58, pp. 252-3.

XIV. Le Dossier de presse de *Corydon*

- 140-XIV-1 André Desson et André Harlaire, *Accords* : n° 46, pp. 236-7.
 141-XIV-2 Marcel Arland, *Les Feuilles libres* : n° 46, pp. 237-9.
 142-XIV-3 Élie Richard, *Images de Paris* : n° 46, pp. 239-40.
 143-XIV-4 Georges Petit, *La Revue nouvelle* : n° 46, p. 240.
 150-XIV-5 Dr Jean Vinchon, *Le Progrès médical* : n° 47, pp. 416-9.
 151-XIV-6 Georges d'Autry, *Inversions* : n° 47, pp. 420-1.
 152-XIV-7 André Germain, *La Revue européenne* : n° 47, pp. 421-4.
 169-XIV-8 Léon Bazalgette, *Europe* : n° 53, pp. 119-23.
 170-XIV-9 Lionel Landry, *La Gazette médicale du Centre* : n° 53, pp. 123-7.
 185-XIV-10 Morris Bishop, *The Saturday Review of Literature* : n° 55, pp. 406-8.
 186-XIV-11 Jean de Gourmont, *Mercure de France* : n° 55, pp. 409-14.
 187-XIV-12 Jean-Pierre Liausu, *Illusions* : n° 55, pp. 414-6.
 195-XIV-13 Robert Poulet, *Sélection* : n° 58, pp. 249-51.
 222-XIV-14 Louis Le Sidaner, *La Revue de l'Université* : n° 74-75, p. 63.
 223-XIV-15 Mansel Stimpson, *The Times Literary Supplement* : n° 74-75, pp. 63-4.

XV. Le Dossier de presse du *Prométhée mal enchaîné*

- 154-XV-1 Charles Maurras, *La Revue encyclopédique* : n° 49, pp. 60-3.
 155-XV-2 Anonyme, *La Revue de Paris* : n° 49, p. 63.
 156-XV-3 Léon Blum, *La Revue blanche* : n° 49, pp. 64-7.
 157-XV-4 Angiolo Orvieto, *Il Marzocco* : n° 49, pp. 67-70.

- 158-XV-5 Rachilde, *Mercure de France* : n° 49, pp. 70-1.
 189-XV-6 Eugène Gilbert, *La Revue générale* : n° 57, p. 71.

XVI. Le Dossier de presse de *Paludes*

- 171-XVI-1 Camille Mauclair, *Mercure de France* : n° 53, pp. 127-9.
 172-XVI-2 Emmanuel Signoret, *Le Saint-Graal* : n° 53, p. 129.
 173-XVI-3 Léon Blum, *La Revue blanche* : n° 53, pp. 129-32.
 174-XVI-4 Yvanhoé Rambosson, *L'Ermilage* : n° 53, pp. 132-3.
 175-XVI-5 Adolphe Retté, *La Plume* : n° 53, p. 133.
 176-XVI-6 Louis de Saint-Jacques, *La Plume* : n° 53, pp. 133-40.
 177-XVI-7 Henry Maubel, *Le Coq rouge* : n° 54, pp. 212-5.
 178-XVI-8 Anonyme, *Le Figaro* : n° 54, p. 215.
 179-XVI-9 Édouard Julia, *Nouvelle Revue* : n° 54, pp. 215-7.
 180-XVI-10 Henry Gauthier-Villars, *Le Monde artiste* : n° 54, pp. 217-9.
 181-XVI-11 Edmond Bailly, *L'Idée libre* : n° 54, p. 219.
 182-XVI-12 Anonyme, *L'Éclair* : n° 54, pp. 220-1.
 183-XVI-13 Anonyme, *L'Art moderne* : n° 54, pp. 220-1.
 184-XVI-14 Valéry Larbaud, *La Nouvelle Revue Française* : n° 54, pp. 221-4.

XVII. Le Dossier de presse de *Voyage au Congo* et du *Retour du Tchad*

- 191-XVII-1 Ch. Dambros, *Paris-Midi* : n° 58, pp. 239-41.
 192-XVII-2 Paul Souday, *Le Temps* : n° 58, pp. 241-4.
 193-XVII-3 Georges Altman, *L'Humanité* : n° 58, pp. 244-6.
 194-XVII-4 Pierre Humbourg, *Les Nouvelles littéraires* : n° 58, pp. 246-9.
 199-XVII-5 G.-D. Périer, *L'Indépendance belge* : n° 59, pp. 425-7.
 200-XVII-6 Anonyme, *Le Progrès* : n° 59, pp. 428-9.
 201-XVII-7 Étienne Burnet, *Cahiers du Sud* : n° 60, pp. 529-31.
 202-XVII-8 Pierre Mille, *L'Œuvre* : n° 60, pp. 531-3.
 213-XVII-9 Anonyme, *Libres Propos* : n° 65, pp. 129-31.
 214-XVII-10 Philippe Soupault, *Europe* : n° 65, pp. 131-3.
 215-XVII-11 Félicien Challaye, *Europe* : n° 65, pp. 134-8.
 216-XVII-12 Albert Thibaudet, *L'Europe nouvelle* : n° 65, pp. 138-41.
 240-XVII-13 Robert de Saint Jean, *La Revue hebdomadaire* : n° 107, pp. 475-7.
 241-XVII-14 Firmin Van den Bosch, *La Revue catholique des idées et des faits* : n° 107, pp. 477-9.

XVIII. Le Dossier de presse du *Journal*

- 197-XVIII-1 R.-G. Nobécourt, *Journal de Rouen* : n° 59, pp. 407-22.
 198-XVIII-2 Franz Hellens, *Le Soir* : n° 59, pp. 422-5.
 203-XVIII-3 André Rousseaux, *Le Figaro* : n° 60, pp. 533-5.
 204-XVIII-4 Denis de Rougemont, *La Nouvelle Revue Française* : n° 60, pp. 535-40.
 217-XVIII-5 Roland Barthes, *Existences* : n° 67, pp. 85-105.
 218-XVIII-6 Aragon, *L'Humanité* : n° 68, pp. 56-62.
 219-XVIII-7 André Rousseaux, *Le Figaro* : n° 74-75, pp. 51-3.
 220-XVIII-8 Robert Brasillach, *L'Action française* : n° 74-75, pp. 53-8.

221-XVIII-9 Anonyme, *La Revue de Paris* : n° 74-75, pp. 58-62.

XIX. Le Dossier de presse des *Cahiers d'André Walter*¹

- 224-XIX-1 Camille Mauclair, *Revue indépendante* : CPAW, pp. 286-8.
 225-XIX-2 Henri de Régner, *La Wallonie* : CPAW, pp. 288-9.
 226-XIX-3 Georges Montière, *Entretiens politiques et littéraires* : CPAW, pp. 289-90.
 227-XIX-4 Bernard Lazare, *La Nation* : CPAW, pp. 290-1.
 228-XIX-5 Paul Redonnel, *La Plume* : CPAW, pp. 291-2.
 229-XIX-6 Firmin Roz, *L'Ermitage* : CPAW, pp. 292-3.
 230-XIX-7 Augustin Filon, *Revue bleue* : CPAW, pp. 293-4.
 231-XIX-8 Charles Maurras, *L'Observateur français* : CPAW, pp. 294-6.
 232-XIX-9 Remy de Gourmont, *Mercur de France* : CPAW, pp. 296-7.
 233-XIX-10 Émile Verhaeren, *L'Art moderne* : CPAW, pp. 297-9.
 234-XIX-11 Eugène Demolder, *La Jeune Belgique* : CPAW, p. 299.
 235-XIX-12 Georges Pellissier, *Revue encyclopédique* : CPAW, pp. 299-301.

XX. Le Dossier de presse des *Poésies d'André Walter*

- 236-XX-1 Georges Montière, *L'Initiation* : CPAW, pp. 302-3.
 237-XX-2 Adolphe Retté, *L'Ermitage* : CPAW, pp. 303-4.
 238-XX-3 Fontanelle, *La Gazette de France* : CPAW, pp. 304-5.
 239-XX-4 Charles-Henry Hirsch, *La Marseillaise* : CPAW, p. 305.

XXI. Le Dossier de presse des *Nouvelles Nourritures*

- 242-XXI-1 René Lalou, *Les Nouvelles littéraires* : n° 108, pp. 627-8.
 243-XXI-2 André Thérive, *Le Temps* : n° 108, pp. 628-31.
 244-XXI-3 Gaston Rageot, *Cahiers de Radio-Paris* : n° 108, pp. 632-6.

INDEX DES AUTEURS

- AMROUCHE (Jean) : 69-III-15.
 ARAGON (Louis) : 218-XVIII-6.
 ARLAND (Marcel) : 20-II-6, 50-IV-1, 141-XIV-2.
 ARNAULD (Michel) : 3-I-3.
 AUBARÈDE (Gabriel d') : 28-II-14.
 AUTRY (Georges d') : 151-XIV-6.
 BAILLY (Edmond) : 181-XVI-11.
 BALAZS (Béla) : 209-II-36.
 BALLOT (Marcel) : 130-V-9.
 BARTHES (Roland) : 217-XVIII-5.
 BAZALGETTE (Léon) : 169-XIV-8.

1. Ce dossier de presse et le suivant n'ont pas été publiés dans le BAAG, mais dans notre édition des *Cahiers et Poésies d'André Walter* (à laquelle il est renvoyé par le sigle CPAW) parue en 1986 dans la coll. « Poésie / Gallimard ».

- BEAUNIER (André) : 98-IX-2.
 BÉGUIN (Albert) : 74-III-17.
 BERNARD (Gui) : 162-VII-8.
 BERNARD (Jean-Marc) : 139-VI-8.
 BERTAUX (Félix) : 80-VII-1.
 BIDOU (Henry) : 11-II-1.
 BILLY (André) : 19-II-5, 88-IV-12.
 BISHOP (Morris) : 185-XIV-10.
 BLUM (Léon) : 17-I-14, 156-XV-3, 173-XVI-3.
 BOULENGER (Jacques) : 113-X-5.
 BOURDIN (P.) : 149-VI-9.
 BOURGUET (Georges) : 29-II-15.
 BRASILLACH (Robert) : 220-XVIII-8.
 BRIAN-CHANINOV (Nicolas) : 94-VIII-3, 95-VIII-4.
 BRUNET (Gabriel) : 62-IV-5.
 BUENZOD (Emmanuel) : 35-II-19.
 CAILLOIS (Roger) : 54-III-7.
 CANDIDE : 164-V-19.
 CANUDO (Ricciotto) : 148-V-18.
 CASSOU (Jean) : 114-XI-1, 167-VII-10.
 CASTIAUX (Paul) : 138-VI-7.
 CHALLAYE (Félicien) : 215-XVII-11.
 CHARPENTIER (John) : 18-II-4, 56-IV-2, 116-XI-3, 117-XII-1.
 CONNOLLY (Cyril) : 47-II-28.
 COPEAU (Jacques) : 14-I-11.
 COQUET (James de) : 122-XIII-4.
 COUNE (Jean de) : 123-XIII-5.
 CRÉMIEUX (Benjamin) : 99-VIII-5, 100-VIII-6, 119-XIII-1.
 CURTIUS (Ernst-Robert) : 38-II-22.
 DANIEL-ROPS (Henri) : 25-II-11.
 DEHERME (Georges) : 135-V-14.
 DELARUE-MARDRUS (Lucie) : 2-I-2.
 DEMOLDER (Eugène) : 234-XIX-11.
 DESCAVES (Lucien) : 89-IV-13.
 DESSON (André) : 140-XIV-1.
 DOMINIQUE (Pierre) : 21-II-7.
 DUCLAUX (Mary) : 188-V-21.
 DUPONT (André) : 112-IX-4.
 F. (H.) : 71-IV-7.
 FERNANDEZ (Ramon) : 13-II-3.
 FILON (Augustin) : 230-XIX-7.
 FONTANELLE : 238-XX-3.
 FORGERON (P.) : 61-IV-4.
 GALTIER-BOISSIÈRE (Jean) : 106-VIII-7.
 GAUTHIER-VILLARS (Henry) : 180-XVI-10.
 GERMAIN (André) : 152-XIV-7.
 GHÉON (Henri) : 7-I-7, 70-V-1.
 GILLOUIN (René) : 30-II-16.
 GLOX (Em.) : 129-V-8.
 GOULD (Gerald) : 48-II-29.

- GOURMONT (Jean de) : 84-VII-4, 186-XIV-11.
GOURMONT (Remy de) : 232-XIX-9.
GREVE (Felix-Paul) : 104-I-18.
GUÉRIN (Raymond) : 72-III-16.
HARLAIRE (André) : 140-XIV-1.
HERBART (Pierre) : 91-VIII-1.
HERTZ (Henri) : 12-II-2.
HESSE (Hermann) : 101-I-17.
HIRSCH (Charles-Henry) : 239-XX-4.
HONNERT (Robert) : 81-II-33.
HOOG (Armand) : 65-III-11.
JAHAM-DESRIVAUX (Louis) : 34-II-18.
JALOUX (Edmond) : 8-I-8, 39-II-23, 145-XI-5.
JAMMES (Francis) : 126-V-5.
JEAN (Lucien) : 10-I-10.
JULIA (Édouard) : 179-XVI-9.
KANTERS (Robert) : 64-III-10, 68-III-14.
KEMP (Robert) : 42-III-1.
KRONENBERGER (Louis) : 40-II-24.
LA MALICE (M. de) : 26-II-12.
LALOU (René) : 51-III-4, 86-IV-10, 160-VII-6, 242-XXI-1.
LANDRY (Lionel) : 170-XIV-9.
LAPORTE (René) : 52-III-5.
LARBAUD (Valery) : 184-XVI-14.
LARNAC (Jean) : 36-II-20.
LASSERRE (Pierre) : 136-V-15.
LAZARE (Bernard) : 227-XIX-4.
LE SIDANER (Louis) : 222-XIV-14.
LIAUSU (Jean-Pierre) : 187-XIV-12.
LIONNET (Jean) : 146-V-16.
LUCINI (Gian Petro) : 32-I-16.
MAGNY (Claude-Edmonde) : 58-III-9.
MALI (Marie) : 163-I-19.
MANN (Klaus) : 60-II-32.
MARIN (Robert) : 210-II-37, 211-VII-12.
MARTIN-CHAUFFIER (Louis) : 118-XII-2.
MARTNEAU (Henri) : 59-II-31, 85-IV-9.
MAUBEL (Henry) : 177-XVI-7.
MAUCLAIR (Camille) : 171-XVI-1, 224-XIX-1.
MAURRAS (Charles) : 154-XV-1, 231-XIX-8.
MAURY (Lucien) : 93-V-3, 96-VI-4, 97-IX-1.
MICHELFELDER (Christian) : 73-IV-8.
MILANO (Paolo) : 120-XIII-2.
MONTIÈRE (Georges) : 226-XIX-3, 236-XX-1.
MORAND (Paul) : 46-II-27.
MOREMANS (Victor) : 53-III-6.
MORLAND (Jacques) : 131-V-10.
NIZAN (Paul) : 92-VIII-2.
NYSSSEN (Hubert) : 67-III-13.
O'BRIEN (Justin) : 55-III-8.

- ORVIATO (Angiolo) : 157-XV-4.
 PARROT (Louis) : 43-III-2.
 PAWLOWSKI (Gaston de) : 124-XIII-6.
 PELLISSIER (Georges) : 134-V-13, 235-XIX-12.
 PETIT (Georges) : 143-XIV-4.
 PICARD (Edmond) : 15-I-12.
 PICON (Gaëtan) : 75-III-18.
 PIERRE-QUINT (Léon) : 24-II-10, 168-VII-11.
 PILON (Edmond) : 147-V-17.
 PRÉVOST (Jean) : 27-II-13.
 PURDY Jr. (Theodore) : 49-II-30.
 RACHILDE : 1-I-1, 108-V-4, 109-VI-5, 110-X-3, 158-XV-5.
 RAGEOT (Gaston) : 244-XXI-3.
 RAMBOSSON (Yvanhoé) : 174-XVI-4.
 RAY (Marcel) : 79-VI-3.
 REDONNEL (Paul) : 228-XIX-5.
 RÉGNIER (Henri de) : 225-XIX-2.
 RENCY (Georges) : 5-I-5.
 RETTÉ (Adolphe) : 175-XVI-5, 237-XX-2.
 REVEL (Jean) : 159-VII-5.
 RICHARD (Élie) : 142-XIV-3.
 RIES (Nicolas) : 212-XI-7.
 ROLMER (Lucien) : 165-V-20.
 ROMAINS (Jules) : 125-VIII-9.
 ROUSSEAU X (André) : 44-III-3, 87-IV-11, 219-XVIII-7.
 ROZ (Firmin) : 229-XIX-6.
 SABORD (Noël) : 90-IV-14.
 SAINT-HUBERT (A. M. de) : 6-I-6, 128-V-7, 137-VI-6.
 SAINT-JACQUES (Louis de) : 176-XVI-6.
 SAINT JEAN (Robert de) : 240-XVII-13.
 SALOMÉ (René) : 103-X-1.
 SCHEFFER (René) : 4-I-4.
 SCHMIDT (Albert-Marie) : 66-III-12.
 SIEBURG (Friedrich) : 41-II-25.
 SIGNORET (Emmanuel) : 172-XVI-2.
 SOUDAY (Paul) : 22-II-8, 82-VII-2, 102-IX-3, 127-V-6, 111-X-4, 153-XI-6.
 SOUPAULT (Philippe) : 214-XVII-10.
 STIMPSON (Mansel) : 223-XIV-15.
 STROWSKI (Fortunat) : 33-II-17.
 THÉRIVE (André) : 23-II-9, 57-IV-3, 115-XI-2, 243-XXI-2.
 THIBAUDET (Albert) : 37-II-21, 76-V-2, 78-VI-2, 105-X-2, 121-XIII-3, 144-XI-4, 161-VII-7, 216-XVII-12.
 TRAZ (Robert de) : 133-V-12.
 TRÉNO (Robert) : 107-VIII-8.
 TRUC 5gonzague) : 63-IV-6.
 VAN DEN BOSCH (Firmin) : 241-XVII-14.
 VANDÉREM (Fernand) : 83-VII-3.
 VERHAEREN (Émile) : 233-XIX-10.
 VIELÉ-GRIFFIN (Francis) : 9-I-9.
 VINCHON (Dr Jean) : 150-XIV-5.

VISAN (Tancrède de) : 77-VI-1.
 VOIROL (Sébastien) : 132-V-11.
 [ANONYMES] : 16-I-13, 31-I-15, 45-II-26, 166-VII-9, 155-XV-2, 178-XVI-8, 182-XVI-12, 183-XVI-13, 213-XVII-9, 221-XVIII-9.

INDEX DES PÉRIODIQUES

ACCORDS : 140-XIV-1.
 ACTION FRANÇAISE (L') : 136-V-15, 220-XVIII-8.
 AKADÉMIOS : 164-V-19.
 ART MODERNE (L') : 5-I-5, 6-I-6, 128-V-7, 137-VI-6, 163-I-19, 183-XVI-13, 233-XIX-10.
 AUJOURD'HUI : 10-I-10.
 BANDEAUX D'OR (LES) : 138-VI-7.
 CAHIERS DE RADIO-PARIS : 244-XXI-3.
 CAHIERS DU SUD : 28-II-14, 29-II-15, 73-IV-8, 201-XVII-7.
 CAHIERS LUXEMBOURGEOIS (LES) : 212-XI-7.
 CALENDAR OF MODERN LETTERS (THE) : 205-II-35.
 CANARD ENCHAÎNÉ (LE) : 106-VIII-7, 107-VIII-8.
 CANDIDE : 144-XI-4, 121-XIII-3.
 COMBAT : 144-XI-4, 121-XIII-3.
 COOPÉRATION DES IDÉES (LA) : 135-V-14.
 COQ ROUGE (LE) : 177-XVI-7.
 DEMOKRAT (DER) : 206-V-22.
 DIAL (THE) : 46-II-27.
 DIVAN (LE) : 59-II-31, 85-IV-9, 139-VI-8.
 ÉCLAIR (L') : 182-XVI-12.
 ÉLITES : 69-III-15.
 ENTRETIENS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES : 226-XIX-3.
 ERMITAGE (L') : 7-I-7, 14-I-11, 174-XVI-4, 229-XIX-6, 237-XX-2.
 EUROPE : 169-XIV-8, 214-XVII-10, 215-XVII-11.
 EUROPE NOUVELLE (L') : 37-II-21, 216-XVII-12.
 EXISTENCES : 217-XVIII-5.
 FEUILLES LIBRES (LES) : 141-XIV-2.
 FIGARO (LE) : 129-V-8, 130-V-9, 122-XIII-4, 178-XVI-8, 203-XVIII-3, 219-XVIII-7.
 FIGARO LITTÉRAIRE (LE) : 44-III-3, 87-IV-11.
 FONTAINE : 75-III-18.
 FRANKFURTER ZEITUNG : 41-II-25.
 FRANSE BOEK (HET) : 160-VII-6.
 GACETA LITERARIA (LA) : 167-VII-10.
 GAZETTE DE FRANCE (LA) : 238-XX-3.
 GAZETTE DE LIÈGE (LA) : 53-III-6.
 GAZETTE DES LETTRES (LA) : 68-III-14.
 GAZETTE MÉDICALE DU CENTRE (LA) : 170-XIV-9.
 GIL BLAS (LE) : 17-I-14.
 GRINGOIRE : 124-XIII-6.
 HUMANITÉ (L') : 193-XVII-3, 218-XVIII-6.
 IDÉE LIBRE (L') : 181-XVI-11.

- ILLUSIONS : 187-XIV-12.
 IMAGES DE PARIS : 142-XIV-3.
 INDÉPENDANCE BELGE (L') : 199-XVII-5.
 INITIATION (L') : 236-XX-1.
 INVERSIONS : 151-XIV-6.
 ITALIA LETTERARIA (L') : 120-XIII-2.
 JE SUIS PARTOUT : 62-IV-5.
 JEUNE BELGIQUE (LA) : 234-XIX-11.
 JOURNAL (LE) : 89-IV-13.
 JOURNAL DE ROUEN : 197-XVIII-1.
 JUIN : 72-III-16.
 LETTRES FRANÇAISES (LES) : 43-III-2.
 LIBRES PROPOS : 213-XVII-9.
 LITERARISCHE WELT (DIE) : 196-XIII-7.
 LONDON MERCURY (THE) : 161-VII-7.
 LU : 120-XIII-2.
 MARGINALES : 67-III-13.
 MARIANNE : 125-VIII-9.
 MARSEILLAISE (LA) : 239-XX-4.
 MARZOCCO (IL) : 31-I-15, 157-XV-4.
 MECURE DE FRANCE : 1-I-1, 18-II-4, 56-IV-2, 84-VII-4, 94-VIII-3, 95-VIII-4, 108-V-4, 109-VI-5, 110-X-3, 116-XI-3, 117-XII-1, 158-XV-5, 171-XVI-1, 186-XIV-11, 232-XIX-9.
 MONDE ARTISTE (LE) : 180-XVI-10.
 MONTHLY CRITERION (THE) : 190-II-34.
 NATION (LA) : 227-XIX-4.
 NAVIRE D'ARGENT (LE) : 27-II-13.
 NEF (LA) : 65-III-11.
 NEUE FREIE PRESS : 60-II-32.
 NEUE RUNDSCHAU (DIE) : 38-II-22.
 NEW STATESMAN (THE) : 47-II-28.
 NEW YORK HERALD TRIBUNE BOOK REVIEW (THE) : 55-III-8.
 NEW YORK TIMES BOOK REVIEW (THE) : 40-II-24.
 NOUVELLE REVUE : 179-XVI-9.
 NOUVELLE REVUE FRANÇAISE (LA) : 12-II-2, 13-II-3, 50-IV-1, 80-VII-1, 99-VIII-5, 100-VIII-6, 105-X-2, 114-XI-1, 118-XII-2, 119-XIII-1, 184-XVI-14, 204-XVIII-4.
 NOUVELLES LITTÉRAIRES (LES) : 39-II-23, 42-III-1, 51-III-4, 86-IV-10, 145-XI-5, 168-VII-11, 194-XVII-4, 242-XXI-1.
 OBSERVATEUR FRANÇAIS (L') : 231-XIX-8.
 OBSERVER (THE) : 48-II-29.
 OCCIDENT (L') : 9-I-9, 126-V-5.
 ŒUVRE (L') : 19-II-5, 88-IV-12, 148-V-18, 202-XVII-8.
 OPÉRA : 52-III-5.
 OPINION (L') : 23-II-9, 127-V-6, 113-X-5, 115-XI-2.
 PARIS-MIDI : 90-IV-14, 191-XVII-1.
 PETIT BLEU (LE) : 16-I-13.
 PETITE GAZETTE APTÉSIENNE (LA) : 149-VI-9.
 PEUPLE (LE) : 15-I-12.
 PHALANGE (LA) : 76-V-2, 78-VI-2, 79-VI-3, 112-IX-4.
 PLUME (LA) : 4-I-4, 175-XVI-5, 176-XVI-6, 228-XIX-5.

- POÉSIE 47 : 58-III-9.
 POINT ET VIRGULE : 34-II-18.
 PROGRÈS (LE) : 200-XVII-6.
 PROGRÈS MÉDICAL (LE) : 150-XIV-5.
 PROPYLÄEN (DIE) : 101-I-17.
 RASSEGNA INTERNAZIONALE (LA) : 32-I-16.
 RÉFORME : 66-III-12.
 RENAISSANCE (LA) : 33-II-17.
 RENAISSANCE LATINE (LA) : 8-I-8.
 RÉNOVATION ESTHÉTIQUE (LA) : 165-V-20.
 REVUE (LA) : 134-V-13.
 REVUE BLANCHE (LA) : 2-I-2, 3-I-3, 156-XV-3, 173-XVI-3.
 REVUE BLEUE : 93-V-3, 96-VI-4, 97-IX-1, 230-XIX-7.
 REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS (LA) : 241-XVII-14.
 REVUE DE FRANCE (LA) : 24-II-10, 83-VII-3.
 REVUE DE GENÈVE : 35-II-19.
 REVUE DE HONGRIE : 147-V-17.
 REVUE DE L'UNIVERSITÉ (LA) : 222-XIV-14.
 REVUE DE PARIS : 11-II-1, 155-XV-2, 221-XVIII-9.
 REVUE DES DEUX MONDES : 98-IX-2.
 REVUE DES JEUNES (LA) : 103-X-1.
 REVUE DIPLOMATIQUE (LA) : 132-V-11.
 REVUE DU SIÈCLE (LA) : 36-II-20.
 REVUE ENCYCLOPÉDIQUE (LA) : 154-XV-1, 235-XIX-12.
 REVUE EUROPÉENNE (LA) : 81-II-33, 152-XIV-7.
 REVUE GÉNÉRALE (LA) : 189-XV-6, 207-V-23, 208-VI-10.
 REVUE HEBDOMADAIRE : 63-IV-6, 146-V-16, 240-XVII-13.
 REVUE INDÉPENDANTE : 224-XIX-1.
 REVUE NOUVELLE (LA) : 25-II-11, 143-XIV-4, 162-VII-8.
 REVUE ROMANDE (LA) : 166-VII-9.
 SAINT-GRAAL (LE) : 172-XVI-2.
 SATURDAY REVIEW OF LITERATURE (THE) : 49-II-30, 185-XIV-10.
 SÉLECTION : 195-XIV-13, 210-II-37, 211-VII-12.
 SEMAINE LITTÉRAIRE (LA) : 30-II-16, 133-V-12.
 SOIR (LE) : 21-II-7, 198-XVIII-2.
 SPECTATEUR : 54-III-7, 64-III-10.
 TÉLÉGRAMME (LE) : 131-V-10.
 TEMPS (LE) : 22-II-8, 57-IV-3, 82-VII-2, 102-IX-3, 111-X-4, 153-XI-6, 192-XVII-2, 243-XXI-2.
 TIMES LITERARY SUPPLEMENT (THE) : 45-II-26, 188-V-21, 223-XIV-15.
 UNE SEMAINE DANS LE MONDE : 74-III-17.
 VAILLANT (LE) : 123-XIII-5.
 VENDREDI : 81-VIII-1, 92-VIII-2.
 VERS ET PROSE : 70-V-1, 77-VI-1.
 VOLONTÉ (LA) : 26-II-12.
 WALLONIE (LA) : 225-XIX-2.
 WELTBÜHNE (DIE) : 209-II-36.
 ZARATHOUSTRA : 159-VII-5.

Lectures gidiennes

Antje ROGGENKAMP-KAUFMANN, *Der Protestant André Gide und die Bibel*. Göttingen : Vandenhoeck & Ruprecht, coll. « Göttinger Theologische Arbeiten » Bd 52, 1993. Un vol. br., 364 pp., ISBN 3-525-87806-0.

On sait depuis Taine qu'il existe une intime symbiose entre les origines d'un auteur et son œuvre. C'est au nom de cette unité qu'on se penche sur les différentes facettes biographiques et culturelles qui ont présidé à la création littéraire. Cette investigation d'ordre causal a eu ses heures de gloire et on a plutôt perdu de vue l'interdépendance entre la culture protestante et la pensée gidienne. Les rapports entre le bagage intellectuel et l'écriture sont si étroits qu'il ne pouvait qu'être prometteur de re-monter à leur source. Le projet de Mme Roggenkamp-Kaufmann est vaste, en effet l'enquête sur le protestantisme de la grande bourgeoisie normande — la Haute Société Protestante — débouche sur les questions essentielles de la pensée gidienne : l'acte gratuit, la mise en abyme, la vie religieuse (en acte et en pensée), l'interprétation de l'Écriture, la morale ¹. De nombreux détails qui paraissent à première vue ne relever que de la cohérence du texte possèdent en réalité un arrière-plan religieux.

Un travail de cette ampleur ne pouvait être mené à bien que par un chercheur qui domine les deux sujets, car les lacunes dans les deux domaines exigent un travail de fond préalable. Mme Roggenkamp-Kaufmann est à la fois spécialiste en lettres françaises et en théologie protestante.

Convaincue que l'œuvre de Gide est le compte rendu d'une libération religieuse par le biais de la littérature, Mme Roggenkamp-Kaufmann s'attache en premier lieu à définir amplement la valeur de la tradition et de la mentalité protestantes en observant de près l'évolution de la famille Rondeaux-Pouchet au cours des siècles. Parallèlement il apparaît que la piété orthodoxe propagée dans

1 On se fera une image de l'influence de l'orthodoxie sur la vie intérieure gidienne en lisant l'article que l'auteur a publié dans le *BAAG* d'octobre 1992 sur les liens entre « la "mise en abyme" et l'"examen de conscience" réformé » (n° 96, pp. 399-410).

le cadre du « Réveil » introduit en France dès 1791 par des pasteurs britanniques qui se trouvaient dans le sillage de Wesley a laissé des traces vivantes chez Gide. C'est ainsi que l'œuvre est saisie sur le vif au moment où elle voit le jour. La démarche inverse aurait occulté le besoin qu'a Gide de déployer certaines vérités qui servent une image conceptuelle de sa personne. Les témoignages autobiographiques se prêtent mal à la recherche historique. La correspondance, plus sincère et par là plus fiable, qu'il entretenait également avec des personnalités du monde calviniste de l'époque — le pasteur Roger Jézéquel, Paul et Émile Doumergue — aurait permis de mieux cerner la culture protestante de Gide, mais elle reste difficile d'accès. Cette thèse se propose donc un triple but : définir le protestantisme gidien dans ses origines et son expression quotidienne, analyser l'œuvre pour démontrer qu'elle acquiert tout son sens dès qu'elle est comprise sous l'angle de la double prédestination — ce grand chapitre est le point d'orgue de la thèse — et enfin observer l'évolution de Gide dans son usage de la Bible dans ses récits, évolution due à l'influence de la méthode historico-critique et de Renan.

Après avoir éclairé les particularismes protestants chez Gide, relevé le caractère exclusif de cette micro-société — le cercle de famille protestant aime à s'isoler — et souligné son engagement intellectuel dans la discussion théologique (Copeau craignait sa compétence), Mme Roggenkamp-Kaufmann passe en revue les textes de Gide qu'elle interroge là où elle discerne les traces de son éducation religieuse. C'est ainsi qu'on retrouve au fil des récits des thèmes qui contribuent à faire de l'œuvre gidienne une œuvre de souche protestante : l'examen de conscience, le culte du dimanche, les pasteurs, le patois de Canaan (l'utilisation excessive des vers bibliques dans la conversation), les valeurs pratiquées dans l'éducation, le rôle des dix commandements le long du parcours qui va de la naissance au décès, les lectures de journaux d'obédience orthodoxe et des philosophes (Spinoza n'est pas parmi les auteurs recommandés), mais aussi les habits et le port des rubans aux chapeaux féminins. Ce qui ne semble être qu'anecdotique au lecteur contemporain renforce l'ancrage du texte dans son contexte religieux.

Angoissé par la valeur métaphysique à donner à ses actes, le protestant cherche dans l'examen de conscience la certitude d'être élu par son créateur. La doctrine de la prédestination associe la prédiction sur le sort réservé dans l'au-delà à l'âme au fait que Dieu gouverne les faits et gestes de ses créatures. On comprend dès lors que le Journal soit une école de sincérité pour le chrétien et le lieu du jugement objectif de sa vie quotidienne. L'*acte gratuit* dans ce contexte est le signe du refus de devoir agir à l'intérieur d'un système orthodoxe du bien et du mal. Dans *Le Traité du Narcisse* les problèmes éthiques prennent une dimension esthétique : « La question est qu'il la manifeste bien. » Sur la voie de la libération et de l'humanisation gidienne, on découvre *Les Nourritures terrestres* qui proclament une morale dominée par la vie, par la ferveur, par le refus de la possession dont dépend précisément la réussite sociale, signe pour le calviniste que Dieu l'a élu parmi ses serviteurs. Gide ne ferme pas les yeux devant la faute pour autant. Mme Roggenkamp-Kaufmann retrouve toutes les étapes de la confession obsessionnelle dans les récits : la contrition, l'aveu de la faute, l'absolution et la pénitence. Quant à la *mise en abyme*, elle trouve son origine dans

l'examen de conscience qui est une répétition verbale (héraldique) des actes révélateurs de la main divine à l'intérieur de la vie quotidienne. Ce retour sur soi a pour fonction de stabiliser le moi psychologique ou esthétique lors de la quête d'une nouvelle poétologie. De là se dégage dans les premières œuvres une catharsis négative, le refus d'une nouvelle éthique (et donc l'affirmation de la philosophie protestante), et plus tard une catharsis positive, l'acceptation de cette éthique par le héros qui se libère ainsi des valeurs réformées. Il faut louer ici Mme Roggenkamp-Kaufmann d'avoir su démontrer l'unité de l'œuvre en partant d'une question théologique dont on a trop négligé jusqu'ici la portée littéraire et humaine.

Dans un troisième temps, Mme Roggenkamp-Kaufmann analyse l'utilisation des Bibles catholique et protestante par Gide dans ses récits et son roman. Ce travail très précis convainc moins quand on sait que Gide se plaît à citer de tête sans s'inquiéter outre mesure de l'exactitude de la formule. C'est ainsi que la question que je posai dans le compte rendu de la thèse de Mme Gätjens (BAAG n° 102, avril 1994, p. 336) concernant l'orthographe (masculine) de *Bethsabé* reste entière, quelle que soit la version utilisée. On ne peut cacher que l'on se perd parfois dans le dédale des citations déjà nombreuses, mais nous aurions aimé trouver une explication à l'allusion aux *raisins verts* (Nombres 14,18, Ézéchiel 18,2 et Jérémie 31,29) à laquelle a recours l'abbé Santal pour asseoir son jugement sur Isabelle, la pécheresse (*Isabelle*, chap. V, éd. « Folio » p. 92).

Dans cette troisième partie, plus théologique que littéraire, l'auteur analyse avec grand discernement la position de Gide vis-à-vis des miracles, du caractère absolu de l'Écriture et du Christ en tant que personne historique. Cette réflexion débouche sur l'idée que le récit de Ménalque est une vie du Christ calquée sur la biographie de Jésus par Renan.

Il est regrettable que ce travail qui ouvre de nouvelles voies à la pensée critique sur un auteur qu'il faut décidément lire lentement soit *a priori* réservé aux seuls gidiens de langue allemande.

JEAN LEFEBVRE.

Chronique bibliographique

AUTOGRAPHES

Au catalogue de la vente aux enchères organisée par Christies le 29 juin dernier, notre Ami Patrick Pollard a relevé (n° 516, est. £ 1,000-1,500), la dactylographie du *Retour de l'Enfant prodigue* : « Typescript signed (with initials "A. G."), including autograph corrections, of *Le Retour de l'Enfant prodigue* [1907], 28 pages 4to, with seven lines of dialogue in autograph on a fragment of paper (pinned to first leaf). [...] The typescript includes autograph corrections, additions or cancellations (some referring only to punctuation) on almost every page. The autograph fragment of dialogue is for insertion at the end (*Dialogue avec le frère puîné*) and there are a few minor variants of the published text. »

Au catalogue « Été 1995 », *Autographes et revues littéraires*, de la Librairie du Donjon (1 bis, place du Donjon, 28800 Alluyes), nous avons relevé, outre les 16 lettres de Gide à Henry-D. Davray signalées dans le précédent BAAG (n°s 23 à 38, vendues entre 150 et 300 F chacune) :

114. — L.a.s. de Pierre Louÿs à André Gide, 3 pp. in-12, s. d. (1888), suivie d'un poème autogr. *Euphanère*, auquel on joint un brouillon autogr. de ce même poème (5 pp. in-8°, 48 vers). Importante relique de jeunesse, contenant un beau poème en 2 versions successives. L'un des premiers poèmes de Louÿs, lequel l'avait, à son habitude d'alors, communiqué à son ami et condisciple de l'École Alsacienne. Preuve en est donnée par l'avis en tête de la lettre : « Défense expresse de communiquer A QUI QUE CE SOIT un mot de cette lettre. Comprends-tu ce que cela veut dire, incontinent ? / Il doit y avoir des affinités ténébreuses entre l'entorse compliquée de déchirure des ligaments ginglymoïdaux, et le lyrisme compliqué de fêlure des circonvolutions frontales. Depuis que je suis sur ma chaise longue, j'ai pondu deux produits. / Le premier n'est guère plus sérieux que ceux que j'ai eu l'honneur de t'envoyer depuis le commencement du mois. Tu verras cependant si l'on peut y voir autre chose qu'un jeu de rimes. Il y a peut-

être une idée cachée, un symbole aussi. Peut-être rien ; mais découvre. Étudie. Sans rire ! / Le second est fait uniquement pour le rythme. J'ai pris exprès le sujet le plus banal afin d'étudier mieux les différentes coupes de vers que cette admirable strophe peut comporter. Encore une qui nous vient de Ronsard ! » Suit le poème sur 3 pages : « ... *Mes cheveux trembleront / Sur mon corps, sombres voiles... / Les brumes s'enfuiront / Sous le vent des étoiles / Si votre ombre paraît, / Une ivresse éperdue / Fuira par la forêt / À travers l'étendue...* »

Le brouillon (premier jet, raturé, sur même papier) est resté inconnu de Le Dantec, qui publia le premier ce poème. (Ancienne collection Chimot). 2000 F.

115. — L. a. de Pierre Louÿs à son frère Georges, 1 p. in-8°, s. d. (avril 1888). Au verso, poème autogr. : *Le Soir à la campagne* (16 vers). Lettre littéraire de jeunesse, ce qui est rare. Il envoie à son frère « quelques vers que je viens de pondre » et lui demande son avis sans complaisance. « *C'est que, vois-tu, je suis très embarrassé. À chaque expression qui me vient à l'esprit, je me dis : Est-ce joli ? Est-ce banal ? — et je ne sais pas ! — dont j'enrage, comme dirait Brunetière...* » Plus loin : « ... *Tu vois que je t'avoue naïvement mes grosses faiblesses. Le morceau n'est pas tout à fait fini. Il me manque la pointe finale, comme dirait Gide...* » Il précise : « *Après réflexion, j'ai arraché la seconde partie.* » Notre manuscrit est donc bien complet tel quel. Rappelons que ce poème sera dédié « *À mon ami André Gide* », à qui Louÿs le lira le 14 mai 1888, soit un mois plus tard. Composé à Dizy, le poème est très romantique : « *Tout est silence et calme et les vents sont tombés. / Les arbres onduleux ont étendu leurs branches / Et le soleil dardant ses rayons orangés / Incendie au couchant les longues fermes blanches...* » Beau manuscrit littéraire et poétique. 1000 F.

Vente aux enchères au Théâtre Marigny, mardi 27 juin, des « meubles, bibelots, tableaux, estampes, livres, dessins, lettres et manuscrits » des successions de Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault. Au catalogue :

368. — Ensemble de 8 l. a. s. de Gide à J.-L. Barrault. Beyrouth, Neuchâtel, Paris, Nice, 30 mars 1946 - 12 août 1950. 10 pp. formats divers. On joint 1 l. a. s. d'Yvonne Davet écrite pour Gide, malade (Juan-les-Pins, 24 mars 1950, 1 p. 1/4 in-4°). Est. 6000/8000 F.

[Beyrouth, 30 mars 1946 : ... *Le 9 avril je m'envole de Beyrouth vers Paris, vers vous — bien impatient de me replonger tout entier dans notre travail ; et, de plus, attendant vos indications pour les répétitions de Hamlet. Dans 3 jours on donne ici (représentation unique) Les Enfants du Paradis ; où je me réjouis de reprendre contact avec vous. Mes plus souriants messages et souvenirs à Madeleine — et déjà de cœur avec vous. André Gide. ♣ Neuchâtel, 4 sept. 1946 : On annonce des lectures de vous à Genève. J'ai fui les « réunions internationales »... Je souhaite de vous revoir, vous et votre compagnie ; mais vous deux seulement ; savoir où en sont vos projets : Hamlet et Kafka. Je ne suis retenu que par eux — et mes propres projets sont suspendus aux vôtres. Si je n'étais si fatigué, je vous dirais : disposez de moi ; mais je redoute Genève, et d'inévitables rencontres. ♣ 15 févr. 1950 : Je vous dois de grandes joies. En plein travail. Je crois que vous serez très satisfait. Le texte d'Arden est souvent infernal, mais plus j'avanc-*

ce, plus je me persuade que vous avez eu raison de souhaiter porter sur les planches cette étrange pièce, et qu'elle est appelée à un succès à peu près certain. Admirable rôle pour Madeleine R... ❀ Nice, Hôtel d'Angleterre, 17 août 1950 : Rassurez-vous, Arden est tout prêt... mais le manuscrit est resté à Paris... Ce n'est pas une adaptation, mais une traduction fidèle, où peut-être y aura-t-il lieu de charcuter un peu. Tout heureux de ce que vous me dites du Procès ! Quant aux Caves du Vatican que Touchart et Jean Meyer sont venus me demander, je tâcherai de faire en sorte que leurs droits ne soient pas exclusifs...]

369. — Ensemble de 6 l. a. s. de Gide à J.-L. Barrault et 1 télégr. dactyl., Marseille, Tunis, Alger, été 1942 - mars 1945, 8 pp. formats divers. Est. 5000/6000 F.

[30 juil. 1942 : *Je donne le meilleur de mes forces et de mon temps à cette traduction d'Hamlet que j'espère mener à l'achèvement avant l'hiver. Travail considérable, mais passionnant, où je vous sais grand gré de m'avoir poussé — et dont j'espère que le résultat sera digne de vous. Quelle récompense de pouvoir un jour entendre, dit par vous, ce texte admirable et si souvent trahi... ❀ 12 sept. 1942 : Ravi de savoir Sartre avec vous, près de vous. Il n'y a pas mieux ! Ma traduction est achevée (sauf la scène avec les comédiens du 2nd acte et qq coups de lime à donner après consultation d'experts amis). 6 à 8 heures de travail assidu pendant près de 3 mois ; mais crois pouvoir être immodérément satisfait du résultat — très différent des autres traductions... Saül... ? Évidemment, très volontiers ; rôle écrasant ; mais vous êtes de force et saurez n'en pas faire un vieillard aboulique et gâteux. Par exemple, vous ferez beaucoup aboyer ; et sans doute vaudrait-il mieux commencer par Antoine ; admirable et de tout repos, je veux dire : ne donnant pas prise aux perfidies... ❀ Les dernières pages publiées de mon Journal, relatant notre rencontre à Marseille, témoignent la confiance que j'ai envers vous (depuis longtemps déjà) et la ferveur de mes sentiments dès avant qu'il vienne s'y mêler de la reconnaissance... Enchanté d'apprendre que vous vous êtes adressé à J. Hugo pour la plastique de ce que vous saurez animer. Quant à mon texte... vous aurez vu que la traduction parue à part en volume est incomplète (toutes les scènes romaines supprimées, selon le désir d'Ida Rubinstein, en vue de simplifier la représentation, et jointoïement ad hoc, dissimulant l'amputation) ; mais de plus, le texte a été revu et grandement amélioré ! dans l'édition (complète celle-là) de la Pléiade. C'est ce texte-là que vous devez adopter, même si vous êtes amené à y pratiquer des coupures...*

LETTRES INÉDITES

Riche comme toujours, le dernier bulletin des Amis de Charles-Louis Philippe (n° 51, 1995) publie (pp. 60-1) le texte d'une intéressante lettre, inédite jusque-là (autogr. conservé à la Bibl. Doucet), de Lucien Jean à Gide ; datée du 9 juillet 1907, elle est la réaction au *Retour de l'Enfant prodigue* du jeune écrivain, auteur lui-même, comme on sait, d'un *Enfant prodigue* écrit deux ans plus tôt et que *La NRF* publiera dans son premier numéro, en février 1909 (reproduit dans l'appendice de l'excellente éd. crit. du *Retour* procurée en 1992 par Akio Yoshii, pp.

203-7). Texte suivi de 3 pp. d'un commentaire éclairant de David Roe.

Dans le même numéro, pp. 15-35, une étude du même David Roe « Autour d'un buste » (celui de Philippe par Bourdelle) divulgue de nombreuses lettres et fragments de lettres, souvent inédits ; entre autres, des lettres de Francis Jourdain à Gide du 21 févr. 1910, de Stuart Merrill à Gide du 25 mars 1910 et la réponse de Gide du début d'avril, de Francis Jourdain à Gide des env. du 10 juin 1910, de Paul Cornu à Gide du 14 janv. 1911 (et non 1914, année jusqu'ici admise), d'Antoine Bourdelle à Gide du 26 mars 1911...

TRADUCTIONS

Une traduction italienne intégrale des *Poésies d'André Walter* : *Le Poesie di André Walter*, précédée de deux pages de présentation par le traducteur, Roberto ROSSI PRECERUTTI, a été publiée dans le magazine *Poesia* (Edizione Crocetti, Via E. Falck 53, 20151 Milan, le n° : L 10.000), VIII^e année, n° 84, mai 1995, pp. 3-14. Portrait de Gide en couverture de la revue.

LIVRES

Le *Gide* de Claude MARTIN (dont le Seuil a donné en janvier dernier, dans la collection des « Écrivains de toujours », une édition renouvelée) a été publié à Pékin en 1991, en traduction chinoise « pirate ». L'éditeur San Lian Shu Dian vient de régulariser la situation (dans le cadre du programme Fulei d'aide aux publications franco-chinoises).

ARTICLES ET COMPTES RENDUS

Nous avons eu connaissance de plusieurs articles, récemment parus dans des revues japonaises, d'Akio YOSHII (professeur à l'Université de Fukuoka, à qui l'on doit la remarquable édition critique du *Retour de l'Enfant prodigue*) :

« [Une édition inconnue de Gide : *Huit Lettres à Pierre Louÿs*, 2, 3 et 4 (et fin)] », *Ryuiki* (Kyoto, éd. Seizansha), n° 35 (nov. 1993, pp. 43-53), 36 (févr. 1994, pp. 22-7) et 37 (juil. 1994, pp. 21-7).

« [Que peut-on raconter aujourd'hui de la vie conjugale de Gide ?] », *Stella* (Bulletin de la Société de Langue et de Littérature françaises de l'Université du Kyushu), n° 13, mars 1994, pp. 95-108. [Sur *Madeleine Gide* de S. Ausseil.]

« [Le Neues Theater ou le Kleines Theater ? Autour des atermoiements de la représentation berlinoise du *Roi Candau*le] », *Futsibun Kenkyu* (Bulletin de la Société de Langue et de Littérature françaises de l'Université de Kyoto), n° 25, sept. 1994, pp. 137-47. [Ce n'est pas au Neues Theater, comme le supposent quelques commentateurs (dont A. Anglès et J. Claude), mais très probablement au Kleines Theater, dirigé par Viktor Barnowsky depuis août 1906, que Gide s'est rendu vainement en janvier 1907, avec Maurice Denis, pour assister à une représentation de *Candau*le.]

« [Notes sur les préoriginales oubliées de *Paludes*, parues dans *Le Courrier social* (1894) et dans *L'Œuvre sociale* (1895)] » et « [Gide et la quête du ro-

man] », *Stella*, n° 14, mars 1995, pp. 99-116 et 117-20. [Le second art. est un compte rendu du *Lire* "Les Faux-Monnayeurs" d'A. Goulet.]

Brigitte WELTMAN-ARON, « Ornière "réaliste" et "roman pur". Gide et le roman », *The French Review*, vol. LVII n° 6, décembre 1993, pp. 218-29. [Cette publication nous avait échappé en son temps.]

Angelo RINALDI, « Gide, gagnant au grattage », *L'Express*, n° 1722, 8 juin 1995, p. 127. [Sur la *Correspondance Gide-Levesque*.]

J[ean] J[osé] M[ARCHAND], « Correspondance d'André Gide et de Robert Levesque (1926-1950) », *La Quinzaine littéraire*, n° 674, 16 juillet 1995, p. 4. [« Il faut souligner l'extrême qualité du travail de Pierre Masson ; ses textes de liaison, à l'érudition sans faille, constituent comme une nouvelle biographie, éclairant des épisodes à peine signalés par *Les Cahiers de la Petite Dame* [...]. Le livre de Masson est absolument nécessaire aux amateurs de *Paludes* et du *Prométhée mal enchaîné*. »]

« Le cinquantenaire de *Thésée* », *La Quinzaine littéraire*, n° 672, 16 juin 1995, p. 4. [Sur le n° 106 du BAAG, en particulier l'art. de Daniel Durosay.]

Lire, dans le dossier « Spécial Livres de poche » de son n° d'été (n° 237), a publié (pp. 128-31), à l'occasion de sa réédition dans la collection « Folio », un extrait du *Voyage au Congo* (pp. 102-14), suivi d'une présentation de l'ouvrage signée D[idier] S[ÉNÉCAL] : « *Voyage au Congo* (1927) marque une date dans l'histoire de l'anticolonialisme, de même que *Retour de l'URSS*, publié neuf ans plus tard, instilla les premiers doutes dans l'esprit de nombreux admirateurs du régime stalinien. [...] »

Henri HEINEMANN, « Les enquêtes de l'inspecteur Gide », bulletin de l'Association internationale des critiques littéraires, pp. 21-3.

TRAVAUX UNIVERSITAIRES

M. Jean-Michel WITTMANN, membre de l'AAAG, a soutenu le 24 juin dernier, devant l'Université de Nancy II, sa thèse intitulée : *Les premières œuvres romanesques d'André Gide : une réaction critique au symbolisme et à la décadence*. Le jury, composé des Prof. Jacques Hennequin (Univ. de Metz, président), Jean Claude (Univ. de Nancy II, directeur), Françoise Gaillard (Univ. de Paris VII), Pierre Citti (Univ. de Tours) et Pierre Masson (Univ. de Nantes), lui a décerné la mention « Très Honorable » avec ses félicitations. Le BAAG remercie le nouveau docteur d'avoir bien voulu lui confier le résumé de sa démarche et de ses conclusions, qu'on lira dans le présent numéro.

Mme Sophie SAVAGE, membre de l'AAAG, a soutenu le 28 juin, devant l'Université de Paris VII, sa thèse intitulée : *Récits, soties, roman : une approche de la poésie romanesque d'André Gide*. Le jury, composé des Prof. Alain Goulet (président), Henri Godard (directeur), Pierre Masson et Georges Benrekassa, lui a décerné la mention « Très Honorable » avec ses félicitations.

LES PREMIÈRES ŒUVRES ROMANESQUES D'ANDRÉ GIDE : UNE RÉACTION CRITIQUE AU SYMBOLISME ET À LA DÉCADENCE

par

JEAN-MICHEL WITTMANN *

Si l'évolution de la critique gidienne, au cours des trente dernières années, a permis de souligner l'actualité d'une œuvre ironique et poétique, critique et onirique, ces caractéristiques propres à retenir l'attention du lecteur d'aujourd'hui sont exemplairement présentes dans les premiers livres de Gide. En proposant un essai critique sur les premières œuvres romanesques, une relecture soucieuse de mettre en lumière l'enracinement historique de ces livres, nous pouvions donc espérer, non pas révéler un nouveau Gide mais, nous inscrivant dans une perspective ouverte par un certain nombre de gidiens, Jean Delay, Eiko Nakamura, Christian Angelet et Walter Geerts, Réjean Robidoux et Claude Martin, compléter l'éclairage apporté par ces études ou ces éditions critiques sur les œuvres gidiennes écrites durant la période symboliste.

Le parti-pris méthodologique de procéder à une analyse textuelle aussi précise que possible pour réaliser ce projet a été dicté par la nature même de ces œuvres. Traités ou récits ironiques, appelés pour certains à devenir des soties, les sept livres qui constituent notre corpus, des *Cahiers d'André Walter* au *Prométhée mal enchaîné*, sont des bijoux soigneusement ciselés, de petites fictions où le romanesque est réduit à la portion congrue. Œuvres concises, elles se prêtent donc admirablement à la lecture pointilliste que leur caractère intellectuel et ironique semble solliciter, seule capable de rendre compte de l'évolution gidienne, en conformité ou au contraire en décalage avec celle de son temps.

Appliquant la méthode d'une analyse interne aussi précise que possible, c'est bien dans le texte lui-même que nous avons cherché l'ensemble des signes par lesquels l'écrivain crée son propre monde, définit et justifie une écriture et un conte-

* Nous publions ici le texte de la présentation qu'a faite de sa thèse M. Wittmann lors de sa soutenance, le 24 juin dernier à l'Université de Nancy II.

nu. Néanmoins, cette analyse du texte même s'est efforcée de prendre en compte les déterminations historiques qui pèsent sur l'œuvre. Même si Jean Delay, dans son ouvrage, évoque la vie littéraire à l'époque symboliste, les lectures et les rencontres de Gide, même si Christian Angelet s'efforce de comprendre *Paludes*, notamment, dans le contexte littéraire du symbolisme, l'influence de ce contexte sur la création gidienne n'a pas fait l'objet d'analyses aussi approfondies que celle des contraintes biographiques et psychologiques. Les œuvres de jeunesse de Gide portent pourtant exemplairement la marque de leur époque, à tel point que Claude Martin, par exemple, commence sa préface aux *Cahiers d'André Walter* en insistant sur la nécessité absolue, pour qui veut lire ce roman aujourd'hui, de le restituer « à sa condition historique — à l'histoire de son auteur, à celle de la littérature et de la mentalité de son temps ¹ », pour le comprendre et pour l'apprécier. De plus, l'enracinement historique des premières œuvres gidiennes doit d'autant plus retenir l'attention que ces œuvres apparaissent dans le même temps directement déterminées par la situation singulière de leur auteur. Cette rencontre étonnante entre ce qu'on pourrait être tenté d'appeler la « névrose » d'un individu et la « névrose collective » d'une génération littéraire renforce donc l'intérêt de mettre en évidence l'enracinement historique de la création gidienne, dans la mesure où elle pose un problème dont l'intérêt dépasse finalement le seul cas de Gide.

Conçue initialement comme une analyse des premières fictions gidiennes, cette étude impliquait donc une documentation et une réflexion sur la période et la littérature symboliste. Dans cette perspective, il n'était pas question de renouveler l'approche des grandes options communes à la génération littéraire à laquelle le jeune Gide appartient, mais bien de proposer une synthèse des conclusions exposées par différents ouvrages, afin de comparer les choix d'une génération aux options particulières d'un auteur. L'état des connaissances sur la littérature des vingt dernières années du XIX^e siècle rendait possible un tel travail sur Gide, dans la mesure où un certain nombre d'études importantes, notamment celles de Michel Décaudin, de Jean Pierrot, de Gérard Peylet et de Pierre Citti, pouvaient permettre de dégager les choix esthétiques, mais aussi éthiques, qui orientent et déterminent l'activité des écrivains entre 1880 et 1900.

La nécessité de prendre en compte les analyses d'autres chercheurs sur la littérature de cette période comportait le risque de confondre conclusions et vérités définitives. Pour pallier ce risque, nous avons confronté l'œuvre de Gide avec des textes précis, d'une part les œuvres poétiques qui ont fécondé l'imaginaire gidien, notamment celles de Maeterlinck et de Laforgue, d'autre part des romans contemporains du *Voyage d'Urien*, comme *Le Jardin de Bérénice* de Barrès ou *Brugela-Morte* de Georges Rodenbach.

Plus généralement, nous avons adopté un point de vue délibérément syncrétique qui nous a conduit à faire référence simultanément aux deux notions de symbolisme et de décadence. En lisant les ouvrages consacrés à ces mouvements littéraires, notre souci principal était de comprendre quelles sont les représentations

1 *Les Cahiers et les Poésies d'André Walter*, Paris : Gallimard, coll. « Poésie », 1986, p. 7.

de ce qu'est la littérature et les pratiques d'écriture propres à la période durant laquelle le jeune Gide commence à écrire, par delà les mouvements ou les écoles littéraires. L'auteur du *Traité du Narcisse* s'est explicitement déclaré symboliste, et c'est notamment à travers le salon de Mallarmé qu'il a découvert les milieux littéraires. Plus que son appartenance à une école ou à un mouvement précis, c'était néanmoins la manière dont Gide a pu recevoir et modifier les représentations de la littérature propres à toute une époque qu'il importait de mettre en évidence. Or, chez tous les auteurs qui se sont réclamés du symbolisme, de la décadence ou, c'est le cas le plus fréquent, répugnaient à se rattacher à une école, il est possible de retrouver une culture et des attitudes communes, et dans leurs œuvres des procédés d'écriture ou des thèmes communs.

À travers la lecture des études sur une littérature qu'on appelle tantôt symboliste, tantôt décadente, parfois tout simplement « fin de siècle », nous avons donc cherché à identifier les traits communs aux littérateurs de cette génération littéraire. Ceux-ci sont en général des esthètes et se définissent comme des artistes. Ils opposent la nature à la culture, pour rejeter la première en glorifiant la seconde sous les espèces de l'art. Dégoûtés par la nature, dédaigneux du naturel, ils sont donc prédisposés à vouer une sorte de culte à l'art, d'autant qu'ils sont convaincus de la supériorité de ce dernier sur la vie. Leurs œuvres enfin présentent de nombreux points communs, qu'il s'agisse de procédés, comme le symbole, ou d'images privilégiées, suffisamment récurrentes pour qu'il soit permis de parler d'un imaginaire de la décadence.

Il nous est donc apparu possible de distinguer trois domaines pour cerner les choix qui définissent le littérateur symboliste et composent ce qu'on pourrait nommer l'idéologie littéraire dominante à la fin du siècle dernier. Le premier est celui de l'éthique, le second, celui de l'écriture, le troisième enfin, correspond à ce que nous avons désigné comme la morale de l'écrivain, entendue comme l'ensemble des règles qui, tacitement admises ou explicitement formulées, définissent ce qu'il lui semble permis d'écrire sans déroger à son idéal de la création littéraire et aux devoirs impliqués à son sens par sa vocation artistique.

C'est dans chacun de ces trois domaines qu'il convenait donc de confronter les choix de Gide avec les choix d'une génération. Cette ambition devait conduire à analyser la manière dont il utilise le matériau littéraire symboliste avant de se l'approprier en le tournant en dérision, et la manière dont la posture représentative du symbolisme définie dans *Les Cahiers d'André Walter* fait l'objet d'une critique poursuivie d'une œuvre à l'autre, à partir du *Voyage d'Urien*. Il n'était pas sûr que l'évolution de Gide fût également rapide, que sa critique fût également précoce ou profonde dans les trois domaines en question. Or, l'idéologie littéraire évoquée plus haut de manière très sommaire se caractérise par une sorte d'équilibre entre trois composantes étroitement liées. Il est aisé de voir que la posture même de l'esthète détermine une certaine conception de la littérature et même une certaine manière d'écrire. Quant à la morale de l'écrivain et aux procédés d'écriture, ils sont évidemment indissociables, ceux-ci étant régulés et légitimés par celle-là. Pour parler en termes moins abstraits, le culte généralement voué à l'art, au rêve et à la subjectivité, par exemple, au nom d'un commun refus du positivisme, du ma-

térialisme et du réalisme, détermine aussi bien une manière d'écrire que l'adhésion à un certain idéal littéraire. Aussi notre projet impliquait-il finalement de démêler comment Gide, abandonnant par exemple l'éthique de l'esthète, sans renoncer pour autant à l'idéal de l'œuvre d'art, doit parvenir à instaurer un nouvel équilibre, dans son œuvre même.

Le projet d'essayer de comprendre un auteur en le situant dans l'histoire d'une génération littéraire comportait le risque de couler cet écrivain, avec ses choix singuliers, dans un moule général. C'est pour éviter cet écueil que nous nous sommes attaché à analyser « l'influence par réaction » exercée par le symbolisme. C'est dans le même but que, faisant des *Cahiers d'André Walter* la pierre de touche de la création gidienne, nous avons analysé cette œuvre en essayant de retrouver la logique interne et la nécessité intime qui président aux choix par lesquels Gide va se définir comme un artiste symboliste.

Le jeune écrivain entend exposer dans ce premier livre un problème qu'il qualifie alors dans son journal de « *moral, psychologique, pythagoricien et métaphysique* ² ». Ce problème, aux yeux mêmes du jeune écrivain, est celui d'une génération, mais il l'étudie à partir de son propre cas, en transposant dans son œuvre les données de sa vie sentimentale, affective et intellectuelle. En ce sens, analyser la manière dont Gide, exposant ce problème et essayant, dans le même temps, de lui apporter une solution, revenait à montrer comment la situation singulière du jeune homme, les données les plus intimes de son existence, pouvaient le conduire logiquement à renvoyer une image de lui conforme au portrait type de l'esthète et de l'artiste. Cette tâche était rendue possible par le fait que le contexte biographique est bien connu, notamment grâce à l'ouvrage de Jean Delay. C'est dans le même esprit que nous nous sommes attaché à commenter la place dévolue à Madeleine, la cousine et future épouse de Gide, dans un projet dont elle est à la fois l'inspiratrice et la principale destinataire. Ici encore, le contexte biographique était suffisamment connu pour permettre de proposer une analyse rapide, et néanmoins indispensable, précisément parce que dans cette situation personnelle se trouve l'origine des choix qui conduisent Gide à brosser un portrait de lui-même en artiste symboliste, ou au moins l'une des clefs qui permettent de comprendre ces choix.

Les mêmes raisons nous ont conduit à essayer de prendre en compte cette situation affective dans l'analyse des procédés par lesquels Gide, dans les livres suivants, met en question l'image d'un artiste dévoué à son œuvre. En organisant notre réflexion autour de la place réservée à Madeleine dans l'écriture, nous n'avions pas la prétention d'apporter un éclairage nouveau sur les rapports entre Gide et sa future épouse, mais plutôt, sans renoncer à la méthode de l'analyse textuelle, nous voulions montrer comment les choix éthiques de Gide et le ralliement éventuel à telle ou telle posture de l'écrivain restent constamment liés à l'évolution de sa situation personnelle. Après avoir pris en compte cette situation, il devenait possible de revenir sur les images de l'artiste, toutes ironiques, à des degrés divers, renvoyées par *Le Voyage d'Urien*, *La Tentative amoureuse* et *Paludes*. Pas

2. *Ibid.*, p. 187.

plus que le portrait du jeune artiste des *Cahiers*, il importait de le souligner, les images ironiques de l'artiste ne surgissent *ex nihilo* dans les œuvres suivantes : elles constituent l'un des aspects de la réflexion critique par laquelle l'écrivain cherche à donner une réponse, dans l'écriture même, à une interrogation qui porte à la fois sur sa vie et sur son œuvre.

Les seules données de la vie personnelle de Gide ne sont cependant pas suffisantes pour rendre compte de ses choix dans les trois domaines évoqués plus haut, l'éthique, l'écriture et la morale de l'écrivain. Son entrée dans les salons littéraires, après la publication des *Cahiers d'André Walter*, l'a conduit à prendre conscience de tout ce qui le rattache à une génération ou au moins à un mouvement littéraire : tel est le sens que l'on peut donner à la lettre où il relate à Paul Valéry sa découverte enthousiaste du symbolisme, dans lequel il se reconnaît. Que le jeune écrivain ait pu alors ressentir le besoin d'affirmer son indépendance et d'instaurer une distance critique par rapport au symbolisme et à ce qu'il représente, lui dont toute l'œuvre est conçue comme une entreprise de libération, on le conçoit aisément. Très vite, le jeune écrivain, qui se présentait comme un « déserteur » au moment même où il se reconnaissait symboliste, va donc éprouver le besoin de tourner en dérision et le milieu symboliste, et la manière d'écrire propre aux écrivains de cette période.

Ainsi, à côté de l'explication souvent inconsciente avec l'idéologie littéraire de son temps qui doit nécessairement marquer en profondeur l'œuvre de tout auteur, celle de Gide contient une prise de distance satirique par rapport au symbolisme et à ce qu'il représente. *Le Voyage d'Urien* et *Paludes* apparaissent comme deux livres délibérément tournés contre le symbolisme, deux livres dont la critique peut modifier les choix et la posture qui définissent Gide comme écrivain. Il fallait donc leur accorder une place particulière : nous avons choisi de le faire en prenant le parti de souligner le lien qui unit aussi bien le contenu que la forme de ces deux œuvres, en insistant successivement sur la satire d'un milieu et sur la parodie d'une écriture, dont l'analyse se révélait capable d'éclairer les conclusions relatives à la posture de l'artiste et à sa progressive mise en question par l'ironie.

Cette analyse a été conduite dans le souci de prendre en compte les liens entre la réflexion proprement éthique et la réflexion sur l'écriture que laissent percevoir la satire ou la parodie. À travers la satire de l'entreprise symboliste dans *Le Voyage d'Urien*, à travers la satire des cénacles dans *Paludes*, Gide développe de manière plus ou moins visible une critique dirigée contre la posture de l'esthète. Du même coup, il met en question une image de l'écrivain qui reflète une conception « symboliste » de l'art littéraire. De la même manière, il fallait montrer comment la parodie d'une écriture permet à Gide de poursuivre une réflexion dont les enjeux sont proprement éthiques. Ainsi, dans *Le Voyage d'Urien*, la quête d'Urien et de ses compagnons constitue le récit d'une expérience littéraire aussi bien que celui d'une aventure spirituelle. Dans *Paludes*, c'est le paysage paludéen qui révèle l'imbrication étroite entre les trois aspects de la réaction critique au symbolisme et à la décadence. En reprenant certains éléments symboliques déjà utilisés dans *Le Voyage d'Urien*, où il sollicitait l'imaginaire de la décadence de manière ironique, Gide tourne en dérision, dans *Paludes*, le procédé du paysage-état d'âme,

mais aussi formule sur le mode symbolique les enjeux de sa réflexion sur la posture de l'artiste enfermé dans sa tour d'ivoire. De ce point de vue, la critique des procédés symbolistes devait donc permettre de dresser un premier bilan concernant la position de Gide par rapport à l'éthique de l'esthète aussi bien que par rapport aux procédés d'écriture et à l'idéal littéraire propres au symbolisme.

Il ne nous a pourtant pas paru souhaitable de clore cette étude sur l'analyse de *Paludes*. Tout démontrait le rôle central de ce petit livre dans la réaction critique de Gide au symbolisme et à la décadence, tout démontrait surtout qu'il constitue, au plein sens du terme, une œuvre-pivot qui reprend en les poussant à bout tous les aspects de la critique développée dans les livres précédents, mais aussi qui appelle les suivants, en posant davantage de questions qu'elle n'apporte de réponses. Les enjeux éthiques engagés par la satire tendent à montrer que Gide est prêt à renoncer à la posture de l'esthète, dont il tourne en dérision le caractère velléitaire et l'absence de volonté, la cérébralité et l'incapacité à sortir de soi. En ce sens, il semble bien parvenu au terme d'une évolution qui va lui permettre de proposer dans son œuvre une autre posture, esquissée de manière critique dans *Les Nourritures terrestres*. L'image de l'écrivain réfléchi par *Paludes* se révèle néanmoins essentiellement critique et même, plus justement, problématique. Elle témoigne de la fidélité indéfectible de Gide à l'idéal de l'œuvre d'art, au moment même où, dans l'inspiration comme dans la forme, il apparaît bel et bien prêt à rompre avec l'influence par action ou par réaction exercée jusqu'ici sur son œuvre par le symbolisme.

Cette constatation nous a incliné à suivre la manière dont l'écrivain, dans *Les Nourritures terrestres*, mais aussi dans *El Hadj* et dans *Le Prométhée mal enchaîné*, cherche à proposer une réponse à la volonté apparemment contradictoire de s'ouvrir au monde et à autrui jusqu'à accepter d'exercer une influence sur le lecteur, tout en restant fidèle à un idéal littéraire fondé essentiellement sur la conviction que l'œuvre d'art n'est faite ni pour amuser, ni pour instruire son lecteur, comme le pense Hubert, et se suffit à elle-même. Aussi bien, la réaction critique contre le symbolisme est évidente dans *Les Nourritures terrestres*, qui devaient permettre à Gide de rompre avec la littérature de cette période, dont il condamnera le caractère « factice ³ ». L'influence du symbolisme est encore visible dans l'écriture même, à ce moment de la création gidienne, puisque dans *El Hadj*, alors même qu'il offre la présentation critique d'une posture fondée sur la ferveur et l'ouverture sensualiste au monde, on peut retrouver certains des éléments symboliques du paysage paludéen. C'était néanmoins la réflexion sur la fonction de l'écrivain, elle-même influencée par l'évolution de l'interrogation proprement éthique de Gide, qui devait retenir notre attention de manière privilégiée. Au demeurant, tenter d'analyser la manière dont Gide concilie une éthique que l'on pourrait qualifier de « post-symboliste » avec une morale de l'écrivain encore symboliste conduit à poser la question de l'écriture. C'est bien dans l'écriture des *Nourritures* et d'*El Hadj*, mais surtout dans celle du *Prométhée mal enchaîné*, que se résoud la contradiction apparente entre l'éthique et la morale de l'écrivain, ce qui pouvait

3. Préface à l'édition des *Nourritures terrestres* de 1927.

justifier de clore cette étude par l'analyse de la deuxième sotie.

Ce travail aurait pu trouver un terme avec l'étude de *Paludes*. Il aurait été également possible de prolonger cette étude en faisant allusion à des œuvres postérieures au *Prométhée mal enchaîné*. Celui-ci apparaît néanmoins comme une étape majeure dans l'évolution de Gide, marquée par la définition implicite d'un mythe positif de l'écrivain et par la légitimation d'une écriture volontairement saugrenue ainsi que d'une œuvre délibérément dérisoire et ironique.

Le choix de refermer cette étude sur l'analyse du *Prométhée* répondait aussi au souci de mettre en évidence les liens profonds qui unissent *Le Voyage d'Urien* à *Paludes*, et ces deux œuvres au *Prométhée*. Ce travail, il convient de le souligner, est né en grande partie de la fascination qu'ont pu exercer sur nous les livres les plus ironiques de Gide. Pour une part, il est né du désir de mettre en évidence de manière précise la parenté, qui n'est pas seulement formelle, entre le *Voyage*, « bien près d'être une sotie ⁴ », et *Paludes*. Il a enfin été dicté par l'envie de vérifier l'intuition selon laquelle l'éthique et l'écriture, indissociables dans l'œuvre de Gide, se confondent totalement dans le *Prométhée*, la première justifiant la seconde, la seconde exprimant la première, pour donner finalement une légitimité à une écriture et à un type d'œuvre spécifique, que Gide a désigné ensuite par le terme de *sotie*.

Ainsi, dans cette étude, l'analyse des modalités de la réaction gidienne au symbolisme se confond souvent avec la mise en évidence des processus divers par lesquels la réflexion éthique confère à l'écriture une forme de légitimité. Cette question de la légitimité de l'écriture est au centre de la première section. Si elle passe au second plan dans l'analyse de la réaction parodique et satirique, elle constitue le fil d'Ariane de l'étude des *Nourritures*, d'*El Hadj* et du *Prométhée*. C'est en posant implicitement la question de la justification et de la légitimation que nous avons étudié les représentations de l'écrivain proposées de manière métaphorique ou explicite dans ces livres, c'est cette même question qui oriente l'analyse des procédés par lequel Gide désacralise des œuvres comme le *Voyage* ou comme *Paludes*, dont l'ironie se retourne d'abord contre elles-mêmes.

Une étude consacrée à l'enracinement historique d'une œuvre singulière posait une question trop vaste et trop complexe pour permettre une approche véritablement totalisante, et c'est pour cette raison qu'il convenait d'attirer l'attention sur ce fil d'Ariane. Tout en adoptant une perspective suffisamment large pour envisager les différents enjeux d'une réaction critique au symbolisme, nous avons eu aussi le souci de présenter un essai critique cohérent. Pour tenter de répondre à certaines questions suscitées par la lecture du *Voyage*, de *Paludes* et du *Prométhée*, mais aussi parce que Walter Geerts, notamment, a donné récemment aux études gidien-nes un livre important sur la poétique de Gide dans les *Cahiers*, nous avons délibérément insisté sur la question de l'éthique, des postures de l'écrivain, au détriment des questions d'esthétique romanesque et de poétique.

Telle qu'elle a été conçue, cette étude peut contribuer à éclairer l'importance du rôle joué par les représentations collectives de ce qu'est ou doit être la littéra-

4. Claude Martin, *Gide*, Paris : Le Seuil, coll. « Écrivains de toujours », 1995.

ture dans l'œuvre d'un auteur. Les positions et les options de Gide dans les domaines de l'éthique, de la morale de l'écrivain et de l'écriture, se comprennent par rapport aux choix d'une époque, que l'écrivain adhère à un idéal commun ou au contraire tente de s'en détacher par la critique. Ce travail montre un Gide dont l'évolution est parfois en décalage avec celle de son temps : si elle tend parfois à la précéder, par exemple dans une œuvre comme *Le Voyage d'Urien*, dont les enjeux préfigurent la revendication des naturistes, elle atteste aussi une fidélité indéfectible à un idéal de l'artiste en grande partie cristallisé autour de la figure de Mallarmé. Dans tous les cas, cette perspective d'étude permet de mettre en évidence, et c'est le propre d'un auteur important, la manière dont l'œuvre gidienne peut être représentative d'une époque alors même que son auteur cherche constamment à définir et à affirmer sa singularité. En effet, l'ironie et la critique permettent à Gide, à partir de ce que l'époque lui propose, de façonner sa propre éthique, une morale de l'écrivain et une écriture adaptées aux problèmes qu'il ne cesse de se poser.

Cette étude confirme aussi les liens qui unissent à *Paludes* *Le Voyage d'Urien*, et font de celui-ci une sotie avant la lettre. Du *Voyage* au *Prométhée*, en passant par *Paludes*, Gide élabore une écriture originale, qu'il justifie progressivement tout en la soumettant à sa critique. Il apparaît ainsi que, même si la référence postérieure à la sotie médiévale, destinée à souligner rétrospectivement l'unité entre les trois œuvres qu'elle va servir alors à désigner, se révèle de nature à préciser cette unité, le contexte de la fin du siècle dernier peut seul éclairer les enjeux littéraires engagés par la mise en place de cette forme romanesque spécifique. Ainsi, l'écriture ironique du *Voyage*, dans lequel Gide joue avec le matériau littéraire symboliste, coïncide avec l'apparition d'un ton, voire d'un style délibérément « saugrenu », pour reprendre un terme gidien. De même la réaction critique contre la sacralisation symboliste de l'œuvre conduit Gide à mettre en question la valeur de ses livres, pour valoriser finalement une œuvre qui serait délibérément dérisoire et ironique envers elle-même. Caractéristique commune des trois soties enfin, le refus de délivrer une vérité ou un sens définitifs apparaît largement déterminé par la critique du symbolisme et de la décadence. L'écriture de la sotie peut ainsi apparaître comme une solution originale pour sauvegarder l'idéal de l'œuvre d'art, tout en l'accommodant aux exigences nouvelles réclamées par une époque durant laquelle les écrivains sont amenés à reconnaître et à accepter leur responsabilité face au lecteur. Aussi semble-t-il fondé, pour conclure, de placer *Le Voyage d'Urien* à côté des trois soties, qu'il annonce et qu'il prépare, et plus généralement de voir dans la définition de la sotie, d'un livre à l'autre, le résultat positif de la réaction gidienne au symbolisme et à la décadence.

Deux lettres inédites de Jacques Copeau à André Gide

(1941-42)

présentées par JEAN CLAUDE

Aussi bien Claude Sicard dans la préface que nous-même dans les annotations, nous avons souligné combien, dans la dernière décennie de leur échange épistolaire, la Correspondance échangée entre André Gide et Jacques Copeau avait pris un tour intime et tendre. Quelque distantes qu'aient été leurs relations, quelles qu'aient été les difficultés qu'ils aient eues à communiquer, un sentiment profond subsistait, et de la part de Copeau une secrète nostalgie qui le faisait souvent s'inquiéter de ce que devenait le « cher Ami ».

Deux lettres inédites — ou plutôt deux « cartes inter-zones » — récemment déposées au Musée d'Uzès et repérées par des amis ¹, s'inscrivent dans ce registre affectif. S'il fallait encore s'en persuader, une attendrissante coïncidence, que l'on relève à propos de la première lettre, en apporterait confirmation. Le 23 décembre 1941, Gide, depuis Nice, écrit à Copeau que sa pensée « depuis quelque temps » va souvent vers son ami ². Exactement ce même jour, Copeau, de Pernand-Vergelesse, écrit à Gide, exprimant les mêmes inquiétudes, posant avec sollicitude les mêmes questions.

1. V. le dernier *BAAG* (n° 107, juillet 1995), pp. 490 et 503-4.

2. *Correspondance Gide-Copeau*, t. II (*CAG 13*), p. 499, lettre 834.

Pernand, 23 décembre 1941³.

Bon Noël, mon cher André. Je ne sais plus où vous êtes. Si je parviens à passer, j'irai vous voir, enfin il faudra trouver le moyen de nous rencontrer q.q. part. Je pense à vous très souvent, repassant toute ma vie dans cette solitude. Et aussi parce que, ces derniers jours, j'ai lu beaucoup de Conrad avec une admiration renouvelée et plus forte que jamais malgré ses inégalités. J'ai de la peine travailler en ce moment : c'est pourquoi je lis tant : Blaise est à Lyon, 3 rue de la Fromagerie. Il y a qqs jours lettre d'Edi, du 7 juillet ! Tout allait bien là-bas à cette date. Maïène travaille beaucoup et réussit bien. Agnès assume beaucoup et heureusement ne paraît pas trop fatiguée, quoique bien maigre. Elle va avoir 70 ans à la fin de janvier. Je me rappelle quand nous avons fêté les 70 de la Petite Dame. Donnez-lui notre souvenir et notre love ! Au revoir, mon très cher André. J'espère que votre santé est bonne. Nous vous embrassons.

J C

et embrassez Catherine pour nous, et Élizabeth.

Ce message, malgré sa brièveté imposée par les circonstances, confirme le tour familial — ou familial — pris par cette correspondance. Copeau fait allusion à chacun de ses enfants : Blaise, c'est-à-dire Pascal qui séjourne plus ou moins clandestinement à Lyon⁴, Édi qui est en son monastère d'Ambositra à Madagascar⁵, Maïène qui travaille avec Charles Dullin et Gaston Baty et qui connaît au cinéma un succès salué par la presse dans *L'Assassinat du Père Noël* de Christian-Jaques. Dans le même temps, il s'enquiert de toute la colonie niçoise : la Petite Dame dont les 70 ans, cinq ans auparavant, avaient donné lieu à une petite fête rue Vaneau⁶, Élizabeth van Rysselberghe et Catherine, Martin du Gard

3. Carte postale, c. p. de Pernand-Vergelesse du même jour (ce qui confirme que Copeau ne pouvait pas avoir reçu le billet de Gide), adressée à *M. André Gide, aux soins de M. Roger Martin, 2 Bould de Cimiez, Nice, Alpes Maritimes*.

4. Il travaille momentanément à *Paris-Soir* : v. Copeau, *Journal 1916-1948* (Paris : Seghers, 1991), p. 618, et Pierre Leenhärdt, *Pascal Copeau* (Paris : L'Harmattan, 1994), pp. 120-2.

5. Copeau fait allusion à cette lettre dans son *Journal, op. cit.*, p. 621.

6. V. *CAG 13*, p. 469, *CAG 5 (Les Cahiers de la petite Dame, II)*, pp. 506-7 ; Copeau, *Journal 1916-1948*, pp. 385-6.

enfin qui sert de « boîte aux lettres » puisque la carte est adressée à ses bons soins, Martin du Gard de retour à Nice depuis le 7 novembre après un long séjour à Évian, et à qui Copeau écrit le même jour ⁷.

La seconde lettre prend naturellement place après la carte de Gide du 25 mars 1942, à laquelle elle répond indirectement, et complète la carte de Copeau du 7 avril ⁸.

Pernand, 17 avril 1942 ⁹.

Cher André

Maiène m'a apporté votre petite note que j'ai parfaitement comprise, connaissant le sujet et votre sollicitude à son égard. Naturellement je ferai mon possible pour vous satisfaire. Mais ne gardez pas trop d'espoir. Je ne dispose d'aucune communication ni d'aucune influence pratique. Je me renseignerai quand j'irai à Paris.

Bien heureux d'apprendre de la bouche de Maiène, qui est ici, à quel point tout s'est bien passé entre elle et Catherine et que déjà des projets s'ébauchent. C'est à quoi j'avais tout de suite pensé. Je l'avais même dit à Beth, mais sans trop oser m'avancer. Comme cela serait bien !

Mon chaud souvenir à tous.

Votre fidèle

J. C.

Marie-Hélène Dasté a séjourné à Nice avec la troupe de Gaston Baty jusqu'au 25 mars. Elle y a retrouvé Gide, avec qui elle a eu d'affectueuses conversations. « Quelle joie de pouvoir l'aimer aussi thoroughly ! », a-t-il écrit à son père. Maiène s'est fort bien entendue avec Catherine, intéressée par le désir de celle-ci de s'orienter vers le théâtre. La Petite Dame note qu'« un projet soudain et inattendu » a surgi : la venue de Catherine à Paris, laquelle, prise en charge par Maiène, aurait pu suivre les cours du Conservatoire et s'intégrer à « une petite troupe-école » envisagée par Jean-Louis Barrault. C'est à ce projet qu'il est fait allusion, pro-

7. V. *Correspondance Copeau-Martin du Gard*, t. II, p. 643.

8. *CAG* 13, pp. 500 et 502, lettres 833 et 834.

9. Carte postale, c. p. Pernand-Vergelesses, 17 avril 1942.

jet qui n'aura pas de suite ¹⁰.

Quant au premier paragraphe de la carte, en apparence sybillin, il nous paraît faire allusion à la situation de Claude Francis, jeune comédienne menacée d'expulsion du département des Alpes-Maritimes et pour qui Gide tente de trouver toute forme de solution, y compris les plus invraisemblables ¹¹. Cette situation, Copeau a pu en prendre connaissance lors de la visite qu'il a faite à Nice à la fin du mois de février et par le compte rendu que lui en a fait Maïène, arrivée à Pernand le 11 avril ; il ne semble cependant pas conscient de l'urgence d'une issue.

*

Deux brefs messages, donc, dans cette période troublée où la vie est si difficile aussi bien pour Copeau que pour Gide... Copeau s'y livre tel qu'il est alors : enfermé dans la solitude de Pernand malgré l'amoureuse vigilance d'Agnès, replié sur lui-même et sur ses souvenirs, déjà atteint par les troubles de sa santé au point de peiner sur la rédaction du *Petit Pauvre* qui lui tient à cœur et à laquelle il voudrait apporter tous ses soins. Ces deux cartes apportent un précieux complément aux échanges épistolaires de cette époque, ajoutant une nouvelle nuance à une longue amitié. La complicité demeure, tendre et nostalgique ; ainsi l'allusion à Conrad que Gide, traducteur autrefois de *Typhon*, a fait découvrir à Copeau. Il s'y ajoute enfin un autre intérêt : une nouvelle preuve de l'affection de Gide pour la regrettée Marie-Hélène Dasté, cette affection que nous évoquions récemment dans les quelques lignes où nous souhaitions lui rendre hommage ¹².

10. V. CAG 6 (*Les Cahiers de la petite Dame*, III), pp. 299-300.

11. V. notre commentaire, CAG 13, p. 502, et surtout *Les Cahiers de la petite Dame*, III, pp. 304-6.

12. V. BAAG n° 105, janvier 1995, pp. 173-5.

V A R I A

POÉSIE NAZIE (SUITE) ***

Disposant d'un exemplaire de l'*Anthologie de la poésie allemande* publiée chez Stock en 1943, je suis en mesure de préciser la nature de la participation de Gide à cette anthologie (v. BAAG n° 106, p. 370). Le nom de Gide y figure en page de garde, parmi 22 noms d'écrivains et de critiques, sous la mention « avec le concours de ». La nature de ce concours est précisée par un « Avertissement des Éditeurs », qui indique que « chaque poème, quand il n'a pas été traduit par René Lasne, est suivi de la mention du traducteur » (p. VIII) et par Karl Epting qui, dans sa préface, dressant le bilan des œuvres allemandes traduites en français à ce jour, ajoute : « Nommons encore, éparses dans des études ou des revues, les traductions d'Eugène Bestaux, de Jean Chuzeville, d'André Gide [...]. Grâce à l'amabilité des auteurs et des éditeurs, elles ont pris place ici. » (p. X). On trouve en effet, à la page 155 du tome I, le dialogue de Faust et de Chiron, tiré du *Faust* de Goethe, accompagné de la mention « Traduit par André Gide (*La Nouvelle Revue Française*, 1^{er} mars 1932) ». Gide, à cette époque, était en Tunisie depuis près d'un an, et Drieu à la direction de *La NRF*. À coup sûr, on dut se contenter

de l'amabilité de l'éditeur... [P. M.]

HOMMAGE À MONIQUE

KUNTZ *** Notre Amie Monique Kuntz prend sa retraite, après de longues années vouées au service de la Bibliothèque municipale de Vichy dont elle était le Conservateur, et plus particulièrement du Centre Valery Larbaud qu'elle y créa, secrétaire générale de l'Association des Amis de Larbaud. Discrètement (trop discrètement), plusieurs de ceux qui ont pu apprécier son action intelligente et infatigable ont tenu à lui témoigner leur gratitude : le dernier *Cahier des Amis de Valery Larbaud* (n° 32, 1995, paru en juin) rassemble plus de vingt textes écrits « pour elle », dont plus de la moitié sont de neuves études sur Larbaud.

RECTIFICATIF ***

Dans l'avant-propos de ma contribution au livre d'hommage à Claude Martin (*Lectures d'André Gide*, p. 123), j'avais écrit que l'édition allemande des œuvres d'André Gide (*Gesammelte Werke*, DVA) était interrompue, « l'éditeur déclarant forfait et trahissant sa mission ». Cette formulation quelque peu abrupte faisait écho à l'information que notre ami Raimund

Theis m'avait donnée dans une lettre du 26 juillet 1993, sans prétendre en reproduire les termes. Cependant cette note, exacte au moment où je l'ai rédigée, est devenue inexacte à la publication du volume. Car à la suite des démarches de R. Theis, aidé par les nombreuses lettres de protestation de collaborateurs, la Bosch-Stiftung a accepté de reprendre ses subventions, et la DVA a décidé de poursuivre l'édition en cours. Les tomes X (derniers récits, de *La Symphonie pastorale* à *Thésée*), XI (œuvre poétique, théâtre) et XII (essais) vont donc pouvoir paraître, ce dont nous nous réjouissons fort.

[A. G.]

CENTENAIRE DES NOURRITURES TERRESTRES *** À l'initiative de notre Ami David H. Walker, un colloque sera organisé en 1997, à l'Université de Sheffield (Grande-Bretagne), sur *Les Nourritures terrestres*, à l'occasion du centenaire du livre. Détails dans le prochain *BAAG*.

NOS AMIS PUBLIENT *** Un livre de David H. Walker (professeur à l'Université de Sheffield) : *Outrage and Insight : Modern French Writers and the "Fait Divers"* (Oxford : Berg Publishers, 1995, un vol. rel., 288 pp., £ 39.95). Les sœurs Papin, Violette Nozières, Eugen Weidmann... : toutes ces sordides et sanglantes histoires, largement médiatisées par la presse, ont enflammé l'imagination de nombreux écrivains et intellectuels français, de Zola à Barthes, Foucault et Lacan ; elles sont à la base de quelques-uns des personnages les plus vivants du roman français : Julien Sorel, Emma Bovary, Thérèse Desqueyroux... Ce livre fait œuvre de pionnier en étu-

diant systématiquement la relation créatrice entre les écrivains français et le « fait divers ». ■ Le D^r Philippe Loisel (dont le *BAAG* publia il y a six ans une étude sur « Simon Bussy, peintre ») vient de donner à la revue *Bononia* (n° 26, 1^{er} sem. 1995, pp. 37-40) un article (illustré) sur « Le voyage en Égypte du peintre Simon Bussy ». On peut se procurer le numéro de cette revue auprès de l'Association des Amis des Musées de Boulogne-sur-Mer (Château-Musée, rue de Bernet, 62200 Boulogne-sur-Mer).

JACQUES BRENNER, GRAND PRIX DE LITTÉRATURE ***

L'AAAG est heureuse d'adresser ses plus vives félicitations à Jacques Brenner (membre de son Comité d'Honneur) à qui l'Académie française a décerné en juin son Grand Prix de Littérature pour 1995.

PAUL VALÉRY 1945-1995 ***

Le *Bulletin des études valéryennes* (qui promet pour novembre une livraison double consacrée à *Paul Valéry et l'Italie*) a publié un numéro spécial pour annoncer les manifestations célébrant le cinquantième anniversaire de la mort du poète : le colloque *Valéry, aujourd'hui* à l'Université de San Francisco du 2 au 4 novembre (rens. au Centre d'Études Valéryennes, Université Paul-Valéry, route de Mende, 34032 Montpellier) et, à Sète de mai à novembre, l'*Année Paul Valéry* : théâtre, expositions, rencontres et tables rondes en divers lieux de la ville (Service Presse : Nathalie Pagnier, 41 quai du Dr Scheydt, 34200 Sète / Tél. 67.74.96.13).

JEAN MOUTON (1899-1995) *** Né à Lyon le 11 juin 1899,

l'écrivain et critique Jean Mouton est décédé à Amiens le 8 juillet, dans sa 97^e année. Humaniste et fin lettré, professeur à l'École des Hautes Études de Gand, puis directeur des Instituts français de Bucarest et de Stockholm, enfin conseiller culturel à Ottawa et à Londres, il fut l'ami de nombreux écrivains, dont Charles Du Bos, dont il épousa la secrétaire, Madge, et dont il fut l'exécuteur littéraire. Président de la Société des Amis de Charles Du Bos durant les 30 ans d'activité de celle-ci (1955-85), il est l'auteur d'une dizaine d'ouvrages, dont *Les Intermittences du regard chez l'écrivain* (Desclée de Brouwer, 1973), où était recueillie sa communication à la Décade Gide de Cerisy en 1964, qu'il co-dirigea avec Marcel Arland. Il était officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'Ordre du Mérite et titulaire de plusieurs décorations étrangères.

CERISY 96 *** Annoncé dans l'avant-dernier BAAG (n° 106, d'avril, p. 371), le programme du colloque sur *L'Écriture d'André Gide*, organisé par Alain Goulet et Pierre Masson au Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle du 24 au 31 août 1996, est d'ores et déjà arrêté — sous réserve de confirmations et précisions quant au sujet de quelques communications. « En 1964, lors du premier colloque consacré à Gide à Cerisy, s'était posée la question de la modernité de l'écrivain. Trente ans plus tard, si cette question ne se pose plus, c'est bien parce que Gide a reconquis le droit d'être étudié pour lui-même, et qu'a été mise en évidence l'originalité irréductible de son univers fictionnel, de ses procédures narratives, de son exploitation du matériau social, culturel et humain. Il

semble maintenant essentiel de préciser la ou les spécificité(s) de l'écriture gidiennne. Élaborant ses soties, Gide notait que l'artiste doit avoir "un drôle à lui". Plus généralement, il conviendrait de préciser les processus qui, par brouillons successifs ou par œuvres organisées, permettent de reconnaître un texte comme "du Gide", d'identifier le style, la manière, l'écriture de Gide. Il s'agit donc bien de franchir une nouvelle étape dans l'évolution des études gidiennes, non seulement en interrogeant ses textes, mais plus précisément en scrutant diverses modalités d'inscription d'un sujet dans son écriture, la spécificité de celle-ci étant appréhendée tant dans ses avatars successifs que dans la variété de ses réalisations. » [A. G.]. — Liste (encore ouverte) des participants : J. Borek, C. S. Brosman, E. D. Cancalon, J. Claude, P. Dethurens, C. Dhérin & Cl. Martin, D. Durrosay, P. Fawcett, A. Goulet, P. Lachasse, R. Mahieu, P. Masson, P. Pollard, M. Sagaert, S. Savage, D. Slatka, D. Steel, R. Theis, M. Tilby, D. Walker.

PHÈDRE ET THÉSÉE AU MUSÉE D'UZÈS *** Nous avons très regrettamment omis de signaler à nos lecteurs, dans notre dernier numéro, l'exposition organisée du 8 juin au 31 août au Musée d'Uzès : *Phèdre & compagnie*. Le thème était d'actualité pour les Gidiens, en cette année du cinquantenaire du *Thésée...* Parmi la soixantaine d'œuvres et documents exposés figurait une des lithographies de Mariano Andreu pour la belle et rarissime édition 1947 (NRF).

[Notes rédigées par Alain Goulet, Pierre Masson et Claude Martin.]

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE**COTISATIONS ET ABONNEMENTS 1995**

Membre fondateur : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. nominatif)	300 F
Membre fondateur étranger (+ 50 F pour frais divers)	350 F
Membre titulaire : <i>Bulletin</i> + Cahier annuel (ex. numéroté)	250 F
Membre titulaire étranger (+ 50 F pour frais divers)	300 F
Abonné au <i>Bulletin</i> seul	160 F
Abonné étranger (+ 50 F pour frais divers)	210 F

Règlements :

par virement ou versement au

CCP PARIS 25.172.76 A

(30041.00001.2517276A.020.81)

ou par chèque libellé à l'ordre de l'Association des Amis d'André Gide et
envoyé à notre Trésorier :

M. Jean Claude

Association des Amis d'André Gide

B. P. 3741

54098 Nancy Cédex

(Compte 14707.00020.00319747077.97, Banque Populaire de Lorraine,
54000 Nancy)

Tous paiements en francs français et stipulés SANS FRAIS

Publication trimestrielle Comm. paritaire : 52103 ISSN : 0044-8133

Imprimerie de l'Université Lumière (Lyon II) — 14, rue Chevreur, 69007 Lyon

Composition et mise en page : Claude Martin

Directeur responsable : Pierre MASSON

Dépôt légal : Octobre 1995

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
DE L'UNIVERSITÉ DE NANTES

FACULTÉ DES LETTRES

Chemin de la Censive du Terre
F 44036 NANTES CÉDEX